SOLANGE THIERRY

MADAGASCAR



PETITE PLANÈTE



MADAGASCAR

SUSANNE LEES
3 ROADSIDE - GILLOCK
WATTEN - WICK
CAITHNESS, UK, KW1 5UR

5 Une île

27 Une Reine, un Général

55 Des hommes venus d'ailleurs

77 Des Malgaches et encore des Malgaches

103 Du riz et des zébus

125 Des vivants, des morts et des ancêtres

141 Paroles

157 Une République

181 *Pour le voyageur*



MADAGASCAR





PAR SOLANGE THIERRY


FOURNITURES POUR BATIMENT
MARTIN RAJAOBELINA
IMMEUBLES
VILLAS
ESCALIER LAMBERT

Une île



Une île, comment sait-on qu'elle est une île lorsqu'on parcourt ses chemins ? Ce n'est qu'après une longue expérience. Il faut avoir suivi tous ses sentiers et constaté que tous viennent se perdre dans l'éparpillement des plages et buter contre le rouleau des vagues. Mais d'avion, qu'ils sont doux au regard, embrassés d'un seul coup d'œil, ces anneaux de sable, ces bagues de corail, ces plateaux d'offrandes posés sur l'eau...

Oui, mais Madagascar n'est pas une île comme les autres. L'avion ne suffit pas à révéler d'emblée le tracé de ses côtes, son profil du côté de l'Afrique, son profil du côté de l'Asie. « C'est une île grande comme un pays ! » dit le petit écolier. Comme plusieurs pays, comme un morceau d'Europe. Toutes les géographies le disent : prenez la France, la Belgique, la Hollande et le Luxembourg, adoucissez les angles, supprimez ce qui dépasse, faites une sorte de long triangle étiré, avec quelques bosses, et couchez-le au flanc de l'Afrique orientale et méridionale. Une pointe à la rencontre du Mozambique, une autre lancée vers l'Arabie et les pays du golfe Persique, une autre enfin, un peu arrondie, regardant de loin les Terres Australes et l'Antarctique. On la croirait

de dimensions modestes, cette île blottie contre l'énorme Afrique. Ne dirait-on pas que le continent noir l'a amarrée à lui, lourd bateau flanqué de sa barcasse ? Malgré ses faux airs d'éclat détaché de la masse voisine, elle étire ses 1 580 kilomètres de long, elle étale ses 580 kilomètres de large, elle déroule autour d'elle ses 5 000 kilomètres de rivages, elle dresse ses hautes terres et ses sommets jusqu'à plus de 2 800 mètres, avec une originalité et une indépendance qui ne sont pas sans mystère. Sur elle poussent des plantes et vivent des animaux qui n'appartiennent qu'à elle. Paradis du parfait petit botaniste, enchantement de l'entomologiste, éden du chercheur de papillons et d'orchidées, désespoir du conservateur des sols, terre promise de l'ingénieur des mines, casse-tête pour l'anthropologue, énigme pour l'historien, voici un monde clos.

Mais le fut-il toujours ? Grande comme une part de l'Europe, Madagascar le fut peut-être aussi comme un lambeau de cet étrange continent de Gondwana, la Lémurie, mythe ou reconstruction des géologues. Il aurait eu, si l'on considère la durée des âges de la terre, une existence bien éphémère, ce continent coupé de l'Afrique par une gigantesque faille dès la fin du primaire, puis disloqué lui-même à la fin du secondaire, nous laissant des morceaux de choix : Australie, îles de la Sonde, péninsule indienne du Dekkan, Madagascar. Les savants nous parlent de la dérive des continents, et nous imaginons, naïfs que nous sommes, de grandes îles chargées de bêtes, de plantes, d'hommes et de dieux, naviguant au gré des courants et des vents pour jeter l'ancre un beau jour en un point où, précisément, les ethnologues ne s'attendent pas à les trouver. Réunis en congrès à Tananarive en 1957, les spécialistes de la paléo-géographie ont ardemment discuté du continent de Gondwana, Atlantide des mers australes. Tour à tour prouvant ou réfutant son existence, ils en discutent encore. Et Madagascar demeure repliée sur ses secrets, à peine séparée de l'Afrique par trois cent quatre-vingt-douze kilomètres, mais parlant tout entière une langue indonésienne. On y rencontre des visages qu'on aurait pu, tout aussi bien, croiser à Sumatra, à Célèbes. On

n'y trouve pas de tigres ni de lions ni d'éléphants, ni aucune bête venimeuse d'Afrique ou d'Asie, mais, avec beaucoup de chance ou simplement en allant se promener au jardin zoologique de Tananarive, de charmants êtres vieillots et expressifs qu'on appelle lémuriens ou « makis », et qui vous regardent du fond des âges. On y découvre des menhirs et des dolmens comme un peu partout dans le monde. Les danses et la musique y font résonner de lointains échos d'Asie mêlés du pire Occident. Et la pirogue à balancier de la côte ouest ouvre sa voile comme aux vents de l'Océanie. Du riz et de la vigne, des mangues et des pommes... Contrastes ! Ce monde clos est un carrefour.

Ainsi, après avoir effacé d'un coup d'aile le domaine méditerranéen, d'un autre coup d'aile les déserts de Lybie ou du Soudan, les côtes de Somalie ou les savanes du Kenya, un dernier bond par-dessus l'équateur fait basculer l'avion dans un océan de lumière, où bientôt les saisons se feront à l'envers, hiver à la place de l'été et où s'offriront pêle-mêle, pour tous les goûts, les richesses composites et les évocations multiples de la grande île ; de l'Afrique, des hommes nus et noirs, des savanes et des bœufs ; de l'Asie, des rizières en terrasses, des cithares de bambou, des marchands indiens et chinois, des jeux de main dans la danse ; de l'Océanie, des pirogues, des coraux, des cocotiers penchés sur la mer ; du monde arabe, un peu de Coran, une écriture éphémère, des manuscrits de magie, les noms des jours de la semaine ; de l'Angleterre, les premiers missionnaires et leur protestantisme ; de l'Amérique, quelques plantes et, à travers les régions méridionales hérissées de cactus et de tiges épineuses, le mirage d'horizons mexicains ; de la France, les seconds missionnaires et leur catholicisme, le tambour et l'accordéon, la colonisation et l'Indépendance... Pour tous les goûts, en ce carrefour du monde largement ouvert par tous ses rivages, et pourtant pays clos et secret, cachant ses origines dans les replis de ses montagnes.

Ce contraste entre les côtes et l'intérieur, à tout instant il reste présent à l'esprit, soit que l'on voyage dans l'île, éprouvant tour à tour la mélancolie des hautes régions et

l'insouciance lumineuse des côtes, soit que l'on évoque les rivalités des hommes au pouvoir, « côtiers » ou hommes de l'Imerina, province du centre. Par les côtes ont pénétré à Madagascar les apports extérieurs, à la fois ferments de luttes et de civilisation. De l'intérieur s'est forgée l'unité, s'est organisée la vie politique bâtie sur des traditions longtemps maintenues en marge de toute contamination. De ce jeu des rives et des terres du centre est né le rythme de Madagascar : mouvements de populations à la recherche de cultures plus fructueuses, vers les côtes ; montée des richesses et des activités nouvelles vers Tananarive, la capitale montagnarde. L'équilibre se réalisa une première fois en la personne du président Tsiranana, un côtier, qui jucha la jeune république sur les sommets de l'Imerina, au cœur de l'île, à l'endroit où les rois et les reines de ces derniers siècles montaient sur la pierre sacrée pour instaurer leur règne, faisant de Tananarive, dressée à 1 400 mètres d'altitude, le haut lieu de l'unité malgache.

On a bien improprement donné le nom de Hauts-Plateaux à ces terres qui, de cinq cents à plus de deux mille mètres ne présentent que peu de surfaces planes. Quelque main géante et désœuvrée aura pétri sans intention ce sol qui continue de frissonner, de trembler, de gronder, avec une fantaisie, une lassitude immémoriales. Il est lunaire, le paysage des Hautes-Terres, on l'a écrit cent fois. Lunaire parce qu'il ne ressemble à rien de ce que l'on connaît des paysages coutumiers qui sont champs et villages, forêts et damiers des cultures, bouquets de palmes des oasis, chaînes de montagnes organisées. Une chaîne de montagnes vue d'avion, qui ne la comprend si le temps est clair ? Voici l'arête dorsale d'un pays, le squelette attendu : je sais où finit cette vallée, où s'ouvre ce col, où conduit ce défilé. Mais ici, je vois des creux, des bosses, des creux, des bosses, d'un bout à l'autre de l'horizon. Des replis, des trouées, des sentiers qui contournent, serpentent, escaladent, s'engouffrent, remontent, bifurquent, disparaissent. L'œil ne sait plus où se poser, la pensée se perd, se dilue.

A y regarder de plus près, les creux des vallées appa-

raissent cultivés de rizières en étages : terrasses remplissant la moindre dépression et s'arrêtant à mi-flanc dans la région de l'Imerina, ou escaliers étroits montant presque jusqu'aux sommets dans certaines vallées du Betsileo. L'eau d'écoulement des pentes inonde ces miroirs où se reflètent les nuages. Mais la rizière, je la distingue aussi dans cet immense damier qui scintille autour de Tananarive, et dans cette vaste dépression du lac Alaotra, en remontant vers le nord-est. Suivant la saison, la couleur du paysage change : boue brune ou rouge des labours, terrasses de jade des pépinières, surfaces miroitantes, piquetées de brins espacés. Nattes d'or déroulées dans l'attente du petit couteau de moisson.

D'autres taches surgissent au milieu de ces collines qu'on appelle ici des « tanettes », et qui s'écrivent *tanety*. Ce sont, sur les pentes, des forêts d'eucalyptus et de mimosas qu'un Service des Eaux et Forêts fort soucieux de reboisement a plantés dans les environs de Tananarive, ou vers Antsirabé la ville thermale, ou vers Fianarantsoa, sœur cadette de la capitale en pays betsileo. Ou parfois des lambeaux de forêt « primitive », qui ont échappé à la destruction des hommes et qui se nichent dans des ravins, arbres surchargés de lichens et d'épiphytes, comme drapés dans de vieilles nippes.

Le Français moyen qui s'en va, par les dimanches de printemps, cueillir le muguet ou le « coucou » dans les bois de Senlis, avait dans cet autre hémisphère, son exacte réplique, il y a quelque trente ans : le Français de Tananarive, quand les mimosas sont fleuris, s'en allait en troupeau les cueillir. Il emmenait famille et amis, emportait son matériel de camping, s'installait avec délices dans des sous-bois nets de toute ronce et de tout animal redoutable. Comme son frère parisien, il préférait parfois s'asseoir à la table d'une hostellerie campagnarde. Il s'y régalait alors d'écrevisses et de grenouilles, de poularde et de bon vin pendant que le mimosa se fanait, et bien malin celui qui, transporté soudain à l'auberge de Mantasoa ou à celle d'Ambatolampy, pouvait se croire ailleurs qu'à Jouy-en-Josas ou à Saint-Rémy-lès-Chevreuse.

Le Malgache, lui, est obligé de brûler la forêt. Non pas le



citadin qui sait fort bien qu'il y a là un danger réel pour la fertilité de son pays, et qui, aussi vite qu'il apprend la démocratie, adopte sans y prendre garde nos inépuisables routines, mais l'homme de la terre, pour qui l'arbre est un ennemi. Ennemi pour des raisons qui nous dépassent, et pour d'autres qui nous sont immédiatement perceptibles. Les arbres poussent des racines qui entrent dans les tombeaux et gênent les morts, les arbres abritent parfois des génies, les arbres sont faits pour les lieux sacrés que nul n'approche sans danger. Mais aussi, là où pousse la forêt ne pousse pas l'herbe : et mon bœuf, dit Rakoto le paysan, que va manger mon bœuf ? Ni l'eucalyptus, ni le mimosa, ni le pin, assurément, que dispense avec générosité l'Administration, mais plutôt le *bozaka* – il faut prononcer *bouzak* pour être compris –, cette herbe qui recouvre tout ce qui n'est pas rizière ou forêt, mais qui devient vite si dure qu'il faut bien la forcer à repousser, si l'on veut qu'elle soit tendre et d'un vert appétissant. Dans la cendre des arbres vont pointer les exquises pousses. Les bœufs s'en gorgent, et comme ce sont des bœufs à bosse, les zébus de Madagascar, leur bosse s'enfle et se remplit de graisse. Réserve vitale pour la bête, régal de choix pour l'homme, offrande succulente pour les morts devenus Ancêtres.

Le riz, l'arbre et le *bozaka* tissent la toison des « tanettes ». Pourtant, cette toison disparate s'interrompt parfois. Une brusque entaille s'ouvre, blessure au flanc de la montagne. Cédant à l'érosion, épuisée par les feux de brousse, la croûte de latérite a cédé, et c'est alors un gouffre rouge. Quand les grosses pluies de février viendront frapper ces crevasses, un déluge de terre dévalera les pentes, et les talus fondront comme gouttes de cire. L'aspect des chemins sera modifié, les routes se lézarderont, de grands sillons marqueront cette terre qui, d'année en année, ressemble davantage à une brique énorme qui craque de partout. Ile Rouge... Est déjà familier du sol malgache celui qui, parlant avec aisance des *tanety* et du *bozaka*, y ajoute leur inséparable et sinistre parure, le *lavaka*, blessure d'érosion qu'aucun baume de soleil ou de pluie ne saurait guérir, au contraire.

Les hommes des Hautes-Terres ont bâti leurs villages de

la substance même de leur pays, en boue rouge qui sèche – ou qui fond. Les petites maisons rouges de l'Imerina, crépies de blanc au pays betsileo, sont proches les unes des autres, coiffées de pignons pointus, ouvertes à l'ouest, orientées selon des règles immuables. Les villages sont parfois perchés sur des sommets rocheux. Bourgs sacrés, postes de guet sur les montagnes d'alentour, défendus par des fossés circulaires, citadelles précaires des anciens chefs, appelées *rova*, « rouves », où maisons de bois et tombeaux en gradins attestent une présence dynastique d'autrefois. D'autrefois ? Ces chefs, quasi mythiques, qu'on nous représente armés de la sagaie, vêtus du seul *lamba*, et qui partaient à la guerre munis de leurs charmes et de leurs amulettes, furent contemporains de Napoléon et de la Restauration. Avant... l'enluminure des légendes les fait flamboyer, la nuit des âges les estompe. Ils ont des airs de Charlemagne dès qu'on remonte au dix-septième siècle.

Imerina, capitale Tananarive, et Betsileo, capitale Fianarantsoa, avec entre les deux une région intermédiaire qui a Antsirabé pour ville principale, ainsi se nomment les provinces des Hautes-Terres centrales. Des massifs volcaniques découpent dans un ciel d'hiver qui nous semble le plus lumineux des printemps leurs cratères et leurs dentelures. A 2 644 mètres d'altitude, l'Ankaratra offre au soleil ou à l'orage d'énormes plans inclinés qui ont des allures auvergnates. Un peu à l'ouest, la région du lac Itasy dresse partout des puys comme notre chaîne des Dômes, où reposent des lacs qui abritent en leurs entonnoirs tout un folklore de drames et de suicides. Au nord et au sud, les reliefs sont plus saisissants : dans le pays des Tsimihety, le massif du Tsaratanana marque le point culminant de l'île avec ses 2 880 mètres de granit et de quartz. Vers le sud, c'est l'Andringitra, ses vertigineuses murailles de 2 660 mètres, ses piliers de cathédrale pour géants. Des réserves forestières presque inaccessibles maintiennent à l'abri des hommes, sous la protection des génies et des experts, les espèces rares qui ne vivent plus que pour la beauté d'être et de se perpétuer. Là est le Pays des Morts, d'après certaines traditions malgaches. Plus au sud

Pierre sacrée, village tanala.
Architecture d'aujourd'hui, Antsirabé




TEL DE VILLE

encore, dans le pays des Bara, ce sont les grès « ruiniformes » de l'Isalo. En forme de ruines, certes : on dirait une chaîne de châteaux forts, lanternons, créneaux, poternes... Un rêve de haut Moyen Age, ocre, rose, orange ou mauve selon les heures et les saisons.

Ainsi, sur plus de mille kilomètres du nord au sud, nous voici étourdis de montagnes, malmenés par le vent et les trous d'air en saison sèche, par l'orage, l'averse, la « queue de cyclone » en saison des pluies. Il ne neige jamais sur ces pentes, mais il gèle parfois au petit matin. De juin à octobre, le Malgache des montagnes drape autour de lui tout ce qu'il peut, couvertures, larges bandes de tissu, draps l'entortillant par-dessus quelque vieux manteau ou capote militaire achetés à la friperie. Il remonte jusqu'à ses yeux un pan qui préserve son nez et sa bouche, rabat son chapeau en avant. Assis ou plutôt accroupi dans quelque coin sauvage, il rêve... *Mipetraka*, il « pétraque », disait le Français qui croyait parler malgache comme l'écolier limousin de Rabelais croyait parler parisien. Mais il a froid, tout simplement, et se recroqueville sur ses esprits vitaux. Il est temps de descendre vers les côtes et de découvrir, à vol d'oiseau, une autre Madagascar. Une île comme on l'espère, maritime et tropicale, couchée le long des vagues, ourlée de filaos et de cocotiers « d'où pleut sur les yeux la paresse ».

De bâbord ou tribord, un bateau offre une mer identique. De la proue ou de la poupe, un mouvement d'écume différent, mais un même horizon marin. Le grand bateau Madagascar réserve bien plus de surprises. Si l'on descend vers la côte ouest, ce sera peu à peu, à travers les plateaux qui s'abaissent, enjambant quelques cassures, des coulées basaltiques abruptes dans le nord-ouest. Des étendues vides viennent mourir en douceur dans le sud-ouest vers la lumière africaine d'une mer bleu et or. Le canal Mozambique ne mérite guère le nom de canal. Cette mer est parcourue de courants qui en font un passage fort dangereux vers la côte d'Afrique. Il faut remonter vers le nord en direction des îles Comores et de Zanzibar, ou filer vers le sud en direction du Cap si l'on veut avoir des chances d'arriver à bon port. Mais

à nul marin ne viendra l'idée de partir d'une rade de la côte ouest, de Maintirano ou de Morondava par exemple, pour essayer de joindre Beira ou Lourenço Marquez au Mozambique. Et pourtant comme c'est tentant, pas même quatre cents kilomètres, et la mer est d'azur !

Au nord-ouest, des îles s'inscrivent dans de nombreuses échancrures. Les baies sont découpées, les affleurements de coraux, les brisants projettent partout de l'écume. Du cap d'Ambre, à l'extrême-nord jusqu'au cap Saint-André, les criques et les golfes des petites îles répondent à ceux de la côte. Rien n'est plus tropical que l'apparition de Nossi Bé, l'île aux plantations à parfums, foisonnante de verdure, ourlée de sable pâle. Nossi Bé, la maison à vérandas sur la rade, entourée d'arbres à pain, de badamiers, de frangipaniers et de cocotiers, gardée par des canons dérisoires posés là, comme ailleurs des potiches de Sèvres ! Larges terrasses, chambres à stores, portes à claire-voie, sieste et ventilateurs, et dans la baie, comme une mouette qui repose sur l'eau, le grand paquebot blanc au mouillage.

Nossi Bé, escale pour touristes en mal de tropiques, un des rares endroits de Madagascar où le rêve « île des mers du sud » prend forme, couleurs et parfums dans une réalité pure de toute propagande publicitaire. On touche ici du doigt des plantes aux noms de poésie un peu désuète, le patchouli et le vétiver, le lemon grass et l'ylang-ylang. Iles et régions côtières, tout est fertile en ces parages. L'estuaire de la Betsiboka apporte à la mer ses eaux couleur de chocolat, qui ensablent le port de Majunga, deuxième port de Madagascar. Des taches blanches : voiles des goélettes et des boutres qui, aujourd'hui encore, naviguent selon d'antiques procédés, vers l'archipel des Comores et la côte orientale d'Afrique. Certains remontent jusqu'à Djibouti, quelques-uns font naufrage, d'autres perpétuent la tradition des navigateurs de la route des Indes et atteignent un beau jour, grâce à leur connaissance des vents et des courants, à quelque 4 000 kilomètres à l'est, la côte de Malabar, par les îles Seychelles et Maldives.

A mesure qu'on descend vers le sud, les rades foraines





s'espacent. Maintirano, Bélo, Morondava, Morombé s'inscrivent sur une côte sans accident. Le wharf de Tulear, avec sa plate-forme rectangulaire à deux kilomètres en mer voit accoster de temps à autre un cargo battant pavillon scandinave ou un caboteur de l'île. Après la baie de Saint-Augustin où s'ouvre le fleuve Onilahy, le rivage malgache cessera peu à peu de regarder l'Afrique pour prendre son grand tournant du sud et se diriger d'un seul bloc vers les espaces de l'Océan Indien.

Des Hautes-Terres au rivage oriental, il ne suffit pas de suivre une pente douce, il faut franchir la « falaise » qui court parallèlement à la côte, ne laissant que peu d'espace à la plaine maritime. « Falaise » la mal nommée : pas plus falaise que n'était « canal » la mer de Mozambique, ou que ne sont « plateaux » les reliefs du Centre. Une falaise, d'ordinaire, est une muraille verticale dressée sur l'abîme. Ici, c'est une cascade de forêt dense, un déferlement de torrents, un escalier de rochers velus. Des rivières se fraient un chemin torturé dans un chaos à donner le vertige. Et le chemin de fer s'insinue dans cette dégringolade. Le Tananarive-Côte Est, dont les travaux furent terminés en 1913, aboutit au port de Tamatave après 369 kilomètres et constitue la liaison principale entre le premier port de l'île et sa capitale. Train, disons-le tout de suite, qui n'a rien à voir avec l'image représentée à la fin de ce volume, image touchante d'un passé révolu, celle du très modeste tacot industriel de la Compagnie Sakoa. Non, le Tananarive-Côte-Est est « diesélisé », entièrement moderne, une des meilleures réalisations de la grande île, et son trafic est, d'année en année, plus intense. Les 163 kilomètres du Fianar-Côte Est sont encore plus acrobatiques, franchissant une dénivellation de 700 mètres en 24 kilomètres, reliant le pays betsileo au port de Manakara. L'une et l'autre ligne collectionnent les tunnels et les ponts, chefs-d'œuvre d'audace, deux des tracés de chemin de fer les plus spectaculaires qui soient. Le train dévale à petite vitesse, pour se faufiler à travers le pays des Tanala, Gens de la Forêt. Il se tortille comme un serpent au milieu d'un fouillis de lianes, de fougères arborescentes, de « palmiers du voyageur » ou ravenales,

étalés en éventail. Il s'arrête pour souffler dans des gares provinciales dont les guichets, les coups de sifflet, les casse-croûte vous mettent d'emblée dans une atmosphère de congés payés et de dimanches à Fontainebleau. Le train reprend sa course et dégringole un second étage d'éboulis suintants. La forêt continue de faire la folle, laisse pendre partout ses cheveux, tord ses bras, éclate du rire de ses cascades, gronde de toutes ses chutes, de tous ses gouffres. Au sortir de ces enchantements, après quelques corniches contournées avec des précautions de chat, l'immensité rectiligne de la côte est se découvre d'un seul coup, baignée de chaleur moite.

Tout ce qui demande à avoir chaud, à être trempé de pluie, tout ce qui est fleur et fruit de mousson : mangues et pamplemousses, avocats et pommes-cannelles, cerises rouges des caféiers, canne à sucre et vanille, girofliers et poivriers, cabosses de cacao, palmes qui se retroussent au vent, ne dirait-on pas le paradis terrestre, une côte bénie ? Non pas – la plus méchante côte qui soit, le type même de la mauvaise côte. Ensablée d'un cordon littoral continu qui ferme les quelques baies qui ont pu exister, à l'exception, au nord, de la profonde échancrure d'Antongil ; encombrée d'embouchures de rivières qui font des estuaires mouvants, bloqués par une barre redoutable ; trouée de lagunes ; longée parfois de deux ou trois lignes de récifs où l'océan Indien claque avec fureur ; aimée des cyclones, qui lui arrivent du fond de l'est, la ravagent depuis toujours. Deux tentatives ont eu pour but de rendre cette côte utilisable : la création d'un canal qui joint entre elles les lagunes littorales et permet le transport de marchandises mieux que par cabotage, c'est le canal des Pangalanes ; et la création du port de Tamatave, tout entier conquis, à grand renfort de jetées, de quais, de bassins, sur un océan dangereux. Le premier port de Madagascar n'est pas un port naturel. Il est situé sur un rivage qui nargue la navigation, relié à la capitale par une route et par une ligne de chemin de fer aussi acrobatiques l'une que l'autre.

Fénérive, Foulpointe, Vatomandry, Mahanoro, Mananjara, Manakara, noms sonores, évocateurs de filaos, de palétuviers, de longs chemins en bordure des vagues. Des centaines de kilo-

mètres de plages où le sable est doux ne reçoivent nul touriste, à part les quelques estivants d'Ambila descendus de la capitale à la bonne saison. La bonne saison ? Mais c'est que, sur la côte est, il n'y a que deux saisons : « la saison des pluies, et la saison où il pleut », disent les vieux habitués. Pourtant, il arrive que la pluie cesse, fugitivement, et c'est alors un flamboiement de soleil qui fait briller l'humidité des feuilles. Silencieuses rues de Tamatave où glisse un pousse-pousse, pieds nus dans les flaques, tandis que s'égouttent les hauts palmiers. Qui ne rêve de plages désertes, avec l'immensité pour soi ? Mais de larges écriteaux jalonnent de loin en loin le rivage : « Mer dangereuse. Requins ». Si le cœur vous en dit... Vous pourrez pêcher la crevette, ou simplement contempler cet océan qui déferle depuis l'Asie. Le rivage se creuse vite, ici. Il tombe dans la mer en pente raide, les grands fonds sont tout proches. La mer ne lèche pas, ne caresse pas, ne berce pas, elle monte à l'assaut. Au lieu d'apporter, comme sur la côte ouest, des coquillages admirables, elle ne roule qu'une poussière de débris. Vers le nord, la baie de Tintingue et celle d'Antongil, que borde la presqu'île forestière de Masoala, sont les « accidents » les plus remarquables. Et l'île Sainte-Marie, mince trait parallèle à la rive, raconte l'histoire de la plus ancienne terre française en ces parages. Plus haut, Vohémar évoque une histoire plus ancienne, celle d'un comptoir commercial de l'océan Indien, où Arabes, Persans, Chinois, gens du sud-est asiatique, laissèrent des traces tangibles. Les « capitales » de la vanille et du café, Antalaha et Sambava, étalent leurs plantations entre la forêt et la mer, puis, à l'extrême-nord, s'ouvre la rade de Diego-Suarez, célébrée avec lyrisme : la deuxième baie du monde pour son étendue, une baie où tiendrait une escadre entière.

Ouverte sur l'océan Indien par une passe au-delà de laquelle les courants contournent Madagascar au cap d'Ambre, la rade de Diego devrait être un miracle pour la marine. Elle est un trésor pour les amateurs de soleil couchant. Pourquoi fallait-il que le bateau de la Compagnie Havraise qui se dirige vers l'unique quai d'accostage fût obligé d'attendre le départ d'un petit cargo pour pouvoir aborder ? Et qu'il dût subir un

arrimage compliqué, à grand effort de halage ? A Tamatave, on a mieux fait les choses, en l'absence de toute baie confortable. Ici, quel besoin de quais, quand les bâtiments sont à l'abri, à peine balancés sur un golfe de jade ? A quoi bon un port marchand, quand l'arrière-pays de Diego, coupé du centre de l'île, bute, après quelques champs d'arachides, sur des monts sans issue, des échancrures marines ?

Extrême-nord, extrême-sud : pays des écumeurs de mers, abri des pirates et des corsaires... La Compagnie des Indes écrivit quelques pages de son histoire à Fort-Dauphin, la baie de Sainte-Luce vit aborder plus d'un flibustier mémorable. Mais le cap Sainte-Marie qui termine Madagascar au sud ne dut jamais contempler que des naufrages ou des navires passant au large. La mer s'y rue contre une falaise presque à pic, dans une grande colère de vent. Sur la plate-forme, des baobabs ont poussé, mais la tempête a couché leurs bras. Ils se tiennent accroupis, comme des bêtes à l'affût. « Ici, on marche sur les baobabs », raconte l'audacieux qui s'y est promené. Un manchot des îles Kerguelen aborda un jour sur la plage de Faux-cap, tout étonné d'être le premier à découvrir le Nouveau Monde. A flanc de falaise, les autruches géantes et préhistoriques qu'on appelle des *æpyornix* ont laissé parfois intactes quelques coquilles de leurs œufs, gros comme huit œufs d'autruche, ou cent quarante-huit œufs de poule. Voici vraiment la fin du monde dans l'océan austral. Un écriteau la signale avec humour et concision : « Stop ! » au bord du gouffre.

Une île, comment sait-on qu'elle est une île ? Ce n'est, en effet, qu'après une longue expérience. Mais en découvrant ainsi l'intérieur et les côtes, qu'avons-nous découvert, sinon des paradoxes ?

Une île de près de six cent mille kilomètres carrés, où vivent un peu moins de cinq millions d'hommes. Tant d'espaces, tant de zébus, tant de morts, et si peu de vivants.

Une île où l'on parle partout la même langue malgache avec des différences dialectales, mais où les quelque dix-huit groupes ethniques qui l'utilisent prétendent ne pas se com-



prendre, tant ils se trouvent « provinciaux » les uns par rapport aux autres – « Et parler du nez comme un Betsileo, est-ce vraiment parler malgache ? »

Une île qui répond au mirage des tropiques – de celui du Capricorne en particulier – tant que l'on reste sur les côtes, mais qui devient auvergnate dès que l'on gagne ces Hautes-Terres où une flambée d'hiver est la bienvenue, où l'on pêche la truite et l'écrevisse, où l'on engraisse l'oie et la dinde de Noël. Et n'êtes-vous pas décontenancés de voir à Tananarive pousser le chêne à côté du jacaranda et le riz pas très loin du chou ?

Une île où il fait chaud l'hiver et frais l'été. Où la pire côte fut la plus fréquentée. Où le cœur le plus escarpé fut le siège du pouvoir et de l'expansion. Où c'est à cinq heures du matin que vos amis malgaches vous feront leur visite de Nouvel An.

Une île où il faut écrire quatre syllabes pour en prononcer deux !

Une île dont on ne sait même pas si elle fut toujours une île, mais à ce point insulaire que tout ce qui s'y fait passe pour ne se faire que là – et nulle part mieux au monde. Où les jolies plantes rouges et vertes qu'on appelle partout en Asie, en Amérique, et chez les fleuristes de Paris, des *poinsettias*, se nomment victorieusement des *madagascarias*.

Une île sur laquelle on a beaucoup écrit, mais sur laquelle, en fin de compte, on sait fort peu de choses. Pas même exactement d'où lui viennent ses habitants, pas même avec certitude l'origine de son nom. Fermée sur ses traditions, ouverte à toutes les aventures. Offerte et repliée, typiquement insulaire.

la plaine de Tananarive

Le Petit Journal

Le Petit Journal
CHAQUE JOUR 5 CENTIMES
Le Supplément illustré
CHAQUE DIMANCHE 5 CENTIMES

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ
Huit pages : CINQ centimes

ABONNEMENTS

PARIS	1 fr.	2 fr.	3 fr. 50
DÉPARTEMENTS	1 fr.	2 fr.	4 fr.
ÉTRANGER	1 50	2 50	5 fr.

trième année — DIMANCHE 28 AVRIL 1895 — Numéro 23



AU REVOIR!!!

A NOS SOLDATS DE MADAGASCAR

Une Reine, un Général



En ces jours de février 1897, ce n'était un secret pour personne à Tananarive, sauf pour la Reine. Elle allait être détrônée, puis exilée. A la mort de sa grand-tante Ranavalona II, le 13 juillet 1883, la petite reine Ranavalona III n'avait pas encore vingt-deux ans. Elle les eut le jour même de son couronnement, le 22 novembre. Celle que les Français appelèrent « la reine Ranavalo » – mais il faut prononcer simplement Ranevale – offrait à la royauté un fin visage un peu triste, une silhouette menue qu'allait singulièrement engoncer le manteau de cour brodé qui lui venait de France, expédié pour elle par M. et Mme Sadi Carnot. Les relations entre Madagascar et la France n'allaient pas sans heurts. Les *fahavalo* étaient à l'époque des rebelles qui s'en prenaient non seulement aux Européens, mais aussi aux vestiges de l'autorité malgache. Le général Gallieni, arrivé à Tananarive en septembre 1896, le lorgnon bien ajusté sur un visage de glace, avait trouvé un pays secoué de révoltes sporadiques, flambant à tout propos. Son prédécesseur, le préfet Laroche, avait agi avec vigueur : destitution et exil à Alger du Premier Ministre, l'habile Rainilaiarivony, et notification de l'état de guerre au gouvernement malgache parce qu'il ne res-

pectait pas les clauses du traité de Protectorat. Ce n'était pas une petite affaire que d'avoir exilé ce Premier Ministre. Depuis trois règnes, il menait la barque dynastique et louvoyait avec astuce entre les influences anglaises et françaises, et les intrigues de la cour. Depuis trois règnes, il était le mari de la reine. C'est-à-dire que, selon la tradition, il avait épousé les trois reines que l'ordre de succession avait fait monter sur le trône depuis 1863. Jeune mari pour Rasoherina, souveraine éphémère que la mort vint faucher en 1868 ; mari mûr pour Ranavalona II avec laquelle il se convertit au protestantisme ; vieux mari pour la petite reine de vingt-deux ans qui allait perdre au bout de treize années à la fois son époux, son Premier Ministre, son trône, sa liberté, son pays. Qu'était donc cette royauté, et que représentait l'héritière d'une dynastie dont seules les apparences pouvaient désormais faire croire à un pouvoir organisé ?

C'est une étrange histoire. Les traditions orales parlent de chefs montagnards dont la vie tissée de légendes, marquée de pierres commémoratives, est illustrée par des discours obscurs. Il y est question d'une lutte contre des êtres incertains, les Vazimba. Premiers occupants du pays ou génies du sol ? L'un et l'autre à la fois. Race crépue, noire et petite dont on n'a retrouvé aucune origine indiscutable. Tantôt supposés venir du continent africain, tantôt, avec plus de vraisemblance, d'Indonésie ou de Mélanésie, tantôt considérés comme « race autochtone », ces Vazimba sont volontiers décrits par les chroniques malgaches comme des nains chevelus, maîtres des bœufs, maîtres de l'or, maîtres des amulettes. Les premiers chefs de l'Imerina furent, dit-on, des Vazimba : ainsi ces curieuses reines « sauvages », Rafohy et Rangita, la Courtaude et la Crépue, ombres d'un seizième siècle qui allait porter, ici aussi et toutes proportions gardées, les marques d'une certaine renaissance.

Alors surgirent de la mer – par quel naufrage occasionnel, par quelle volonté de conquête ? – des hommes venus d'Indonésie. Le chef Andriamanelo connaissait la forge, le tissage et le travail des rizières. Le chef Ralambo, le Sieur Sanglier, planta des pierres dressées pour commémorer ses conquêtes

territoriales. Jusque vers 1610, il lutta contre les Vazimba, contre les Sakalava de l'ouest, contre tous ceux qui le gênaient par leurs rapines, au nord comme à l'est et au sud. C'est lui, dit-on, qui le premier apprit au peuple à manger de la viande de zébu, c'est lui aussi qui inventa le nom d'Imerina, « qui regarde de haut », je veux dire « Imerne ». Les missionnaires anglais ont popularisé plus tard leur propre prononciation et donné le nom d'Emyrne à la région de Tananarive. Emyrne, Imerina, Imerne, que de noms pour un même pays, une même histoire, celle de la prépondérance du peuple *merina* ou, si l'on préfère, *hova*, mais hova ne désigne qu'une classe sociale à l'intérieur d'un groupe ethnique, la classe des « bourgeois », la classe la plus active qui devait peu à peu construire le royaume et tenter d'édifier l'unité malgache.

L'année où, dans une France fort ignorante des choses australes, mourait notre Henri IV, le chef Andrianjaka fondait Tananarive. S'étant emparé de la plus haute, de la mieux située des douze collines que la tradition voulait sacrées, le roitelet des montagnes l'avait débaptisée. Elle s'appelait Forêt Bleue, il y installa mille guerriers et la nomma Ville des Mille, Antananarivo. Certains y voient la ville-des-mille-villages, car cette capitale n'est autre qu'une agglomération de bourgs. On peut y voir aussi la ville-de-ce-qui-est-au-nombre-de-mille, la ville de toutes les plénitudes, de toutes les prospérités. Les marais d'alentour furent transformés en rizières, les paysans commencèrent d'affluer et de bâtir leurs maisonnettes sur les falaises de la colline royale. De sages mesures prises contre les famines et des alliances avec les chefs voisins auraient hâté le progrès de la nouvelle cité, si le souverain n'avait commis sur ses vieux jours une erreur capitale, celle de partager son royaume entre ses quatre fils. Dès lors, vers le milieu du XVIII^e siècle, surgirent des personnages que l'on dirait issus du roman des Quatre Fils Aymon, et d'une chevalerie fort douteuse. Quatre princes se disant rois de quatre territoires, s'épiant les uns les autres du haut de leurs fragiles *rova*, citadelles précaires, maisons de bois aux pignons pointus, entourées de palissades et de fossés circulaires. S'alliant volontiers aux

tribus pillardes qui rôdaient sur leurs frontières, ils entreprirent de guerroyer traditionnellement. Et tandis que l'histoire de France se déroulait dans une tumultueuse richesse d'événements, de 1750 à 1790 grondait dans le cœur lointain de Madagascar une « petite guerre » en quatre quartiers dont on ne saurait exactement dégager le caractère majeur : guet-apens et embuscades aux détours des chemins, brigandages et rançons de style « attaque de la diligence », sombres égorgements féodaux dont les serfs faisaient les frais, ou compétitions entre bandes adverses pour qui la guerre était un sport national ? Le décor de ces luttes est tragique. Villages fortifiés vite ruinés, avec leurs maisons en pisé rougeâtre qui fond aux grosses pluies et que l'on reconstruit un peu plus loin, abandonnant les pans de murs mutilés, chemins ravinés, broussailles, paysage sanglant... Partout de très vieux tombeaux, tertres effondrés, envahis par l'herbe, sont des témoignages de mort à travers vallées et montagnes. En certains points des environs de Tananarive, on découvre à la fois les quatre fiefs, si calmes aujourd'hui, détachés en contours purs. Silence des hauts lieux désertés. Ces chefs dont on nous parle sont-ils vraiment gens du XVIII^e siècle ? Les noms mêmes de ces villages des sommets n'ont guère une résonance historique : « la colline-où-il-y-a-Ratrimo », un monstre mythique ; « la-colline-où-il-y-a-des-Biby », des bêtes-génies ; « la colline-bleue »... C'est Ambohimanga justement qui devait ramener la royauté merina à l'ère de prospérité et de progrès ébauchée avant la période des quatre combattants. Son chef fit taire les trois autres. Après plusieurs tentatives malheureuses, il prit Tananarive, pour lui seul. C'était en 1794. Ce fut tant mieux pour la ville, et tant mieux pour Madagascar. De ce roi qui laissa une prestigieuse figure dans l'histoire de l'île, on est bien obligé d'écrire le nom en entier, Andrianampoinimerina, le Seigneur-au-cœur-de-l'Imerina. Mais il a bien mérité le raccourci que lui ont donné les Français : le « vieux Nampouine ».

« La mer sera la limite de ma rizière », disait-il. Et tandis que son contemporain Napoléon méditait des expansions autrement folles, le petit chef malgache qui n'avait jamais vu



la mer, mais savait fort bien l'inventer, commençait par donner sagement sept années de paix à son peuple fatigué, puis unifiait peu à peu l'Imerina divisée. De là, il faisait rayonner ses armes, sagaies, marchandages, persuasion, développement de l'agriculture, lois efficaces contre la famine. Les Sakalava, les Betsileo, les Sihanaka des frontières se ralliaient. S'il n'alla pas jusqu'à la mer, c'est que la mer est bien loin de l'intérieur, dans la Grande Ile, et que la vie était bien courte, à cette époque.

Comment apprécier à sa juste valeur un effort d'organisation aussi pur ? Nampouine ignorait Montesquieu. Les lois naissaient toutes frustes de son cœur, de son sens de la terre : « La terre est à moi ! » Il redistribuait à chacun ce qui était nécessaire « pour satisfaire l'appétit de son ventre ». Pour redevance, une mesure de riz, avec laquelle il payait les fonctionnaires qui, eux, ne cultivaient pas. « La famine est mon ennemie. » Concours de travail, création de digues, de chemins, construction de bâtiments, ébauche d'un code basé sur une connaissance intime du peuple merina, de ses réactions et de ses besoins, sens de la justice et de l'autorité, Nampouine improvise tout, crée de sa seule culture, qui n'en est pas une, à nos yeux. Et qu'est le génie politique, s'il n'est pas cette justesse et cette vigueur dans l'organisation d'un peuple, pour son mieux-être ? Le roi, « père et mère » de ses sujets, patriarche de l'Imerina, juge suprême, fait reposer son pouvoir directement sur les tribus. Il fonde les *fokonolona*, assemblées villageoises composées à l'origine par les chefs de famille qui gèrent les intérêts du groupe, tiennent les rênes de la vie communale. Il a fallu quelque temps à l'Administration française pour s'apercevoir que là se trouvait la meilleure formule de gouvernement en pays merina. Responsable du maintien de l'ordre et de la bonne tenue des activités du village, l'assemblée des anciens, refondue, remaniée selon des règles nouvelles, a connu ces dernières années une seconde jeunesse. Mais les données ne sont plus les mêmes, et le vieux Nampouine serait bien étonné sans doute, et du succès durable de son institution, et de l'aspect que devaient lui imposer moins de deux siècles d'influences extérieures.

A ceux qui se plaignaient d'être pauvres, le souverain campagnard répondait : « Une bêche ! », mais à ceux qui étaient faibles et malades il donnait le droit de manger le manioc dans les champs, et de chercher dans les forêts « leurs moyens d'existence »... C'est bien peu, et cela fait sourire, quand on pense aux ressources alimentaires de la forêt malgache, mais c'est beaucoup par l'intention, dans une société où nulle ébauche d'assistance ou de droit des pauvres n'avait jamais existé. « C'est pour moi un devoir sacré que de protéger les pauvres et les humbles contre les riches, afin que les premiers ne soient pas affamés par les autres. » Enfin le vieux Nampouine, inventeur d'une conception de la démocratie et du socialisme pour le seul usage de son pays et de son temps, créateur d'un code pénal, d'un système économique élémentaire mais qui définissait à merveille l'économie dite « de subsistance », inspirateur aussi de ce qu'on appelle aujourd'hui le sens de la grandeur et qui était pour lui, outre un certain sens du sacré, la conscience de l'autorité et de la responsabilité sainement comprises et gravement vécues, le vieux Nampouine n'a-t-il pas découvert autre chose encore ? Eh bien, ni plus ni moins, les discours socratiques... « Tu dis vrai, ô Nampouine ! » Les discours du roi à son peuple étaient interminables et farcis de proverbes, selon les normes de l'éloquence malgache. Pendant des heures, le chef exposait ses intentions fleuries, ses pensées métaphoriques, dans un ruissellement d'images, qui lui tenait lieu d'enchaînement logique. « Eny ! Eny ! » répondait le peuple – oui ! oui ! – « Izany, izany ! » – Assurément, sans doute, c'est bien cela !

Quand ce roi mourut, une nouvelle époque s'ouvrit, celle des contacts avec l'Europe. Son fils Radama Ier, couronné en 1811 sur la place d'Andohalo, à Tananarive, devait peu après conclure un traité de commerce avec l'Angleterre, accomplir le serment du sang avec un capitaine anglais. Un bond venait d'être fait par-dessus les siècles. Tandis que le vieux Nampouine reposait dans son tombeau d'Ambohimanga, la colline bleue d'où il était parti à la conquête du royaume s'estompait dans un passé désormais sans âge. Avec Radama,

les Hautes-Terres s'ouvraient non seulement aux Anglais de l'île Maurice voisine, mais aussi, grâce à un personnage comme le sergent français Robin, aux merveilles de l'écriture, de la lecture. Le roi s'instruit avec Robin, apprend le français, installe le sergent à sa cour, lui donne le rôle de secrétaire, ouvre la première école. Radama demande à Londres des missionnaires pour « éclairer son peuple et le civiliser à l'européenne ». Ils ne se le font pas dire deux fois. Il réclame des artisans, des ouvriers pouvant apprendre leurs techniques à ses sujets. Et les artisans comme les missionnaires affluent. Vers 1820, le maître charpentier Louis Gros entreprend la construction du Palais d'Argent sur le *rova* de Tananarive. Là où n'existait auparavant que la traditionnelle maison de bois se dressent peu à peu les bâtiments de style indéfinissable qui couronnent la capitale. Des botanistes allemands succèdent aux ouvriers anglais. La même année, dix jeunes Malgaches sont expédiés en Angleterre pour y apprendre... la musique. Huit autres avaient déjà acquis à l'île Maurice une claire notion de ce que doit être une fanfare. Étrange cortège en vérité, étrange cour cosmopolite, gens de tous métiers précédés d'un flonflon de huit musiciens jouant à la malgache des airs d'Outre-Manche ! Tout, dans le règne de Radama I^er^, ferait ce bruit enfantin et réjouissant s'il n'était le début d'une funeste rivalité d'influence entre la France et l'Angleterre. Mais le roi l'ignore. Il reçoit avec des transports de plaisir les cadeaux du gouvernement français, un portrait à l'huile du roi Louis XVIII, soixante gravures de scènes militaires, et les présents de Georges IV d'Angleterre, une coupe en or, une paire de pistolets... Pourtant, quand Radama part en expédition avec son armée, afin de poursuivre l'œuvre de conquête et d'unification entreprise par son père, il ne se comporte pas autrement que le vieux Nampouine : il plante des « pierres debout ». Il a beau être vêtu d'un uniforme de maréchal d'Empire, il fait dégoutter le sang des poulets et des bœufs sacrifiés, et il considère que les missionnaires de Londres n'ont rien à y voir. Pris aux pièges et aux merveilles de la civilisation qu'il découvre à travers des « techniciens » de tout poil et des plénipotentiaires qui regardent d'autres



En maréchal d'Empire, Radama Ier.

horizons que les limites de la rizière, il essaie de battre monnaie, se fait peindre en pied, assiste aux examens du Royal Missionary College, nomme le sergent Robin « grand maréchal du Palais et commandant supérieur de la Côte Est », fait campagne sur campagne. Mais l'Occident n'a pas encore apporté ici son Service de Santé, et les amulettes délaissées

ont sans doute perdu toute vigueur. Radama a la fièvre, comme beaucoup de ses sujets qui meurent de paludisme. Il meurt à trente-six ans, en 1828. Tananarive, petit village « Forêt Bleue » deux siècles auparavant, est maintenant une ville de trente mille habitants, qui développe ses marchés, sa fanfare, son armée et ses intrigues.

Il semble que la reine de vingt-deux ans qui devait être

La Frédégonde malgache, Ranavalona Ire.



la dernière représentante de la dynastie merina ait été directement issue de cette époque, en moins vigoureux, avec ce même caractère d'enfantine découverte du monde. Or, avant elle se sont succédé plusieurs règnes d'une allure fort différente. L'épouse de Radama Ier, qui était aussi sa cousine germaine, fut une sorte de Frédégonde malgache. Dès le 2 août 1828, six jours après la mort de son mari, elle donna l'ordre de faire périr tous ses parents, père, mère, frères, cousins de Radama Ier. Seul son neveu put s'enfuir aux Comores. Celle qui devait prendre le nom de règne de Ranavalona Ire et terroriser ses sujets jusqu'en 1861 pose une énigme par son outrance même. Refus de recevoir l'envoyé de l'Angleterre, Robert Lyall, levée de 14 000 soldats pour empêcher les Français de s'établir en un point quelconque du littoral, persécution violente et continue des chrétiens, expulsion des missionnaires, ordre d'exécutions, et en même temps retour à ses propres sources, boucherie de trente bœufs dans la cour du palais, recours aux talismans et amulettes de ses ancêtres pour guérir d'une maladie, traite des esclaves, exaltation dans les ordres, les contrordres, les châtiments, ordalies par le poison, institution des corvées et des travaux forcés pour les Européens comme pour les Malgaches...

Que voulait la reine ? Empêcher l'emprise européenne sur l'île ? C'eût été un idéal défendable, bien qu'il fût, à l'époque, contraire à la curiosité, au goût d'apprendre de son peuple. Mais point du tout. Elle favorise le Français Jean Laborde, arrivé en 1832, sorte d'homme à tout faire, ingénieur et ingénieux, qui développe une petite cité industrielle à Mantasoa, construit fours et ateliers, fabrique des fusils et des canons. La reine ne va-t-elle pas jusqu'à faire de lui le « parrain de circoncision » de son fils Rakoto ? Un favori sert à tout. Bientôt Laborde s'improvise architecte et fait édifier en bois le Palais de la Reine, *manjakamiadana,* grande bâtisse quadrangulaire et pompeuse. Il évite les prescriptions qui frappent ses compatriotes. Il prend le commandement des troupes de la reine qui guerroient dans le sud-est, à Fort-Dauphin. Mais ce jeu-là est dangereux. Jean Laborde

n'échappera pas à la vindicte royale. En 1857, il sera chassé avec Lambert, auteur d'une charte qui porte son nom. Oui, que veut-elle, Ranavalona Ire, dans sa furie de gouverner ? Elle écrit au général Gourbeyre pour lui demander de traiter avec la France, elle charge M. de Lastelle de rapporter, pour elle et sa cour, une grande quantité d'objets de luxe, ou tels à ses yeux, bric-à-brac de bazar dont va s'emplir le Palais sans goût. Des bals et des dîners fracassants sont offerts aux étrangers, entre deux persécutions. Détestable et tyrannique, mais point sotte, Ranavalona Ire avait à son actif un code de 48 articles, et des constructions nombreuses. Mais le résultat qu'elle avait poursuivi, évincer Français et Anglais, se révéla être l'inverse : son fils Rakoto, prince héritier, écrivait en 1854 une lettre à Napoléon III le suppliant de mettre un terme à la barbarie du pouvoir de la reine « et de ses conseillers ».

Quand il monte à son tour sur le trône de l'Imerina sous le nom de Radama II, c'est avec joie qu'il prend le contrepied des mesures maternelles. Les chrétiens peuvent revenir. Missionnaires, architectes, commerçants accourent comme poissons à l'appât. Jean Laborde, Lambert et quelques autres, qui avaient eu la chance d'être exilés par la reine après avoir connu ses faveurs, sont de ce fait réhabilités par Radama II. Ils s'empressent et l'encensent. Jean Laborde sera nommé consul de France. Pauvre Radama II ! Il prononce l'amnistie générale, est comblé de cadeaux et d'envoyés. Napoléon III et l'impératrice Eugénie, Sa Sainteté Pie IX, la reine Victoria rivalisent d'envois de pendules, de candélabres, de « sujets », de vases et de Bibles. Le souverain malgache reçoit colonels et barons, généraux et évêques, offre banquets sur banquets, noue partout des « relations amicales », signe un traité d'alliance et de commerce avec la France en 1862. Infortuné Radama II, plein de bon vouloir après une telle reine ! Il est assassiné dans la nuit du 11 mai 1863, étranglé avec un *lamba* de soie près du Palais d'Argent. Le lendemain, le Premier ministre annoncera laconiquement le suicide de Radama II, dernier souverain mâle de la dynastie merina.

Alors vinrent trois reines, Rasoherina et les Ranavalona II et III. Mais il faut bien convenir que le pouvoir n'est plus entre leurs mains. La royauté tombe en quenouille et inaugure un gouvernement de favoris et de femmes. Ou plus exactement, le pouvoir appartient au Premier ministre, Rainilaiarivony. Un entrelacs de relations de plus en plus complexes va peu à peu ligoter l'autorité malgache qui elle-même se débat au milieu de querelles d'influence. Les traités d'alliance avec la France sont renouvelés, un accord commercial est signé avec les États-Unis en 1867. Rasoherina, morte après cinq ans de règne, a échappé à plusieurs complots, sans avoir marqué son passage d'événements importants, sinon de quelques prouesses architecturales dues à l'Anglais Cameron. Sa cousine Ranavalona II fera plus : elle inaugurera à la cour la pratique du protestantisme, qui deviendra la religion des familles princières et des bourgeois de bon ton. Les idoles royales seront détruites, un temple construit dans l'enceinte du Palais. Elle fera mieux encore. Les esclaves mozambiques seront libérés en 1874. Et, en 1875, une promulgation royale fait savoir que tous les habitants de Tananarive recevront désormais des soins médicaux gratuits. Est-ce encore l'histoire de Madagascar ? Ou n'est-ce pas plutôt un coin perdu dans l'histoire de l'Europe ? Réorganisation de l'armée, traité de commerce avec le gouvernement allemand en 1883, envois d'ambassades malgaches en France, en Angleterre, en Allemagne et jusqu'en Amérique pour obtenir la reconnaissance de l'intégrité et de l'indépendance du territoire, promulgation du code des 305 articles, issus d'une juridiction tout européenne, non, ce n'est plus guère l'histoire de la Grande Ile. Pourtant des sursauts se produisent. Quand l'amiral Pierre occupe Majunga le 25 mai 1883, la reine se dresse. Elle ordonne aux Français de quitter Tananarive au plus tard le 30 mai. Cinq jours pour faire leurs valises ! La colère est prompte encore, au sommet du *rova*, où le faucon du clan des Oiseaux Puissants déploie ses ailes. Un mois avant de mourir, elle repousse l'ultimatum qui lui est adressé.

Que pouvait faire désormais la petite Ranavalona III,

vaincue en montant sur le trône ? Armée française d'un côté, révoltes campagnardes de l'autre, intrigues cruelles à l'intérieur même du Palais. Elle ressemble à une image du Journal des Demoiselles. Elle signe tout ce qu'on veut pour la paix. Le protectorat de la France est établi à Madagascar le 17 décembre 1885, le traité de paix ratifié par Jules Grévy en mars 1886, le premier résident de France, Le Myre de Villers, installé à Tananarive avec solennité deux mois après. Pour la récompenser d'être si docile, la France remet à la petite reine la grand-croix de la Légion d'honneur et fait installer au-dessus de son trône un superbe dais. Quand le Premier ministre esquive les obligations du Protectorat, tourne les clauses du traité, la reine se fait plus petite encore, et non pas sa complice, comme on l'a cru. Tout se gâte, en effet. L'expédition du général Duchesne doit prendre de force Tamatave, Majunga, puis monter vers Tananarive. Peu de tués, mais des milliers de morts de maladie, grâce au « Général Fièvre », pour qu'en fin de compte Ranavalona III, qui n'avait jamais eu d'autre intention, ratifie le traité de paix. Peut-être soupira-t-elle de soulagement quand, son Premier ministre de mari exilé à Alger, elle put être reçue solennellement au quartier général de Gallieni ?

Non, ce n'était un secret pour personne, l'exil était inévitable. Et la royauté merina n'était plus que l'ombre d'elle-même. Mais aux yeux des Malgaches, la reine Ranavalona III, que dépassaient infiniment le pouvoir et les circonstances de sa perte, représentait une sorte d'image sainte, le symbole vivant d'un passé bref, mais brûlant. L'histoire de l'Imerina avant les interventions étrangères, avant l'entrée de Madagascar dans le système d'une civilisation qui tend à l'universel, n'avait-elle été qu'une très petite aventure régionale, faite de luttes entre des chefs locaux ? Ici, deux visions s'affrontent. Entre les deux, une petite reine au bord de l'exil. A l'extrême de la fierté européenne, sombres images de la barbarie, avant l'occupation française, fulgurant et lumineux progrès, après. A l'extrême de la passion malgache, le tableau inverse : âge d'or de la dynastie merina, avant, oppression et dégradation, après. Mais qui ne voit l'égale outrance de telles antithèses ?

L'ancien rova de Tananarive et ses maisons de





La Reine Ranavalona III



et son oncle, le prince Ratsimamanga,
exécuté sur les ordres de Galliéni.

Une Reine, un Général

Il est des Malgaches instruits pour croire aujourd'hui avec ferveur que leur peuple a connu dans des temps reculés une très haute civilisation, au moins comparable à celles de l'Inde et de la Grèce, fertile en monuments, en œuvres d'art, en écrits disparus, et que nous, Français, *leur avons volontairement cachée*... Rêves d'or de gens trop amoureux de leur pays, qui vous prendrait au sérieux, mais aussi, qui vous accuserait de sécheresse ? Certes, ces règnes furent éphémères, d'action souvent incohérente, vite interrompue par la mort. Mais les figures de Nampouine et de Radama suffiraient seules à pouvoir affirmer qu'avant l'occupation française il y eut presque tout, en puissance et en aspiration. Désir d'unité, organisation de la société, normes d'une économie et d'une justice, faim d'accroissement, soif de découverte, sagesse dans le respect des traditions ancestrales, jeunesse et joie dans les nouveaux contacts. Les rizières qui entourent Tananarive ne sont pas le reflet multiple d'âges barbares. Elles sont les miroirs d'une œuvre claire et positive. Du riz et une capitale, c'était déjà beaucoup pour faire un monde, et l'Europe ne s'y est point trompée.

Le maintien de la reine sur son trône devenait une anomalie gênante. Une note insérée au *Journal officiel* du 9 décembre 1896 précisait que les audiences demandées à la souveraine devaient être désormais soumises à l'approbation du chef d'état-major. Gallieni crut pourtant avoir besoin d'elle pendant quelque temps. Il l'envoya à plusieurs reprises, sous la surveillance d'un sous-lieutenant, faire des discours, des *kabary*, dans les campagnes, afin d'apaiser et rallier les rebelles. La reine disait ce qu'on voulait, qu'il fallait obéir pour vivre en paix, que la prospérité viendrait de la France. Elle enfilait les proverbes. Les paysans la regardaient avec affection, mais les révoltés ne désarmaient point. Ces promenades étaient aussi humiliantes qu'inefficaces. Et ce n'est qu'après l'avoir compris, et constaté le manque absolu d'influence de la souveraine auprès du peuple, que le général prit la décision de la détrôner, puis de l'exiler.

Lorsque la nouvelle de son départ fut enfin connue, ce fut un soulagement, à la fois pour elle et pour les Malgaches.

Simple audace administrative, formalité menée rondement, qui ne fit sursauter que le Premier ministre et les Chambres d'une France traditionnellement mal informée des problèmes d'outre-mer. Donc, le samedi 27 février, à huit heures du soir, deux hommes pénétrèrent dans ses appartements, le commandant Gérard et le Gouverneur Rasanjy. Le Malgache lui lut l'arrêté de proscription. En larmes, elle tomba à genoux devant le commandant et cria « Grâce ! » Que peut faire un commandant, en pareille circonstance ? Il demeura de glace. Alors Ranavalona se releva, et se mit à préparer craintivement ses bagages, s'affairant comme une fourmi autour de ses belles robes et de ses rubans à la mode de Paris.

Vers deux heures du matin, la reine quitta son palais désaffecté, y laissant sœur, nièce et dames d'honneur, meubles, souvenirs et attributs dérisoires de sa royauté. Elle partit dans la nuit, accompagnée d'une petite escorte de soldats français, et de ce même sous-lieutenant nommé Durand qui l'avait suivie dans ses tournées de propagande gallieniste. Rien de confortable ni de réjouissant dans ce voyage, pas plus pour l'officier français que pour la reine. L'orage gronde, il pleut à verse, et malgré la bâche du filanzane, Ranavalona ruisselle au point que le sous-lieutenant la couvre de son manteau. La nuit, les gîtes d'étape sont infects. Mais la nouvelle s'est répandue à travers les campagnes et bientôt les villageois s'ingénient à l'installer pour le mieux, la servent, dressent sa couchette dans les églises. Comme elle n'avait jamais dépassé la distance de quelques kilomètres autour de Tananarive, elle commence à s'émerveiller de tout. Qu'il est donc grand ce pays dont elle a été souveraine pendant quatorze ans ! « — Serons-nous bientôt en France ? — Mais, Madame, nous n'allons qu'à la Réunion ! »

Alors elle est tout à fait heureuse. La Réunion, certes, lui paraît aussi loin, ou aussi près, que la France. Mais elle y a des parents. Elle s'amuse du passage des torrents, se préoccupe de ne point mouiller ses robes et bat des mains en voyant pour la première fois une chaloupe à vapeur sur la rivière, qu'elle prend pour la mer... Et lorsque la vraie mer apparaît peu avant Tamatave, l'étonnement la fige.



Ranavalo

La douce et si gracieuse Reine exilée est une fervente de la machine Lambert. Elle trompe les heures d'ennui en écrivant des pensées.

LA REINE RANAVALO A MARSE

On télégraphie de Marseille au *Temps* :

Le Yang-Tsé, courrier de Madagascar, une quarantaine de deux heures dans le du Frioul, est arrivé à midi à la Joliette, à bord l'ex reine de Madagascar, Ranava une suite de sept personnes parmi lesq sa sœur Rasendranore et sa tante Ran drazana.

Quand le *Yang-Tsé* est passé à la Réuni 5 février, la reine ignorait, la veille enco mesure de transfert dont elle était l'objet

Elle en a été très affligée d'autant plus g ne savait pas exactement où on devait l duire. Ce n'est qu'à bord qu'elle l'a appris

Pendant la traversée, la reine s'est att les sympathies de tous.

Elle prenait ses repas à la table commu était assise à la droite du commandant.

Ranavalo, qui a 30 ans, ne manque pa reste, d'une certaine élégance, et quand est descendue à terre, au bras du capi Bonnefoy de l'infanterie de marine, e surpris tout le public stationné sur les qua qui s'attendait à une négresse mal fagot sans tournure.

Le préfet avait envoyé son chef de Ca pour la saluer, lui demander des nouvell son voyage et l'assurer qu'elle trouvera France tous les égards qui lui sont dus.

La reine a été touchée de cette démarc a répondu qu'elle savait les Français bo chevaleresques.

Elle s'en remet à eux de sa vie. Mais un grin la tourmente, c'est d'être obligée de dès demain pour l'Algérie sans avoir pu v Paris.

Je lui ai fait dire que le climat de l'Al lui serait particulièrement favorable e l'éprouverait pas trop.

Elle en a paru très satisfaite et m'a fa pondre qu'elle en bénit Dieu et la France

On assure que la reine emporte dan bagages pour plus de 10 millions de bijou

C'est en cours de route seulement, qu'e appris qu'elle serait internée aux env d'Alger, où le gouvernement lui a alloué, une somme de 24 000 frcs par an, un perbe villa.



Septembre 1896 : le général Gallieni (à gauche) installé dans un bachot sur la rivière Ikopa, surveille les opérations militaires du siège de Madagascar. La lutte devait être menée avec fermeté pour réparer les erreurs de l'administration civile précédente. Gallieni allait, lui, savoir doser l'énergie sans faiblesse avec une manœuvre raisonnée. Il disait à ses troupes : « Chaque fois que les incidents de guerre obligent l'un de nos officiers coloniaux à agir contre un village ou un centre habité, il ne doit pas perdre de vue que son premier soin, la soumission des habitants obtenue, sera de reconstituer le village, d'y créer un marché, d'y établir une école. C'est de l'action combinée de la politique et de la force que résulte la pacification du pays et l'organisation à lui donner plus tard. »

FUSILLÉS ET EXILÉS MALGACHES

C'est grand dommage que la cour d'Emyrne n'ait jamais compté parmi ses familiers un hova spirituel, observateur, un peu lettré, qui prît des notes et écrivît des chroniques. Le peu que nous savons de toutes les intrigues qui s'y nouèrent, de la licence qui y régna, des scandales qui y éclatèrent ou furent adroitement étouffés, nous fait amèrement regretter de n'en pas connaître davantage. Avec le général Gallieni, tout cela a versé dans le tragique; mais que de comédies avaient précédé le drame!

Ratsimamanga, oncle de la reine, un des hauts personnages fusillés le 15 octobre, avait joué, avant ce dénouement imprévu, le rôle principal dans une de ces comédies. De race très noble, il n'en était pas moins très pauvre avant l'avènement de sa nièce au trône des Andrianampoimerina. Alors, il débitait lui-même de la



LE PRINCE RAHAMATRA

viande de boucherie sur la place d'Andohalo, où s'élève aujourd'hui son palais. Ranavalo professait pour son oncle Ratsimamanga une profonde affection. Sur un ordre de la reine, la petite princesse Razafindraka, épouse du prince Rahamatra, dut divorcer d'avec le mari de son choix pour convoler deux mois après avec le vieux boucher d'Andohalo. Rahamatra, envoyé dans le sud pour soumettre des tribus rebelles, réussit pleinement dans sa mission et revint en triomphateur à Tananarive. Pour le récompenser, la reine lui accorda 15 honneurs. Puis elle l'obligea à se marier avec une princesse hova, afin de l'empêcher d'inquiéter Ratsimamanga. Aujourd'hui, Rahamatra, qui est intervenu dans le procès de Ratsimamanga pour apporter, dit-on, contre son vieil ennemi un témoignage accablant, gouverne la province d'Ambatomanga: c'est la revanche du mari malheureux.



RAINANDRIAMAMPANDRY
ex-ministre de l'Intérieur.

Rainandriamampandry, qui a eu la même fin que Ratsimamanga, avait eu une carrière moins fantaisiste et plus glorieuse. Ministre de l'Intérieur depuis la paix, il avait auparavant gouverné pendant dix ans la province de Tamatave. Pendant la guerre de 1883-85 et celle de 1895, il avait été chargé de la défense des lignes de Manjakandrianombane, qui investissaient la place de Tamatave occupée par nos troupes. Le plus beau jour de sa vie était celui où il avait repoussé l'amiral Miot à Farafate en 1885. Ancien maître d'école, chef de religion zélé jusqu'au fanatisme, il était hostile non seulement à la France, mais aussi à tous les *vazahas*, et même aux Anglais, qui ne furent ses amis que lorsqu'ils étaient ouvertement nos ennemis.

La princesse Ramasindrazana, que le capitaine de Fitz-James vient d'avoir la galante mission de conduire en exil, est la sœur de Ratsimamanga, la tante par con-



Personnages hovas exilés par M. Laroche à la Réunion.
(D'après les photographies communiquées par MM. Bertho et G. R.)

Elle arrête ses porteurs, imite en riant de plaisir le bruit des vagues sur le sable. A Tamatave, de ses fenêtres, elle prend l'Ile-aux-Prunes qu'elle voit au large pour le bateau qui doit l'emmener. Quand sa sœur et sa nièce la rejoignent pour s'embarquer avec elle, la reine est au comble de la reconnaissance. Elle confie au sous-lieutenant qu'elle ne voudrait pour rien au monde remonter sur ce trône où elle ne s'est jamais sentie reine, et qu'elle est heureuse de devenir une femme comme les autres. « Ah ! Monsieur, dites au Résident général qu'il n'a rien à craindre de moi. Je lui serais bien obligée s'il me faisait bientôt quitter la Réunion pour m'envoyer à Paris. J'y vivrais convenablement et heureuse avec la pension de 25 000 francs que m'assure la République. » Mirage de Paris ! Elle ira à Paris, en effet, d'Alger où elle sera plus tard transférée. Elle écrivit au Général une lettre où de tout son cœur elle le remerciait de sa bonté.

Ainsi l'image d'une reine vengeresse, agitant en secret les rebelles, fomentant intrigues et complots contre le gouvernement de la France, ne résiste pas au récit de ce touchant voyage d'exil. La vérité est que Ranavalona III était entourée de parents, de dignitaires en mal de conspiration, qui la desservirent tout en ne servant, d'ailleurs, aucune cause. Des demoiselles d'honneur d'humeur espiègle s'amusèrent plus d'une fois à des mystifications. On parla de signaux lumineux envoyés aux rebelles depuis les fenêtres du Palais. Ce n'était que farce. La cour malgache était en déliquescence. Il n'y avait lieu pour la France ni de la redouter, ni de la châtier. De famille princière, mais en fait petite esclave couronnée, voilà la farouche souveraine opposée à notre politique coloniale ! Mais l'histoire officielle n'en est plus à une image fausse.

Peu de jours après l'arrivée de la reine à la Réunion, une délégation de notables malgaches vint trouver le général pour le remercier de son inépuisable générosité et le prier d'y « mettre un comble » en voulant bien prendre deux décisions : 1°) remplacer la Fête Nationale malgache du Bain de la Reine, ou *Fandroana*, par la célébration du 14 juillet. 2°) Transférer à Tananarive les restes des Ancêtres Royaux qui se

trouvaient dans les sépultures du village sacré d'Ambohimanga, et les placer désormais sous la sauvegarde de l'armée française.

Et c'est ainsi que les pétards qui éclataient encore en 1896 pour fêter le Bain sacré de la Reine éclatèrent joyeusement le jour du 14 juillet 1897 pour célébrer la prise de la Bastille.

Le Fandroana ou Fête du Bain était une cérémonie fort intéressante, une de celles qui comblent les ethnologues et les historiens des religions. Ce rituel était celui d'une fête de régénération de l'année, de vivification du pouvoir, une remise en route de l'ordre des choses, à grand renfort de liesse, de bruit, d'échanges, de nourritures exceptionnelles. Des feux s'allumaient dans les campagnes, des nettoyages de maisons et des interdits spéciaux marquaient la fin d'une année avant le commencement d'une autre. Tandis qu'au Palais le roi ou la reine se faisait rituellement asperger d'eau chaude derrière une tenture rouge, le peuple offrait au souverain des bœufs et en recevait de lui. Chacun mangeait sa part de viande et communiait dans la gaieté. Les feux, les pétards, les repas subsistèrent en cette hardie transposition du 14 juillet. Un défilé militaire s'y ajouta. Les enfants malgaches le suivirent en sautant de joie, imitant la trompette et le tambour. Sans doute, on n'avait plus de reine à baigner. Mais qui l'avait jamais vue ? Cela se passait dans le secret du Palais. Et nul n'empêchait le peuple de se jeter de l'eau à la figure s'il en avait envie. Il dansait et mangeait, les drapeaux flottaient au vent pur de la saison sèche. Sans doute, on ne poursuivait plus dans la rue les bœufs mutilés et sanglants que des bourreaux de carnaval prenaient plaisir à dépecer vivants. Mais les bouchers professionnels qui commençaient à s'installer dans la capitale seraient bien plus pratiques. Morte est la Fête du Bain, vive la prise de la Bastille ! Ce qui importe dans une fête, c'est qu'elle ne soit pas supprimée. Pour le Malgache le 14 juillet reste la Fête Nationale : c'est le premier jour de l'année. Non pas celui du calendrier officiel, mais celui de sa tradition.

Quant au transfert des cercueils royaux d'Ambohimanga à

Tananarive, s'il eut la tristesse de toute cérémonie funéraire, il eut aussi son aspect de fête populaire. Pourtant, ces corps étaient doublement sacrés, comme morts et comme rois.

C'est un dimanche de mars 1897. Le gouverneur général de l'Imerina, Rasanjy, accompagné de quatre fonctionnaires français et de quelques dignitaires malgaches, se met en route à l'aube. Au bout des vingt-cinq kilomètres d'horizons étincelants, la Colline Bleue révèle entre les arbres son *rova* escaladé de marches de pierre, coupé de terrasses où se déploient d'énormes figuiers. Le village, en contrebas, est éveillé depuis le premier rayon du soleil. A 11 heures, le gouverneur ordonne les travaux. Les serviteurs de sa suite déroulent les linceuls de soie brute, les *lambamena* à rayures, ornés de perles d'argent. On cogne, on pioche. On démolit d'abord les petites « maisons froides » qui surmontent les sépultures royales, on retire de là le trésor des morts dynastiques. Puis les ouvriers entament les caveaux. Bientôt apparaissent les morts emmaillottés, ficelés de la tête aux pieds, qui ressemblent tant à ces poupées malgaches de tissu rembourré. L'émotion est violente, au moment où le corps du vieux Nampouine vient au jour... Le Roi est porté entre les mains tremblantes des nobles de la caste des Zanadralambo, seuls admis à toucher aux cadavres royaux. Elles tremblent tant, ces mains, que maladroitement elles font jaillir la tête hors de son linceul. Tout le monde peut jeter les yeux sur ce crâne que nul, jamais, n'aurait dû regarder. Funeste présage, geste de mauvais augure ! Mais il faut continuer. On enveloppe les corps avec les *lamba* neufs, on les recouvre d'une flanelle rouge. Étendus à plat, la tête tournée vers le nord, les rois et les reines de l'Imerina sont veillés par les soldats français du poste d'Ambohimanga.

Qui ne voit en imagination l'étrange cortège de poussière, défilé de tous ces règnes réunis en un seul instant ? Ce ne fut qu'à deux heures du matin que le convoi entra dans la capitale, au son d'une fanfare qui faisait alterner la Marseillaise et les Bottes de Bastien. Les exhumés allèrent grossir la famille royale endormie dans les « maisons-sept-à-la-file », tombeaux de l'esplanade du Rova. Tout ce déménagement de

gisants, ce transbordement d'objets coûta fort cher à l'Administration. Cette curieuse remise en ordre des vestiges de la monarchie merina ne fut pas sentie comme une violation de sépulture par le gouvernement. Non, une mise au point, un classement. Bien rangés, leurs trésors devenus pièces de musée, offerts à la vénération de tous, n'est-ce pas là le sort le meilleur réservé aux monarques défunts ?

Aujourd'hui la foule du dimanche, une foule passive et traînante comme partout, gravit la pente qui mène au Palais de la Reine, puis l'escalier de douze marches. Elle entre par la porte de pierre flanquée de colonnes, sorte d'arc de triomphe romain surmonté du faucon de la dynastie. Le recueillement la saisit dans le dédale de ce musée-tombeau, dans les hautes salles du bâtiment à quatre tours carrées qui domine Tananarive, dans le Palais d'Argent, dans la maison « Petit Trésor », dans la maison « Surcroît de Beauté »... Hauts lieux de l'architecture malgache signés de noms français et anglais, mais baignés d'une paix et d'un charme qui n'appartiennent qu'aux sommets de ce pays.

Ce qui s'achevait, ce qui commençait, la reine Ranavalona III, placée à la charnière de deux mondes, l'ignorait profondément. Le Premier ministre Rainilaiarivony, intelligent et habile, l'eût peut-être compris, s'il avait connu l'Europe. Mais, si préoccupé de se maintenir au pouvoir, si absorbé par les intrigues des nobles et d'un parti réactionnaire qui travaillait à le détruire, il ne savait rien des réalités internationales, peu de chose des réalités françaises.

Ce qui s'achevait, ce qui commençait, était-ce vraiment tranché net ? « Enfin Gallieni vint »... a-t-on écrit. Sans doute, c'était tranché net, s'il s'agit de l'évolution sociale et politique, de l'unification du pays, de sa place dans le monde organisé. Moins net, s'il s'agit d'un autre genre d'évolution, administrative et aussi morale et culturelle, en partie œuvre des missions chrétiennes. Déjà les changements dans la vie étaient considérables depuis le début du XIX^e siècle : écoles protestantes, écoles catholiques, une École Normale, des collèges, un hôpital, des dispensaires, une « Académie médicale », c'était un grand pas en avant depuis l'époque de

Radama Ier, et de ses émerveillements devant l'écriture. On construisait des maisons de briques à étages, avec des terrasses couvertes, les « varangues », et des toitures de tuiles. On connaissait de multiples petits métiers, gagne-pain assurés pour de nombreux citadins. Une nette amélioration s'était faite dans la nourriture, avec l'apport de légumes et de fruits d'Europe, la découverte du beurre, du sucre, du pain.

Mais quand vint Gallieni, la monarchie effrondrée laissait voir partout des failles, des manques, le désordre et l'inefficacité. En outre, tout ce qui avait pu être réalisé par les « grands » de la dynastie ne l'avait été que pour la seule province d'Imerina. L'unification entreprise et rêvée par Andrianampoinimerina, Radama Ier et Radama II, qu'était-elle devenue ? Il n'y avait pas d'unité malgache. Petites chefferies partout, dressées les unes contre les autres. Grands espaces vides, séparant des poignées d'hommes ignorants du reste de l'île. Provinces soumises de mauvais gré à une administration merina encore en rodage, autoritaire et pourrie. Pas de communications, pas de cohésion véritable.

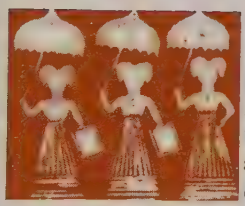
L'intrusion d'un homme comme Gallieni dans un tel organisme ne pouvait être que brutale. D'ailleurs, le général était pressé. Le 6 août 1896, une loi avait annexé Madagascar à la France. Une annexion, succédant à un protectorat mal taillé, il fallait la façonner à la force du poignet, et au plus vite. Le « Monsieur du Soudan » et du Tonkin avait l'habitude de ce travail. Il écrivit plus tard : « J'ai dû avoir la main lourde... » De cette main sortit en quelques années un chef-d'œuvre de colonisation, avec tout ce que cela comporte de progrès imposé. Que l'on mette l'accent sur « progrès » ou sur « imposé », ce qui échappe aux interrogations et aux crises de conscience, ce sont des chiffres : quelque deux millions cinq cent mille Malgaches en 1900, près de cinq millions aujourd'hui, une dizaine de postes sanitaires en 1901, plus de cent, quatre ans après. Quand Gallieni retroussa ses manches, entreprit l'unification administrative par la méthode fameuse de la « tache d'huile », il n'y alla pas de main morte, en effet. En neuf ans, système financier, système administratif, routes, télégraphes, cultures, jardins d'essai, sys-



tème foncier, services de santé, prospection des produits miniers, tout était mis en train. C'était lourd, certes. Et surtout lourd d'impôts. Lourd est le bonheur imposé par autrui. Mais, à un certain moment de l'histoire d'un peuple, ce n'est pas le bonheur qui est en question. Il n'y a pas d'autre choix que celui de la sagesse ou de la « promotion », comme on dit aujourd'hui. La sagesse, à l'apogée du passé, c'était le vieux Nampouine. Gallieni, c'était l'avenir. La restauration de la monarchie, Madagascar ne l'envisagea nullement pour son Indépendance. Non, la monarchie avait donné toute sa mesure. Pourtant les visages flous des rois et des reines continuent d'être, pour plus d'un Malgache penché sur sa tradition passée, des symboles de nationalisme. Ambohimanga et le Palais sont toujours, dans la conscience populaire, les hauts lieux de ce nationalisme. Mais le jour même où, à Tananarive, la jeune République de Madagascar affirma par la voix de son président sa volonté d'essor personnel, des banderoles aux couleurs françaises entourèrent traditionnellement, comme pour toutes les fêtes, une statue dans un jardin public : celle de Gallieni. Droit sur son cheval au milieu d'un parterre de fleurs, le binocle ajusté sur un visage de glace, le Général Gouverneur Général n'en espérait pas tant.



Des hommes venus d'ailleurs



Suis-je un héros de roman ? Un figurant de l'Histoire ? Chevalier de Flacourt, gentilhomme orléanais, premier Gouverneur de la grande île de Madagascar, au nom du Roi de France. Avec une égale élégance, et d'une main aussi sûre, j'ai manié la plume et l'épée, la première pour me justifier de la seconde, y adjoignant l'usage de la traite afin de vivre et prospérer. Ainsi fait-on sur la route des épices en ces contrées fort sauvages, pour Dieu et pour le Roi, et pour la grandeur de la France. Donc, par la grâce de ces Messieurs de la Compagnie de l'Orient, je débarquai à Fort-Dauphin sur la côte sud-est, en ce 4 décembre 1648...

Route des Indes ! Le destin d'une île est fait d'hommes qui débarquent. Même ces rois « autochtones » de l'intérieur avaient un jour débarqué, eux ou leurs ancêtres, d'une lointaine Indonésie. Et toute la vie des côtes, siècle après siècle, n'avait été qu'apparitions de navires, profils sur la mer de mâts et de voilures, abordages d'hommes imprévus. Sur les chemins marins qui touchent l'île, il y eut place pour tant de voyageurs, émigrants, marchands, pirates, corsaires, mauvais garçons des mers, gentilshommes de fortune ou délégués officiels, qu'on dirait un lourd cargo « travaillé »

de partout par les bateliers, une reine abeille assaillie par un grouillement d'ouvrières. Des Australo-Mélanésiens, des Proto-Malais puis des Malais, des Phéniciens, des Juifs, puis des gens de Sumatra vers 200 avant J.-C., mais pourquoi pas ? On peut tout dire. Point de chroniques, point de journaux de bord, point de preuves. On sait pourtant que, dès avant notre ère, l'océan Indien était sillonné de bateaux partis des côtes de l'Inde, du Bengale ou de Malabar, à la recherche des îles de l'Or, Java et Sumatra, et que le long du golfe Persique, de l'Arabie, de l'Afrique orientale naviguaient des équipages amoureux des épices, de l'or et des esclaves. Nul doute que Madagascar n'ait été abordée par les ancêtres des boutres qui mouillent encore aujourd'hui dans le port de Majunga. On prit parfois ses rivages pour ceux de l'Afrique. On les abandonna souvent, faute d'y trouver des trésors, et seulement la fièvre et les moustiques. Mais qui recréera jamais les enchantements de la mer Erythrée, ce rêve exotique de nos civilisations classiques ? Aristote et Pline donnèrent à Madagascar – en se trompant d'île, sans doute – des noms qu'on dirait d'astres ou de pierres précieuses : Phébol, Cerné. Elle fut Menuthias pour Ptolémée, Medruthis pour les marins grecs. Noms de coquillages ou de déesses. Quand vinrent les Arabes, noms de princesses des Mille et une Nuits, Djafouna, Cherbezat. Ou noms d'incantations magiques, Alisa, Camarocada. Au IIe siècle de notre ère, la côte orientale d'Afrique jusqu'au sud de l'équateur était placée sous la souveraineté du roi du Yémen et les navires arabes en connaissaient les moindres escales. Comment Marco Polo, au XIIIe siècle, put-il ignorer la Grande Ile ? Il n'y mit pas le pied, la confondit avec Zanzibar ou Zanzibar avec la côte africaine. C'est à lui cependant que l'on fait remonter ce nom étrange de Madagascar, le rapprochant de Mogadiscio. Tradition qui cache une profonde ignorance. Et qui suggère un nouveau jeu de société : Mogadiscio, Mogador, Malacca ou Macassar, Malaga ou Malacca, qui dit mieux ? Les Phéniciens, les Arabes ou les Indiens le savaient sans doute, le secret de ce grand nom sonore, et pourquoi l'on emploie parfois l'adjectif *madécasse*, et pour-

quoi les gens de l'île s'appellent eux-mêmes les *Malagasy*.

C'est un océan persan, chinois, indien, arabique, javanais, qui vient battre la côte de Vohémar, au nord-est de l'île. Une nécropole s'étend là dans les hautes herbes, le long de la mer. Les fouilles que l'on y effectua sont le type même des fouilles improvisées avec ferveur, gratouillages de fouisseurs de tombeaux, à coups de petites pelles, de petites échelles prêtées, de camionnettes qui ne veulent plus repartir, de prisonniers qui creusent tant bien que mal. Mais ce qu'on mit au jour avec tant de mérite, faute de méthode et de crédits, était un butin passionnant : squelettes à la tête nimbée de miroirs de bronze, colliers de cornaline et cristal de roche, perles de pâte de verre émaillée, céladons et « bleus » chinois d'exportation, vases tripodes en pierre... Les « marmites » de Vohémar travaillées au tour n'ont pas livré leur origine malgré la découverte des ateliers à flanc de falaise où les ouvriers les façonnaient dans des blocs. Ceux que la tradition malgache appelle les Rasikajy étaient-ils marchands, pirates, missionnaires de l'Islam ? Ou naufragés involontaires ? Le tout à la fois, peut-être. Approximativement situés au XIV^e siècle, ils disparurent, laissant là leurs marmites inachevées, symphonies archéologiques propres à obséder les chercheurs pendant longtemps encore.

Route des Indes : avant l'entrée en scène des navires portugais, c'était surtout la route des Indes à l'Afrique et de l'Afrique aux Indes qui rencontrait Madagascar. Les vents de mousson portaient les bateaux dans un sens ou dans l'autre Mais quand Vasco de Gama eut réinventé la route du Cap, sûrement déjà connue par les marins méditerranéens de l'Antiquité, les navires portugais se mirent à longer lentement les côtes d'Afrique et à remonter vers le Mozambique afin de commercer dans le dos des Arabes. Au matin du 10 août 1500, les marins de Diego-Diaz aperçurent la Grande Ile. C'était le jour de la Saint-Laurent. Comme les marins de Diego-Diaz croyaient redécouvrir le monde, ils la baptisèrent Saint-Laurent. A l'époque, ce nom chrétien ne lui convenait guère, car elle était bien barbaresque, et marquée par le négoce arabe. L'amiral Fernando Soarez qui, en février 1506,


ASIA
PERSIDIS
ARABIA
AEGIPTVS
ARTHIOPIA SVB
AEGIPTO
EQVINOCTIALIS
INSVLAE S. LAZARI
ONAS PETRA

ramena à Lisbonne vingt et un Malgaches pour les montrer comme singes ou oiseaux des tropiques aux expositions coloniales témoignait de l'insondable naïveté européenne : comment pouvait-on être Malgache ? Dès lors, commerce et religion, et petites actions guerrières pour maintenir l'un et l'autre, devaient en divers points des côtes composer leurs chroniques épicées.

Car les « épices », c'était en fin de compte la raison de tout ce remue-ménage. Aujourd'hui où seuls le pétrole et l'uranium nous paraissent dignes de recherche, nous nous étonnons fort que la cannelle et le girofle aient pu susciter de pareilles entreprises. A vrai dire, l'or et les esclaves l'emportaient de loin sur les épices. Mais des substances rares aux noms enchanteurs étaient sources de gros profits en Occident : poivre, muscade et gingembre, opoponax et myrobolans, camphre, musc et indigo, séné, aloès et santal, oui, les noms étaient enchanteurs et surprenants les parfums. Les intellectuels de l'époque croyaient que des choses aussi extraordinaires provenaient du paradis terrestre. Mais les « marchands de mer » savaient fort bien où les quérir, et que ce n'était point au paradis, mais au péril de leur vie. Le gain en était considérable et valait l'aventure, les brisants et les fièvres. Des marins de Dieppe, puis les frères Jean et Raoul Parmentier, capitaines à bord de *la Pensée*, atterrirent à Madagascar dès le XVI^e siècle. Jean-Alphonse de Saintonge découvrait bientôt que Hollandais et Portugais avaient déjà tiré parti des îles Mascareignes, celles qui se nomment l'île Maurice, la Réunion, l'île Rodrigue, et créé sur leurs côtes des comptoirs et des réserves d'esclaves. Ses récits, au retour, firent rêver les beaux esprits. Quelques marchands de Saint-Malo constituèrent une Compagnie, et deux navires, *le Croissant* et *le Corbin*, allèrent chercher sur place les singularités orientales. La tempête les conduisit dans la baie de Saint-Augustin, au sud de Tulear, bien malgré eux. Puis ce fut le tour de M. de Beaulieu. Tant et si bien qu'à Paris se fonda, dès 1637, une société « de commerce et de colonisation » qui eut pour but d'établir des comptoirs à Madagascar. Goubert et François Cauche eurent de multiples déboires

- Saint-Laurent : centre du monde.

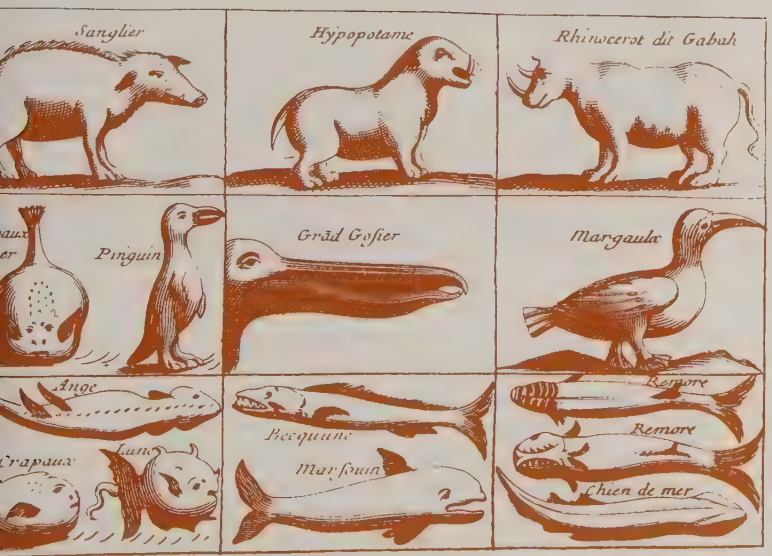
avec le leur, celui de Sainte-Luce, près de Fort-Dauphin. Et le Cardinal de Richelieu s'avisa que ces croisières individuelles, qui tournaient fort mal, avaient une allure hasardeuse et de mauvais aloi. Ces gens-là n'étaient que des pirates, il fallait en faire des corsaires, c'est-à-dire des pirates accrédités par le gouvernement.

En 1642, la Société de l'Orient qui devait devenir la Compagnie des Indes était fondée, et ordonnée la prise de possession officielle de l'île Saint-Laurent-Madagascar. Les commanditaires n'étaient pas n'importe qui : Surintendant Fouquet, Maréchal de la Meilleraye, Chevalier de Flacourt. Or la vérité oblige à dire que les convoitises de nos grands aventuriers se trouvaient fort inassouvies au contact de la réalité malgache. La Grande Ile, qui passait alors pour « l'île la plus riche et la plus fertile du monde », se révéla montreuse d'illusions. De l'or ? Mais très peu, dans le sable de quelques rivières infestées de crocodiles. Du riz ? Mais juste pour se nourrir sur place, et encore. Des pierres précieuses ? Mais non, semi-précieuses, et si bien cachées à l'intérieur des massifs montagneux que c'était risquer sa vie que d'aller les chercher. Des bois rares ? Quelques-uns, mais bien moins qu'en Afrique. Des esclaves, alors ? Certes, mais les Malgaches ne se laissaient pas faire, ayant des chefs peu dociles et déjà quelques solides rudiments de l'indépendance.

Donc à la Compagnie des Indes s'offrait une Madagascar déjà très actuelle. Celle même qui, dit-on, regorge de minerai, de sisal, de mica, de graphite, d'uranium. Mais que de difficultés, que d'impasses, quand il s'agit de le prouver. Madagascar, île aux trésors... Plutôt, paradis de la combinaison audacieuse, du commerce tout-venant, terre bénie de la subvention, du fonds de soutien, de l'aide à la production, de l'emprunt. Les trésors, s'il y en a, ne se laissent ici conquérir que de haute lutte, avec force suppliques et gémissements. Selon une expression récente du Président Tsiranana, l'île est pleine de « richesses latentes ». Latentes, ô combien ! Les gens de la Compagnie des Indes en firent la rude expérience. Ils ne voulurent, au reste, jamais l'avouer, mais un noble personnage anglais qui connut comme eux les tentatives

malheureuses ne craignit pas d'en avertir ses contemporains : « Que Dieu écarte de Madagascar tous les honnêtes gens qui sont à la recherche d'une position. Ainsi soit-il. »

Il n'en fut pas ainsi. Honnêtes gens et gens moins honnêtes se succédèrent sur les rivages madécasses. Le Rochelais Pronis, dont le nom est parfois orthographié Prony, commis de la Compagnie à Sainte-Luce et Fort-Dauphin, épouse une femme de la côte, va chercher des bœufs dans l'intérieur, du riz à Tamatave, et bientôt gâche tout par sa brutalité. Révolte, pillage et massacre s'ensuivent. Flacourt lui succède, tout sourire et courtoisie. Il construit un fort, crée des jardins, fonde un nouvel établissement à Sainte-Marie et prend possession de la Réunion appelée alors île Bourbon. Il apprend le malgache, rédige un dictionnaire, tâte d'une politique de bons rapports avec les indigènes tandis que quelques missionnaires catholiques essaient de s'infiltrer. Bientôt il se sent abandonné de la métropole. Et pour cause. En France



Quelques habitants de la Grande Ile, d'après Flacourt.

c'est la Fronde, et Madagascar est le dernier des soucis. Flacourt, selon une tradition qui fera long feu, rentre à Paris pour tenter d'expliquer ce qui se passe dans son coin d'outre-mer. Paris ne comprend pas, ou comprend à sa manière, et donne des ordres issus de cervelles théoriques. Le Chevalier se venge alors en écrivant ses admirables *Relations* et son *Histoire de la Grande Ile de Madagascar*, et fonde pour son compte une compagnie commerciale concurrente de la Compagnie des Indes. Puis, dans le style hardi qui est le sien, tout empanaché d'aventures, il se fait massacrer en mer par des pirates sur la route du retour.

A travers les pires vicissitudes, la tradition des petites colonies côtières se perpétua. La Case mena des expéditions dans tout le sud de l'île et épousa une « princesse » antanosy. Il procurait à la Compagnie des milliers de bœufs qu'il allait chercher jusque dans le pays betsileo. Des traditions orales du sud-est ont gardé le souvenir de *Lakasy* devenu vrai chef malgache, fin connaisseur des dialectes et des coutumes. Expérience qui, de nouveau, finit mal. La Compagnie jugeait que Madagascar était une mauvaise affaire. A la mort de La Case, on évacua les colons de Fort-Dauphin. Ceux qui voulurent rester furent massacrés. Les droits de la France devinrent théoriques, et l'effort se porta sur la Réunion et sur Maurice abandonnée par les Hollandais, aussitôt baptisée Ile de France. Une petite escale sur la route des Indes était bien suffisante pour « rafraîchir » nos bateaux.

Alors apparurent, vers la fin du XVII^e^ siècle, des gens plus étonnants encore que ne l'avaient été les commis de la Compagnie des Indes. Anglais et Français rivalisèrent d'audace et se taillèrent des royaumes éphémères. Avery, Tom Tew, le Capitaine Kid et Taylor, gentilshommes du pavillon noir, vrais héros d'une geste de la canaille, ont eu leurs biographes et leurs romanciers en mal de destinées exceptionnelles. *La vie et les aventures du capitaine John Avery (ancien mousse devenu roi), maintenant en possession de Madagascar*, « bref récit de sa naissance, parenté, éducation, mésaventures et succès... » Le succès n'était pas difficile quand le pirate, ainsi que le fit Avery installé au fond de la baie d'Antongil, annonçait



Avery, des canons et des idées.

au chef malgache local qu'il lui apportait nombre de cadeaux, et qu'en outre, étant fâché avec tous les rois d'Europe, il désirait s'allier à un souverain aussi puissant et estimé que l'était le roi de ces lieux enchanteurs, et que tous deux avaient fort à y gagner. Le *mpanjaka* ou chef malgache juché sur son siège de bois était généralement séduit par ces paroles accompagnées de verroteries et de bouteilles de rhum. Les sagaies étaient remisées et la fête commençait. Jusqu'au jour où un

nouveau pirate surgissait, faisait la guerre au premier — à moins qu'il ne fît alliance, mais c'était pacte de brigands. Tôt ou tard, les Malgaches se lassaient de ces hôtes mal embouchés. La fête cessait et les guerriers dressaient leurs sagaies. L'Europe, elle, prenait Avery pour le roi de Madagascar, lui attribuait une richesse et une puissance fabuleuses, le décrivait entouré de femmes et d'esclaves, et prenait son fort de fortune pour une forteresse à la Vauban.

Fort-Dauphin, Sainte-Luce, l'île de Sainte-Marie, la baie d'Antongil, Foulpointe, Fénérive, Diego-Suarez, Nossi-Bé et Majunga, enfin la baie de Saint-Augustin, tels furent les lieux d'élection des forbans de la côte. Mais ils longeaient toute l'île, s'enfonçaient parfois dans les terres, rencontraient les tribus et liaient connaissance. Les maîtres de la flibuste n'avaient pas tous la même envergure. Il y en eut de minables, gagne-petit et rustauds, qui finirent piteusement : Thomas White, Bowen, Howard. Il y en eut d'âme généreuse, comme Nathaniel North, le pirate au bon cœur qui, ayant des principes religieux, ne voulait prendre à l'abordage que des boutres arabes mais aucun navire chrétien, et qui sauva de la noyade maint matelot qu'il aurait préféré piller. Il y en eut de philosophes comme l'exemplaire capitaine Misson, gentilhomme provençal qui, flanqué de son lieutenant Caraccioli, moine dominicain, s'installa dans la baie de Diego-Suarez et y fonda la République Internationale de Libertalia. Au nom de principes humanitaires, nos deux intellectuels abolirent l'esclavage quelque cent cinquante ans avant que l'Europe ne s'en avisât, réalisèrent le mélange des races avec conscience et ouvrirent leur communauté à tous ceux qui voulaient y entrer, fussent-ils pirates, et même Anglais.

Étonnante Libertalia! Monde à part ouvert à tous, comme en cette même baie de Diego la Légion Étrangère installée temporairement à Orangea, mais qui, elle, défend des intrus sa plage édénique sous les cocotiers. Libertalia entreprit des cultures, édicta des lois, tâta d'un langage universel, inventa la conception du bon sauvage bien avant Jean-Jacques et les salons du XVIII^e siècle. Mais le capitaine Misson et son moine s'aperçurent que pour subsister il fallait pirater. Ils piratèrent

donc, en élaborant une philosophie de la piraterie. Ils inclurent sans peine les canons dans le monde des idées. Et se firent massacrer, eux et leurs administrés, par les excellents « sauvages » des tribus de la côte. La Montagne des Français qui devient d'or au soleil couchant sur Diego domine de sa masse impassible cette expérience bien française.

Vint le XVIII^e siècle. La France s'inquiéta de ce grouillement de pirates autour d'une île qu'en principe elle avait faite sienne. On envoya des vaisseaux de guerre pour arraisonner les vaisseaux pirates qui eux-mêmes abordaient les vaisseaux de la Compagnie des Indes. Monsieur de Maudave, comte philosophe, proposa de rétablir les comptoirs abandonnés et persuada Choiseul de lui confier le gouvernement de Madagascar. Non pas, écrivait-il, dans un but bassement lucratif : « Nous vous proposons de policer un grand peuple, de le diriger dans ses travaux, de l'associer aux nôtres. » Le comte de Maudave était en avance sur l'Histoire. Deux ans après son débarquement à Fort-Dauphin, il s'en retournait, écœuré, discuter de Spinoza dans quelque salon décoré de motifs d'outre-mer avant de s'en aller mourir aux Indes, victime d'une idéologie prématurée.

En 1772, ce fut le comble de l'ambiguïté entre le roman et l'histoire. Un baron, Hongrois de naissance, officier polonais, Benyowski, prisonnier des Russes, à travers une folle équipée d'évasion qui le mène de Vladivostok à Macao puis à l'île de France, entend parler de l'inquiétante Madagascar. Il flaire là une aventure à sa taille. Or, à Versailles, Louis XV lui prête oreille, séduit par les projets du baron qui lui présente un plan d'occupation et de mise en valeur digne des meilleurs technocrates. Philosophie et charme slave opèrent une fois de plus. Deux ans plus tard, Benyowski a déjà créé le village de Louisbourg et le port Choiseul dans la baie d'Antongil, à l'emplacement de l'actuel Maroantsetra. Il expédie à Paris des rapports étourdissants. Il séduit à tour de bras, à tour de plume, envoie son interprète, le Français Mayeur, fonder des postes de traite aux alentours de Majunga, et de son côté s'allie avec les chefs des tribus côtières. Il mène grand train, jongle avec l'argent. Le 1^er mai 1775, il conclut un

traité « en bonne et due forme » à Louisbourg, entre lui-même, baron de Benyowski, « commandant pour le Roi dans l'île de Madagascar », et douze chefs malgaches. Mais des enquêteurs arrivent de France, alertés par le gouverneur des Mascareignes. Benyowski n'attend pas le résultat de l'inspection pour se précipiter à la cour, et demander, ni plus ni moins, la couronne de Madagascar. Le Bien-Aimé est mort, Louis XVI éconduit l'aventurier qui, comme font les petits chefs en colère, se lance alors dans des propositions tapageuses. Il « offre » Madagascar à l'Autriche, à l'Angleterre, aux États-Unis qui, se sentant déjà une vocation d'assistance, lui envoient subsides et navires. Quand, de retour dans la baie d'Antongil, Benyowski s'installe de nouveau en 1785 et se proclame « empereur », le gouverneur de l'île de France médite de le prendre au piège et envoie contre lui un détachement. Considéré comme rebelle, il est abattu le 27 mai 1786.

C'en était trop. La France envoya Madagascar au diable. Après tous ces commis délinquants, ces pirates, ces gentilshommes philosophes, ces barons slaves, ces colons dévorés des fièvres ou massacrés, elle jugea la mesure comble. Ces gens-là étaient vraiment trop turbulents. La France s'occupa de sa Révolution.

Pas avant cependant d'avoir salué au passage l'exploit de La Bigorne, caporal patriote. A la fin du XVIII^e siècle, il ne restait à Madagascar, de tous les établissements français qu'on avait tenté d'y fonder, que la petite île de Sainte-Marie sur la côte est, un peu au nord de Tamatave, cédée à la France par sa jeune reine Béti pour l'amour de Jean-Onésime Filet, ou Fillet, ou Fichet, dit La Bigorne, et Gascon de Castel-jaloux.

Il y a une quinzaine d'années, cameramen et assistants de cinéma, metteur en scène et vedettes, figurants recrutés parmi la gentry de Tananarive prirent possession de Nossi-Bé dans un grand déballage de travestis, de sunlights et de travellings. De Nossi-Bé ? Oui, c'était bien pour tourner l'histoire de l'île Sainte-Marie, mais Nossi-Bé est tellement plus tropicale, tellement plus exotique. On ne négligea aucun effort : la

Rossana Podesta (de
et François Périer - La Bigo



belle Rossana Podesta généreusement bronzée fut une Malgache au profil grec et nagea avec courage dans l'eau bleue où l'on avait gonflé le requin de caoutchouc. Un film surprenant sortit de ces mascarades, mi-loufoquerie, mi-page-de-l'Histoire-de-France.

Mais l'histoire de Sainte-Marie fut assez différente. L'île qui s'appelait autrefois l'île d'Abraham, Nossi Ibrahim, avait sans doute été peuplée par des sémites ou des musulmans, mais devint vite un port de relâche et d'approvisionnement pour les bateaux de la Compagnie des Indes ; puis, par le jeu d'une relève normale, un refuge pour les pirates. Les habitants ne s'en plaignaient point, y trouvant leur compte, n'offrant que gentillesse et douceur aux forbans. Les petits métis de pirates grandirent dans l'abondance et devinrent la tribu des Malata, c'est-à-dire des Mulâtres, jusqu'au jour où nos vaisseaux de guerre s'en prirent à la flibuste. Sainte-Marie changea peu de visage : elle devint un comptoir de traite des esclaves. Vers 1740, le « roi » de Sainte-Marie n'était autre qu'un célèbre corsaire anglais, Thomas White, dont le domaine s'étendait sur la côte malgache jusqu'à Foulpointe, et qui avait épousé Rahena, fille d'un chef de l'île. De cette union naquit Tatsimalo, qui lui succéda sur ce trône fragile. A sa mort, la petite reine Béti se trouva souveraine de Sainte-Marie. La Bigorne prince consort. La Bigorne roi de l'île ! « Le nouveau roi accomplit en quelques années une œuvre civilisatrice assez remarquable qui lui valut le respect de tous les roitelets voisins, mais aussi l'estime de ses compatriotes qui sollicitèrent souvent ses avis. Il organisa une milice sur le modèle des armées françaises avec un drapeau aux couleurs de la France... Tel Saint-Louis (*sic*) sous le chêne de Vincennes, il tint sous les cocotiers des lits de justice... » – Comparaison que le *Bulletin de Madagascar* et le *Guide Bleu* qui le cite doivent sentir peser lourdement sur leur conscience. « Grâce à l'autorité qu'il avait acquise par ce que nous appellerons sa « gentillesse » et aussi par sa judicieuse administration, La Bigorne convainquit son épouse Béti de se placer sous la protection de Sa Majesté très chrétienne le Roi de France et de lui offrir en gage de sa bonne

volonté la propriété exclusive de l'île de Sainte-Marie et de ses dépendances... Le petit caporal aventurier était donc un grand précurseur. On croirait lire *Le Figaro*. Le 30 juillet 1750, un acte était passé entre la reine Béti et le gouverneur des îles de France et Bourbon. Et rien n'est moins sûr que la présence de La Bigorne à la cérémonie. Employé à la Compagnie des Indes, « interprète des traites à Madagascar », le soi-disant roi fut en effet délégué auprès de Béti quelque temps plus tard. La jeune souveraine n'avait pu empêcher des révoltes et des désordres graves, massacres et pillages de magasins, et le caporal avait pour mission de ramener l'ordre en qualité de gérant des comptoirs de la Compagnie. Il le fit, et fort bien. En 1762, La Bigorne dut prendre les armes contre son propre beau-frère qui régnait à Foulpointe. Sainte-Marie jouit d'un statut différent du reste de Madagascar depuis ces événements. Jusqu'aux dispositions de l'Indépendance, les Saint-Mariens furent de droit citoyens français, inscrits sur les listes du recrutement métropolitain. Actuellement encore, les Saint-Mariens ont donné lieu à des conventions particulières. N'a-t-il pas eu, le petit « interprète des traites », des interprètes plus malins que lui ?

Bientôt les rivalités franco-anglaises devaient s'envenimer dans ces parages, et les Européens découvrir une nouvelle puissance sur les côtes de Madagascar, celle des Merina descendus de leurs montagnes pour conquérir les régions maritimes. L'enchevêtrement des convoitises allait encore se compliquer, les flûtes et les brigantins céder la place aux frégates et aux corvettes, et les forbans aux amiraux. Dès lors il s'agissait pour l'Europe non plus de coloniser les côtes, mais de parvenir au cœur de ce royaume des Hautes-Terres dont le Français Mayeur, dès 1777, avait découvert et décrit avec enthousiasme l'organisation et la civilisation originales.

Peut-être a-t-on envie de faire la moue, à l'issue d'un tel chapitre. A vrai dire, les Européens, Portugais, Hollandais, Anglais, Français, n'avaient fait en ces circonstances que prendre la suite de tous les Indiens, de tous les Arabes, de tous les Malais, de tous les commerçants et marins de l'océan Indien. Comme eux ils avaient débarqué, troqué, épousé,

pillé ou construit. Et mieux qu'eux, en certains cas, organisé et développé. Comme eux, ils s'étaient généralement laissé détruire par le climat insalubre, ou massacrer par des habitants qui ne pouvaient guère les supporter. Longue suite de tentatives, parfois sordides, parfois héroïques. Criminelles ou émouvantes, elles s'inscrivent dans une histoire maritime dont on ne s'attend pas à ce qu'elle soit tissée d'actes pieux. D'ailleurs, à travers ces débarquements successifs, des résultats positifs avaient été obtenus ici et là. On avait ouvert des pistes. On avait cultivé le riz, les patates, semé les haricots, planté des caféiers, future richesse de l'île, développé le goût des échanges, installé des entrepôts et des réserves, ouvert des ateliers. Au XIX^e siècle, établissements et comptoirs français fonctionnaient tant bien que mal sur la côte est de Madagascar. Mais l'Europe ne se contenta pas d'un profit strictement matériel. Les idées philosophiques du XVIII^e siècle avaient été, en ces lieux qui leur étaient peu adaptés, des feux de paille, mais les valeurs chrétiennes devaient avoir très tôt leurs martyrs.

Les Portugais furent les premiers à tenter une évangélisation par trop ignorante des données locales. Et quand notre Monsieur Vincent tourna ses regards vers la Grande Ile et y dépêcha quelques missionnaires de choc dès 1648, leur action à Fort-Dauphin se trouva mêlée aux vicissitudes d'une colonisation dont on sait qu'elle se termina localement très mal. C'est seulement le XIX^e siècle qui vit un développement considérable des Missions chrétiennes à Madagascar. Les protestants vinrent en 1819 avec l'Anglais David Jones, et le protestantisme devint, après les violentes persécutions de Ranavalona I^re, la religion de la cour sous le règne de Ranavalona II. Chrétiens malgaches brûlés vifs, sagayés, précipités du haut des rochers de la ville haute, ou encore empoisonnés par ordalies ou morts d'épuisement dans les chaînes, tel fut le prologue d'une christianisation intense. Intense par l'émulation entre missionnaires, entre congrégations, intense par la lutte d'influence entre protestants et catholiques dans les débuts d'installation de ceux-ci, intense par la place du christianisme dans la vie des Malgaches.

C'est l'un des étonnements du nouveau venu à Madagascar que de rencontrer dans la campagne de minuscules hameaux flanqués d'une église et d'un temple aussi monumentaux l'un que l'autre. Dans les bourgs de l'Imerina ou du Betsileo, il ne peut être question, pour un Malgache et sa famille, de passer le dimanche autrement qu'en prières récitées à haute voix, en cantiques chantés à tue-tête. Il ne peut être question non plus, pour le Malgache protestant, de s'en prendre au Malgache catholique. Les luttes farouches qui mirent aux prises les représentants des deux religions sont bien oubliées. Elles opposaient les chefs des Missions, Anglais et Français, et non pas les Malgaches eux-mêmes. Qu'on se garde d'affirmer que le christianisme à Madagascar n'est qu'un mince vernis de surface. Après tout, nous n'en savons rien. Il recouvre et absorbe bien des croyances locales, et il est ce qu'il est à l'égard de toute masse populaire : valeurs réellement vécues par quelques-uns, formalisme pour la majorité. Mais le formalisme peut aller fort loin dans la construction d'un mode de vie, d'un mode de pensée. Et le « petit élève mon-père » ou la « petite élève ma-sœur » sont marqués de toute manière, ne serait-ce que par la méthode de lecture, par le métier appris.

Ici se rejoignent, à la suite de la London Missionary Society, les Missions luthériennes norvégienne et américaine, la Mission protestante française, la Mission adventiste, les Quakers, les Anglicans. Les catholiques ont collectionné les congrégations depuis leur difficile installation. Jésuites et Pères de la Salette dans le centre, lazaristes dans le sud, Pères du Saint-Esprit dans le nord, capucins, montfortains, trinitaires, Frères des Écoles chrétiennes, Frères du Sacré-Cœur, Frères canadiens, Frères de Saint-Gabriel... Il est impossible de n'oublier personne, tant il y a de noms et de costumes. Étrange destin d'une île qui fut repaire de flibustiers fort peu d'années avant de devenir ce réceptacle d'apôtres ! Les abordages du négoce, de la guerre et de la religion vont de pair, on le sait, à partir du moment où la voie est tracée. Mais alors que la guerre fut ici temporaire et le négoce alternativement florissant ou précaire, l'Église ne cessa d'être


AU
SOUVENIR
DES
PASTEURS FRANÇAIS
B. ESCANDE
ET
P. MINAULT
LÂCHEMENT ASSASSINÉS
EN CE LIEU
LE 21 MAI 1897
CE MONUMENT A ÉTÉ
ÉLEVÉ
DE FARATSIHO
EN TÉMOIGNAGE DE
LEUR REPENTIR
ET
DE LEURS REGRETS

Repentir

forte. Postes sanitaires, hôpitaux, léproseries, crèches, orphelinats naquirent sous les pas des missionnaires. L'enseignement qu'ils donnèrent fut inégal, certes, mais jamais inutile. Des travaux scientifiques multiples, la connaissance de l'île et de ses habitants jaillirent de leurs observations et de leur plume. Un clergé malgache devait bientôt éclore à la chaleur de ces innombrables dévouements. A l'époque où ils l'ont accomplie et dans les conditions matérielles et morales qui étaient les leurs, l'œuvre des missionnaires dans la Grande Ile échappe aux querelles de principe. Ce qu'ils ont fait avec les Malgaches et pour eux, personne d'autre qu'eux, au XIX^e siècle, n'aurait pu le faire.

L'histoire d'une Madagascar visitée par des hommes venus d'ailleurs – *andafy*, comme disent les Malgaches – peut se refermer sur bien des images. Goélettes à voile chargées de girofle, grands magasins feutrés de satins, de velours et de cotonnades des marchands de l'Inde, vaisselle « grains de riz » et pacotille de Hong-Kong des importateurs chinois, épicerie de luxe des Grecs, couvents cosmopolites, cuisiniers comoriens, épaves réunionnaises, colonels français, consuls d'Angleterre... Ma foi, l'inventaire est riche. Les villes côtières de Madagascar sont très peu des villes malgaches. A Majunga, les Indiens sont propriétaires d'une grande partie de la ville. Boutres et goélettes sont indiens, un vaste quartier n'est peuplé que de Comoriens. Où donc est le quartier malgache ? Loin, presque en dehors, le *tanambo* tassé autour d'un petit marché. A Tamatave, certaines rues sont des rues chinoises, d'autres, des rues « créoles » aux villas basses, un peu lépreuses, aux jardins tropicaux, un peu fous. A Tulear, le quartier *vezo* où vivent les pêcheurs s'étend à l'écart. Quant à Diego, où sont les Malgaches ? Dans les champs d'arachide, sans doute. Mais les rues sont tout ce que l'on veut, réunionnaises, chinoises, indiennes, comoriennes. Il y a même des Yéménites dans un coin, des Sénégalais, dans un autre. A Nossi Bé, de « grands » Indiens sont propriétaires de plantations, importateurs et exportateurs, et sont les reflets modernes des « marchands de mer » qui sillonnaient l'Océan Indien. La

tradition et le style sont les mêmes : épices, parfums, cabotage à la voile, grandes barques de bois, entrepôts branlants, chemises flottant par-dessus le pantalon. Mais lorsqu'ils viennent à Paris, ils descendent au George V.

Ainsi les villes côtières ont-elles gardé leur caractère cosmopolite, leur air de ports du hasard. Les villes de l'intérieur ont accueilli elles aussi les hommes d'ailleurs. Fianarantsoa possède un quartier chinois très animé, et c'est à Antsirabé que travaille l'un des bijoutiers indiens les plus réputés de l'île. Quant à Tananarive, qui célébrait chaque année la Fête Nationale des Grecs... Mais évoquons une rue de Tananarive il y a peu d'années : voici l'hôtel Colbert. Un peu plus loin, l'épicerie grecque, et, en face, l'imprimerie norvégienne. La foule malgache va silencieuse à pieds nus sur un trottoir et l'autre, longeant l'église catholique, la maison des Sœurs de Cluny d'où s'échappent les jeunes voix malgaches ânonnant les mots français. Plus loin, la boutique du Chinois où l'on vend de tout. En contrebas, cette maison bizarre peuplée de Réunionnaises où nasillent les rengaines de Paris... Et cela continue, une maison malgache, une maison indienne, une maison française, une maison grecque. Tout est mêlé, ici, dans un enchevêtrement de ruelles, de sentiers, d'escaliers. Il n'y a pas de quartiers réservés à une population unique. Sans doute la ville haute se voulait traditionnellement pure, lieu d'élection des familles nobles, mais les Européens ont apprécié jadis les vastes villas accrochées au-dessus d'un paysage inoubliable. Les plus bas quartiers, inondés à la première pluie, boueux, misérables comme l'est Isotry, sont presque entièrement malgaches. Pourtant non, pas tout à fait, là encore le Chinois vend de tout, et le Grec, dans un bistrot sordide, verse le vin rouge aux « clochards » de la rue.

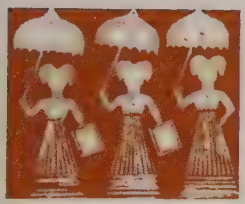
Méli-mélo passionné des civilisations d' « import-export », débarquement de marchandises et d'idées, fortunes scandaleuses, trésors de charité, incompréhensions et communions, tel est l'amalgame souvent bouillonnant, souvent harmonieux, peut-être explosif qu'ont peu à peu fabriqué ces hommes venus d'ailleurs. Les Malgaches, sans doute,

n'en demandaient pas tant. « Les côtes de Madagascar sont inhospitalières... », rabâche le petit écolier. Pas tant que cela. A quoi serviraient les côtes, sinon aux découvreurs, aux marchands, aux capitaines ? Aux commis, aux missionnaires, aux chargés de mission ? Qu'on le veuille ou non, le destin d'une île est fait d'hommes qui débarquent.

C'est du moins un trait du passé. Un de ceux dont les hommes nouveaux ne semblent plus vouloir. La « malgachisation » apparaît à leurs yeux comme un puissant recours à des forces vives, autochtones. La Tananarive d'aujourd'hui, avec ses 350 000 habitants, n'est plus ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre. Grandes opérations d'habitats modernes, de voirie, d'amélioration des accès, de développement suburbain, pourraient tendre à « banaliser » la capitale, la rendant de plus en plus semblable à ses sœurs de partout, les villes neuves, les villes surpeuplées. Mais Tana, au contraire, met de plus en plus l'accent sur son étonnante structure : ville haute et ville basse, quartiers fortement individualisés, lacis des ruelles escarpées, tout ici, nature et culture, est malgache. Les « hommes venus d'ailleurs » n'ont pas prévalu contre la Ville des Mille.



Des Malgaches et encore des Malgaches



Tous ces hommes venus d'ailleurs, qui trouvèrent-ils sur place ? Des hommes venus d'ailleurs avant eux. Mais les opinions les plus contradictoires continuent d'être formulées à leur sujet, aussi bien sur leur origine que sur l'époque ou plutôt les époques de leur immigration. Un raccourci savant les résume : « Le complexe ethnique malgache est né du mélange de couches diverses : négro-africaines, indo-malaises, négro-océaniennes, arabes, superposé à un élément ancien demeuré énigmatique et qui pourrait fort bien être Pygmée (Pygmée africain ou Pygmée asiatique). » Il y a place pour beaucoup de monde dans cette définition. Noirs d'Afrique ou Noirs d'Océanie ? Afrique ou Asie ? Éternelle question posée à propos du peuplement de Madagascar, mais qui, à mesure que les ethnologues se penchent sur les réalités humaines a de moins en moins lieu de l'être. C'est à tort qu'on a parlé de « races » diverses à Madagascar, à tort qu'on a divisé la population en deux groupes d'origine opposée, l'un asiatique baptisé *hova*, l'autre africain baptisé *sakalava*. La réalité est plus complexe et bien moins tranchées les dissemblances, ne serait-ce que par la présence de cheveux lisses et de cheveux frisés, de teints clairs et de teints

foncés, d'yeux largement ouverts et d'yeux fendus, à l'intérieur d'une même « ethnie ». L'anthropologie apporte des notes discordantes et s'ingénie à trouver des crânes allongés, des crânes courts, des nez plats, des nez droits, des « pilosités faibles », des « prognathismes modérés » et autres caractéristiques d'un type humain ou d'un autre. La conclusion, comme on peut s'y attendre, aboutit à une énumération de « types malgaches » dont aucun n'est vraiment pur. Est-ce à dire qu'il faille s'en tenir à ces termes vagues et ne voir dans l'humanité malgache qu'un cocktail dont la recette est oubliée ? Voilà qui ne plairait guère aux habitants de la Grande île. Tout d'abord, ils ne se veulent rien de commun avec l'Afrique. Et ceci, malgré les contacts actuels et l'ébauche d'entreprises communes. Telle étudiante de Tananarive participant à un congrès d'étudiants noirs quelque part en Afrique, en revint ulcérée. Elle s'était sentie profondément étrangère, désespérément isolée. Et ce professeur merina au teint pâle qui expliquait patiemment à ses amis français que, dans sa famille, les uns étaient assez clairs, d'autres assez foncés : cela montrait bien, affirmait-il, que certains ressemblaient à leurs ancêtres de la Chine et les autres à leurs ancêtres de l'Inde... Et que dire de ce charmant vieil historien malgache qui se réfère sans cesse au bouddhisme et aux choses de l'Inde pour expliquer sa patrie malgache ? Non, personne ne se réclame de l'Afrique, à Madagascar. Et comme on connaît peu l'Indonésie, c'est à l'Inde, ou plutôt à une Asie aux contours indistincts, mais « de grande civilisation », que l'on se rattache le plus volontiers quand on fait partie de l'élite. Pas à l'Inde des marchands de tissus, bien sûr ! Mais à une Asie sud-orientale raffinée.

Les populations du sud-est, qui ont gardé quelques bribes de traditions islamiques, se disent descendantes des Arabes, mais sans le moindre sentiment de « panarabisme », sans la moindre participation de fait ou de pensée au monde musulman, avec seulement la conscience d'une supériorité par rapport aux tribus voisines qui, elles, ne connaissent pas les versets du Coran, et ne conservent pas de manuscrits arabico-malgaches. Quant aux paysans des rizières, des pâturages et des forêts, la question de leurs origines ne les intéresse



Malgaches. Souvenir de l'Exposition 1900

qu'à travers leurs mythes et leurs légendes, c'est dire qu'ils se croient plus volontiers sortis de la mer ou du soleil que de l'Afrique ou de l'Asie. Des traditions éparses les font se considérer comme vrais Malgaches ou faux Malgaches. De curieux systèmes de parenté, que les ethnologues appellent les parentés « à plaisanterie » ou « à libre parler », unissent entre elles des tribus éloignées. Enfin, plus que toutes les théories savantes et en deçà de tout raisonnement, la couleur de leur peau, noire, brune ou claire, suffit à les classer définitivement à leurs propres yeux comme ayant une origine « noble » ou moins noble, le dernier degré étant représenté par les descendants d'esclaves noirs de la côte africaine, les Makoa. Tant il est vrai que le « racisme » dont on accuse si exclusivement l'homme blanc a été inventé par l'homme de couleur bien avant que celui-là ne connaisse l'existence de celui-ci.

En faisant la part des incertitudes qui subsistent, l'essentiel

du peuplement malgache est indonésien, et provient d'Asie méridionale. Les affinités linguistiques sont évidentes, les affinités ethnographiques matérialisées dans des objets précis, les harpons, les nasses, la sarbacane, le soufflet de forge, la pirogue, les maisons rectangulaires, les instruments de musique ; et dans les techniques alimentaires, la connaissance des ignames et du taro, la culture sur brûlis, la rizière sèche et la rizière inondée. Les apports africains sont indéniables, mais probablement récents. Un anthropologue malgache a écrit que les types dominants à Madagascar étaient le type mongoloïde, ou plutôt indonésien-mongoloïde (37 %) et le type négro-océanien (52 %). Du coup, on recherche ce qui est « malais », ce qui est « océanien », on retombe dans l'opposition du jaune et du noir, en avouant qu'il est parfois bien délicat de déterminer strictement ce qui différencie le « négro-africain » du « négro-océanien ». Mais si l'on considère le monde indonésien lui-même, de Sumatra jusqu'aux îles proches de la Nouvelle-Guinée, on y trouve sans peine un échantillonnage de chevelures lisses ou de touffes crépues, et il semble bien – disons-le tout de même avec prudence – que Madagascar ne présente pas plus d'anomalies dans son peuplement que n'importe laquelle des îles de l'océan Indien. Et si l'Ile Rouge se trouvait accrochée à Sumatra au lieu de l'être à l'Afrique, personne n'en serait à se demander par quel miracle des hommes sortis de la forêt dense africaine seraient devenus marins tout d'un coup pour traverser le canal de Mozambique.

Il faut en rester là, tant que manquent encore quelques pièces de ce puzzle passionnant. D'autres hypothèses ont été suggérées, et tantôt les gens de l'Inde centrale, tantôt les tribus Bochiman de l'Afrique du Sud ont servi de prétextes à des recherches neuves. Les traditions malgaches de petits hommes noirs ou rougeâtres, les nommant Vazimba, Behosy, Kimosy ou Mikea, ont donné la fièvre à quelques explorateurs de la brousse. « Oui, il y en a », affirment les habitants de la région, « mais personne ne les voit »... « J'ai eu la chance d'en rencontrer un petit groupe, après une poursuite harassante », dit l'ethnologue. « Eux ? répliquait l'adminis-

trateur, mais ce sont seulement des types dégénérés, qui ne veulent pas payer l'impôt ! »

L'affirmation selon laquelle il n'y a pas de préhistoire dans ce pays repose avant tout sur l'absence de trouvailles préhistoriques en aucun point de l'île. Pas une de ces pierres polies ou taillées, de ces outils primitifs, de ces vestiges de l'âge du fer ou du bronze qui, ailleurs, jalonnent les étapes de l'histoire humaine, n'a été mis au jour. Un point pourtant est clair : Madagascar a connu et connaît encore une phase de civilisation dite « mégalithique ». Les dolmens, les menhirs, les alignements, les entassements de pierres se rencontrent en proportions variées selon les régions à travers l'île tout entière. Ce seul fait suffirait à mettre en lumière une certaine unité de peuplement. Mais les pierres levées, partout où elles existent dans le monde, y posent des points d'interrogation. Enfin les Malgaches, s'ils s'étaient tenus à peu près tranquilles dans leurs habitats primitifs, auraient fait apparaître plus nettement des traits particuliers. Or ils n'ont cessé de bouger. Toute l'histoire de ce peuple complexe est une sorte de lente déambulation à travers des étendues vides. Peu à peu, par approches partielles, dans un mouvement général d'est en ouest, l'île se trouva tout entière occupée, et même le grand Far-West qui s'étend vers le Mozambique attira des pionniers venus de l'est et du centre. C'est un phénomène curieux que celui de ce peuplement accompli avec obstination et lenteur par les migrations intérieures des Malgaches eux-mêmes. Poussées ou reculs ici ou là, installation définitive en un lieu favorable, éparpillement ailleurs, longues coulées au creux des vallées irriguées, étroits îlots des villages forestiers. Ces mouvements qui constituent la genèse des groupes malgaches commencèrent avec l'arrivée même des occupants de l'île. Ils ne cessèrent jamais tout à fait, comme on pourrait s'y attendre de la part de populations fixées sur les territoires qu'elles ont choisis. Migrations dues aux guerres entre tribus, migrations saisonnières des hommes allant travailler ailleurs pour gagner davantage, ou déplacements de villages entiers vers des terres meilleures, cette circulation interne s'est poursuivie à travers les siècles, et la colonisation fran-

çaise ne l'a point arrêtée. Au contraire, elle l'a parfois accentuée, soit par la création de réserves forestières, soit par la mise en valeur de certaines régions et le développement de zones d'irrigation. Ainsi, non seulement des apports extérieurs successifs ont pu modifier l'aspect physique des populations malgaches, mais leurs propres migrations à l'intérieur du pays les ont amenées à se mêler.

Les frontières des provinces réelles sont infiniment mouvantes et débordent des limites administratives. Elles ondulent comme les lignes de ces horizons toujours renouvelés. Pourtant ce flottement, ce tremblement des démarcations entre groupes ethniques ne se voit pas sur la carte. Non, sur une carte de Madagascar se lisent des pointillés très précis, très sages, enfermant des noms difficiles à prononcer et qui tous veulent dire quelque chose. Avant de les énumérer, il est temps de préciser ce que signifie ici le mot « tribu » : un assemblage de clans, eux-mêmes assemblages de familles étendues ayant un ancêtre commun. Groupés par des chefs au hasard de luttes obscures, ils se donnèrent des noms qui les caractérisaient sans nullement faire d'eux des hommes différents par la race ou les coutumes fondamentales.

L'habitude est prise aujourd'hui de distinguer, en gros, les groupes côtiers des groupes de l'intérieur. Ce fut une classification sommaire, c'est maintenant une distinction politique, voire psychologique. L'antithèse d'une île fermée sur elle-même, puissante de force intérieure, et pourtant ouverte par ses rivages à toutes les influences étrangères s'y retrouve. L'idée qu'un Merina est plus pur, plus vrai, plus authentique qu'un homme de la côte s'appuie aisément sur le fait historique de la domination merina, sur l'existence de Tananarive comme capitale incontestée. Mais, bien entendu, c'est avant tout une opinion merina. Les côtiers reprochent volontiers aux gens de l'intérieur leur orgueil et ne sont pas loin de les considérer comme des accapareurs du pouvoir. Tout pour eux, rien pour nous, pensaient-ils. Jusqu'au jour où fut prise une revanche éclatante : Philibert Tsiranana était un Tsimihety, et de nombreux ministres de son gouvernement étaient originaires des côtes ou tout au moins de régions hors de l'Imerina.

Comme il est naturel, les groupes ethniques de la côte ont absorbé quantité d'éléments étrangers, blancs et arabes notamment, et l'on observe chez eux une certaine diversité dans l'aspect physique, bien plus que dans la manière de vivre – ce qui est vrai aussi des gens de l'intérieur.

Par quoi distingue-t-on, direz-vous, un Malgache d'un autre Malgache, outre quelques nuances de traits, de regard, de couleur, d'accent ? Eh bien, par exemple, par le chapeau ! Canotier de paille de riz à haut fond, larges bords et ruban noir des Merina, petit chapeau conique à bords roulés des Bara, bonnet quadrangulaire en vannerie tressée qui fait reconnaître un Betsileo, équivalents tropicaux de nos coiffes paysannes. Il est vrai que le costume ou l'absence de costume sont de moins en moins significatifs à mesure que les étalages de friperie occidentale envahissent les marchés. Peut-on parler d'un vêtement national ou local quand le pyjama à rayures, la robe de cotonnade défraîchie, la couverture de laine jetée sur les épaules sont les formes les plus courantes, les moins chères, les plus convoitées de l'élégance populaire ! Tout est beau qui est utile à se protéger, pour l'homme des Hauts-Plateaux. Mettez-lui une redingote de pasteur d'il y a cinquante ans, un chapeau melon ou un vieux képi, personne n'en rira, et lui moins qu'un autre. Ce que nous appelons avec pédanterie « le comique vestimentaire » n'a pas cours à Madagascar. Ce qui est utile est beau, et ce qui est beau n'est pas drôle. La *ramatoa* qui entre au dispensaire d'Isotry avec ses cinq enfants se met consciencieusement à les déshabiller et commence par enlever les cinq chapeaux qu'elle empile sur sa propre tête pour avoir les mains libres. Bref, si l'on veut distinguer entre eux les Malgaches par le costume, il faut se garder des descriptions systématiques. Sans doute les Sakalava, les Antandroy et les Mahafaly sont presque nus, vêtus seulement du *salaka*, étroite bande de tissu enroulée autour des reins cachant le sexe, sans doute le vêtement traditionnel des Betsimisaraka est un pagne complété d'une sorte de blouson en raphia, orné de rayures transversales pour la femme, sans doute le *lamba*, pièce rectangulaire de tissu drapant les épaules est l'élément majeur



du costume merina. Il se pourrait même que ce *lamba* fût plus encore qu'un vêtement : dans le *lamba*, la maman merina serre son bébé sur son dos, dans le *lamba* le villageois s'enferme jusqu'aux yeux pour se reposer et s'abstraire du reste du monde, dans le *lamba* on enterre les morts. Pan rejeté sur l'épaule gauche si tout va pour le mieux, pan rejeté sur l'épaule droite, si un deuil a frappé la famille. Et l'élégante habillée à la dernière mode internationale lance sur son tailleur strict ou sur sa robe de cocktail, d'une épaule à l'autre, cette aile blanche, cette nuée de soie, qui la révèle aux yeux de tous comme une jeune femme des Hautes-Terres et l'enclôt irrémédiablement dans le monde qui est le sien.

A Madagascar comme ailleurs, l'habit fait l'homme, et ceci malgré les fripiers, malgré la mode de partout. Un drapé, un bijou, une coiffure, voici l'homme de la mer ou des montagnes. Grosses coques de cheveux crépés des femmes sakalava, macarons tressés des jeunes filles mahafaly, cheveux partagés par la raie au milieu et joints sur la nuque en une natte doucement raccordée des habitantes du centre. On apprend bien vite à reconnaître un bracelet ou un collier du sud, à leur argent massif et grossièrement ciselé, ou une sagaie du pays bara, ou une rabane de raphia aux couleurs fondues des confins tsimihety. On apprend plus vite encore, pour peu que l'occasion se présente d'assister à l'une de ces fêtes folkloriques données périodiquement à Tananarive, à distinguer les danses des Bara, perchés sur un poteau, battant des bras et sifflant pour imiter l'oiseau de proie, des trémoussements saccadés des danseurs merina en redingotes rouges. A distinguer, plus subtilement, un sourire des Hauts-Plateaux, silencieux et retenu, d'un large et joyeux sourire sakalava. Mais peut-être nous y tromperons-nous plus d'une fois, sans le secours de la géographie.

Ceux de la côte est.

A Tamatave et tout le long de la région côtière depuis le sud de Diego-Suarez jusqu'aux environs de Mananjary, vivent les « Nombreux-qui-ne-se-séparent-pas », les Betsimisaraka. Ils sont près de 650 000, et occupent un pays qui

tel du Clair de Lune

ressemble à une frange : 70 kilomètres de large pour 700 de long. Ils se disent descendants des Zafy-Ibrahim, les Fils d'Abraham, d'origine sémitique, mais bien peu accusent ce type physique. Très métissés, assez grands et forts, ils ont connu bien des pirates, bien des aventuriers, bien des débarquements, et furent vite au courant, à travers des modèles douteux, des pratiques de l'Europe. Ils bâtissent leurs villages en carré autour d'une place publique se nourrissent de riz, de légumes, de fruits et de poisson, mangent peu de viande, s'enivrent parfois de *betsa-betsa*, le jus fermenté de la canne à sucre, et inhument solennellement les lémuriens « makis » rencontrés dans la forêt, qu'ils appellent des *babakoto*, leurs « petits grands-pères ».

A mesure qu'on se dirige vers le sud-est, les groupes se divisent, dans un même paysage maritime, foisonnant de végétation tropicale jusqu'aux premières pentes de la falaise. Petite enclave des Antambahoaka, « Ceux du-peuple », qui ne sont même pas 15 000, puis groupe des Antemoro, « Ceux-du-littoral », qui conservent jalousement leurs traditions islamiques et se servent des versets du Coran comme d'amulettes protectrices. Qui donc était ce grand ancêtre Ramini, contemporain et disciple de Mahomet d'après eux ? Les manuscrits, qui retracent en écriture arabe et en langue malgache une étrange histoire de navigation le disent sans doute. Mais il faut savoir beaucoup d'arabe et beaucoup de malgache pour y comprendre quelque chose. Et les Antemoro eux-mêmes... Gens compliqués, dont la société est divisée en castes et classes d'âge, cultivateurs et devins, experts en charmes et en magie, en alliances par le sang, en interdits, introducteurs à Madagascar de la divination par les graines, le *sikidi*. Bien que leurs sorciers ou plutôt leurs hommes sacrés se proclament *silamo*, musulmans, et se présentent vêtus de la longue chemise blanche et coiffés du fez rouge entouré d'un turban blanc, il est tout à fait hors de question de les considérer comme disciples de Mahomet. Teinture d'Islam sur d'authentiques Malgaches, c'est tout ce que l'on peut supposer chez « Ceux-du-littoral », centrés sur leur place publique, près de leurs poteaux de sacrifice et de leurs tombeaux collectifs.



Des Malgaches

Comme eux sobres, résistants, travailleurs, économes, les groupes voisins des Antemoro sont cultivateurs mais émigrent parfois vers les villes : les Antefasy, « Ceux-des-sables », ne sont guère que 18 000 dans la région de Farafangana, tandis que les Antesaka atteignent environ le chiffre de 250 000. Il y a vingt ans à peine, le voyageur avait la chance de les découvrir vêtus de leurs fourreaux en nattes de joncs serrés à la taille par une ceinture, et de voir les femmes occupées à leurs frustes métiers à tisser le coton. Encore quelques chapeaux carrés en vannerie, quelques sandales en peau de bœuf, mais plus aucun pagne en écorce battue. Ici on boit de l'eau, du jus de canne bouilli, une espèce d'hydromel. On élève les abeilles dans des troncs d'arbres évidés. On cultive bananiers et caféiers. Et « le riz ne pousserait pas si les hommes le récoltaient », seules les femmes ont ce privilège pendant que les hommes pêchent – ou font le *kabary*, palabre indispensable à la bonne marche de la vie.

Des Antesaka joyeux





Des Antanosy un peu mythiques

A Fort-Dauphin, les quelque 135 000 Antanosy sont tout simplement « Ceux-de-l'île ». Le Chevalier de Flacourt a beaucoup parlé d'eux, s'est intéressé à leur dialecte, et plus d'un colon de cet établissement tumultueux sut apprécier les charmes consolateurs d'une jeune Tanosy au teint sombre. Eux aussi subirent une influence islamique et se créèrent des généalogies légendaires. Ils essayèrent d'échapper à la domination merina, émigrant en partie vers la côte ouest. Flacourt ne les a guère flattés : « C'est la nation la plus vindicative du monde, écrit-il. De la vengeance et trahison ils font leurs deux principales vertus, estimant ceux-là niais et de peu d'esprit qui pardonnent. Au reste, ils sont grands menteurs, ne s'appliquant à autre chose qu'à inventer des menteries. » Quittant Fort-Dauphin, le Chevalier fit élever une stèle ornée de fleurs de lys, avec une inscription bien peu digne d'un homme réputé courtois : « Méfie-toi des habitants. » Les Antanosy, pour leur part, eurent longuement à se méfier des colons étrangers.



Ceux du sud.

Les gens du sud se sont toujours montrés d'humeur indépendante, et le colonel Lyautey, chargé par Gallieni de la pacification des provinces méridionales, eut à en tenir compte. « Ceux-des-épines », les Antandroy, probablement venus du pays sakalava vers le XVIII^e siècle, habitent d'immenses étendues désertiques où ne poussent que cactus et arbustes épineux. Ils sont noirs et presque nus. On les dit sales, mais leur mérite est grand de ne l'être pas davantage dans un pays où l'eau ne se trouve que dans les feuilles charnues des plantes grasses ! Un pays où les bœufs en sont réduits à brouter les cactées... Chaque année se renouvelle la même crise : le pays des Antandroy manque d'eau, manque de riz, manque de tout. Et l'on voit surgir jusque dans les rues de Fianarantsoa ou même de Tananarive, ces hommes du sud, une méchante couverture jetée sur les épaules. Mais s'il est bien nourri, qu'il est gai, l'Antandroy ! Joyeux, danseur, insouciant, courageux. Il est si facile de trouver des défauts à l'homme qui a faim. La jeep du touriste avance lentement sur les routes de l'extrême sud. Pas un village en vue, pas une maison, pas un être humain pendant des kilomètres. Une panne survient. La nuit tombe. Que faire dans un tel désert ? Mais quoi, cinq minutes à peine se sont écoulées, et voici un Antandroy, puis deux, puis dix. Sourires, rires éclatants, battements de mains, regards de chats qui découvrent l'inconnu. Bientôt il y aura de la musique, du feu, de quoi passer la nuit. Puis ils s'évanouissent, « Ceux-des-Épines », à grandes enjambées, faisant tinter leurs colliers de verroteries, serrant contre eux leurs cornes-amulettes. Les espaces vides les auront repris tout entiers, ces presque nomades prisonniers de leurs horizons démesurés.

Tout près d'eux, en remontant vers la côte ouest, les Mahafaly leur ressemblent comme des frères. Comme eux ils conservèrent leur indépendance jusqu'à l'occupation française, gouvernés par des chefs locaux. Mais ils ne sont que 70 000 environ, alors que les Antandroy comptent près de 260 000 individus. Plus frustes encore, peut-être, plus lointains, plus démunis, errant parmi des arbres étranges, arbres-

pays des Antandroy, manque d'eau, manque de tout.

pieuvres aux bras couverts d'épines, baobabs, arbres-cierges, un pays à crocodiles, à tortues, à lémuriens. Leur nom veut dire « qui rend tabou », mais cette étymologie n'est pas sûre. Villages aux maisons rectangulaires en panneaux tressés, places publiques où se dresse le poteau sacré, torpeur lumineuse de l'après-midi. Les Mahafaly gravent au couteau un décor géométrique et animalier sur leurs boîtes à miel et leurs coffrets, dans une harmonie brune et blanche. Ils savent que les touristes aiment les porte-couteau, les salières, les instruments de musique. Alors ils sculptent pour eux des guitares dont ils ne se servent jamais, des pirogues qui ont des pattes pour être posées sur la table. Et, pour leurs morts, ces admirables *aloalo*, sortes de mâts en bois ajouré, où se superposent rosaces et croissants de lune, où s'affrontent oiseaux et lézards, pour se terminer au sommet par un couple, par un zébu, par un oiseau ou par plusieurs personnages, selon l'humeur de l'artiste. Beau trait d'union entre le monde souterrain et celui du soleil, l'*aloalo* plante dans les amas de pierres qui servent de tombeaux, à côté des longues cornes des bœufs sacrifiés, découpe dans le ciel du sud son aérien dessin magique.

Dans la région de Tuléar, les Vezo ont une physionomie bien particulière, due à leur activité de pêcheurs. Ils vont loin en mer sur leurs frêles pirogues à balanciers, et au retour de leur pêche dressent parfois sur la plage une tente faite des mâts et des voiles rectangulaires de leurs embarcations. Le village vezo aux maisons tressées, posées sur le sable fin, sent le poisson. Les enfants vous suivront en riant, et vous offriront leurs trésors, coquillages rouges dont on fait des camées à Venise, conques marines ou « porcelaines » mouchetées. Leurs voisins, les Masikoro, les Bihérena, les Karimbola, sont des groupes restreints assez mal caractérisés, très « mélaniques », proches des Sakalava. Les Makoa sont d'authentiques Africains, descendants des esclaves importés au XIX^e^ siècle. Ils restent très isolés, méprisés des tribus d'alentour qui les considèrent comme inférieurs.

Les hauts plateaux du sud sont peuplés par les Bara, au nombre d'environ 190 000, et dont on a dit que le nom était

Tombeau Mara





d'origine bantoue. La silhouette traditionnelle du Bara est facile à tracer : pasteur et guerrier, l'homme des savanes semées de rochers est grand, noir, mince, vigoureux. Il s'appuie sur une haute sagaie, se couvre ou ne se couvre pas d'une pièce de tissu lui entourant les épaules, se ceint les reins d'une bande étroite, joue d'un tambour que les Européens emportent pour en faire une petite table de salon. Il découpe les oreilles de ses bœufs selon des tracés rituels, langage héraldique aussi clair pour lui que celui du blason pour notre aristocratie. Et il parcourt à longues foulées des espaces seulement peuplés d'immenses troupeaux de bœufs à demi sauvages. Bien sûr, il ne se contente pas de suivre les siens, qu'il reconnaît à leurs oreilles. Il enlève ceux des autres. Ou plus exactement, il les dirige vers quelque cachette de lui seul connue, dans une anfractuosité de rocher, ou dans l'une de ces gorges fantomatiques de l'Isalo, la chaîne montagneuse en grès « ruiniforme ». Le voleur de bœufs est homme de grand mérite. Non seulement il est riche, mais il est courageux. Il réalise par là l'exploit majeur de son clan, et plus il aura volé de bœufs, plus de considération il sentira naître autour de lui, plus jolie fille il obtiendra pour épouse. Sans doute la juridiction française le condamnait, et plus durement encore l'autorité malgache. Mais pour lui, voler un bœuf qui lui sera volé à son tour, n'est-ce pas prouesse, exercice d'homme ? Épreuve surmontée, thème de chevalerie ? A l'occasion, le bœuf sera mangé, mais seulement au cours d'une fête de prestige, pour l'honneur, pas pour la faim. Non, voler n'est pas cela. Ici, s'approprier un bœuf, c'est faire acte de héros et c'est aussi jouer le jeu. En outre, un bœuf est un être à part, un peu surnaturel, intermédiaire entre l'homme et ses ancêtres, victime privilégiée des sacrifices.

Ceux de la côte ouest.

Semi-nomades, les Sakalava ou gens « des longues vallées » sont clairsemés sur une aire très vaste, depuis la région de Tulear jusqu'aux environs de Diego-Suarez. Royaume très important au XVIII^e siècle avant la domination des Merina, d'une histoire morcelée et fort compliquée, groupant près de

300 000 hommes. Le trafic avec les commerçants européens procurait aux Sakalava de la poudre et des balles. Ils s'en servirent entre eux, puis contre les Merina, puis contre les Européens en révoltes éparses. Pourtant le vieux Nampouine avait fait venir à Tananarive la reine Ravahiny qui lui prêta serment de fidélité. Ce fut de courte durée. Radama Ire envahit le royaume du Bœni et bientôt Majunga tomba aux mains des Merina. Il y eut rébellions sur rébellions, aussi bien du Bœni que du royaume voisin du Menabe. Les Sakalava ne se laissèrent jamais réduire tout à fait par leurs voisins des Hauts-Plateaux, jusqu'au jour où la reine Tsiomeko céda à la France, en 1849, tous ses droits de souveraineté sur les pays de la côte ouest et sur les îles de Nossi-Bé et de Nossi-Komba. Curieux visages que ceux des reines sakalava encore considérées comme telles par les habitants du pays : reine Binao, joufflue et tintinnabulante de bracelets d'argent ; reine de Port-Bergé, un bijou d'or à l'aile du nez ; reine de Majunga aux yeux fardés, entortillée de cotonnades fleuries ; traits énergiques et presque européens de la reine de Mitsinjo ; et pauvre petit air apeuré de la reine Soazara, croulant sous ses coques de cheveux noirs... Que de souveraines ! Pourtant il y eut des rois en pays sakalava, mais on sait bien qu'ici, de toute façon, la femme est reine, la femme a toujours raison, la femme détient l'argent. La femme, lorsqu'elle quitte son mari, emporte tout, enfants, objets de la maison, vaisselle, et ses lumineux sourires et ses bruyantes colères.

Ceux du nord.

A l'extrême-nord, les Antankarana, « Ceux-des-roches », ne sont qu'une trentaine de mille et offrent un mélange de Sakalava et de Betsimisaraka qu'il est bien difficile de démêler. Ils pêchent, ils mènent paître leurs bœufs dans un doux rythme de vie dont la nonchalance explose tout à coup à l'annonce d'une querelle dans le village, d'un événement exceptionnel commenté sur la place publique avec force détails dont tout le monde profite. « C'est Rabelais... », dit le jeune médecin qui les soigne. Rabelais sous les palmes,



chaleureux, truculent, mais avec quelque chose de menacé. Tendre et faible gibier du soleil et de la mer. Fille aux lèvres transparentes, aux larges yeux où se reflète un couchant de cuivre et de lilas, vous croyez, n'est-ce pas, que vos ancêtres sont sortis de l'océan ou étaient peut-être des crocodiles, ou vivent encore quelque part dans la montagne du Babaomby qui est le Grand-Père des Bœufs ?

La robustesse et le dynamisme des Tsimihety se révélaient dans le visage et la carrure de Philibert Tsiranana. Les 300 000 « non coupés » – ils refusèrent de se couper les cheveux à la mort d'un roi sakalava pour marquer leur indépendance – ont une réputation de calme, de bon sens, de solidité. Ils sont en pleine expansion, débordant vers l'ouest hors de leurs montagnes de l'Ankaizina et du grand massif du Tsaratanana. Pasteurs et riziculteurs, on les dit très composites, de types tantôt négroïde tantôt indonésien, avec des apports de sang européen. Ce complexe est une réussite. Les Tsimihety donnent confiance en l'avenir.

Ceux de l'intérieur.

Autour du lac Alaotra, habitent les Sihanaka, plus foncés que leurs voisins Merina. Les 83 000 « Près-du-Lac » se prétendent « aussi vieux que leur terre ». Leurs femmes portaient jadis une robe cousue en forme de sac. Ils sont doux, rêveurs, ont quelques croyances originales, se sentent différents des autres. C'est que le lac Alaotra, qui porte un nom malais de la mer, est un paysage bien à part où se mêlent le riz, l'eau et les joncs, le peuple des oiseaux aquatiques et celui des crocodiles. La station agricole modèle créée sur ses rives, malgré ses laboratoires d'essais et ses machines modernes, s'étend comme en songe dans ce grand pays où tout semble se fondre, se diluer, jardin privilégié où tout pousse à merveille parmi les raphias et les bougainvillées.

Quant aux gens « aux-nombreuses-petites-tresses », les Bezanozano qui ne sont qu'environ 25 000, et à « Ceux-de-la-forêt », les Antanala ou Tanala, ce sont des forestiers accrochés aux gradins de la falaise qui court du nord au sud.

Pas un, parmi les quelque 172 000 Tanala, qui ne connaisse à fond les ressources de son domaine vert et suintant. Bambous, fibres végétales, résines, écorces, plantes médicinales – et poisons – rien n'échappe au Tanala, champion de la cueillette. Parfois il incendie la forêt, afin d'y faire pousser le riz. Il « mange » la forêt qui reverdit avec force pour se faire brûler encore après avoir produit de ses cendres le riz sec. Les petits villages tanala sur pilotis sont autant de clairières, fumant de tous leurs foyers dans la buée de l'aube.

Des Malgaches et encore des Malgaches... Que reste-t-il ? Les Merina, « Ceux-des-Hauteurs », plus d'un million. Et les Betsileo, les « Nombreux-qui-ne-sont-pas-vaincus », environ cinq cent mille. Les Merina ont un type malais souvent très pur, souvent aussi mêlé, et dans la foule de Tananarive on passe du brun au noir ou à l'ivoire. La classe sociale et la couleur sont liées. Les nobles, *andriana*, sont les plus clairs, puis les hommes libres, *hova*, assez divers, enfin les descendants des serfs et des esclaves, *andevo*, *mainty*, sont de teint foncé, souvent noir. On a longuement décrit les Merina dans leur cadre historique mais beaucoup moins dans le cadre villageois de leurs hautes maisons rectangulaires ouvertes à l'ouest, faites de boue ou de briques rouges sur une terre rouge... Ou dans celui de leurs marchés qui portent les noms des jours de la semaine. Bébés sur le dos, fardeaux sur la tête, files silencieuses de gens marchant vite à travers monts et vallées, inlassables pèlerins des tombeaux et des lieux saints. On fait peu de bruit chez les Merina. La foule est muette, le grand marché ou *zoma* de la capitale ne retentit d'aucun cri, la gaieté s'exprime discrètement. Mais une fête est une fête, et il faut y passer la nuit, au cœur d'une chaleur collective. Les troupes de danseurs musiciens, les *mpilalao*, accompagnent les fêtes de plein vent. Dans les circonstances ordinaires de la vie, le village merina s'endort à la chute du jour dès avant six heures du soir en hiver, se calfeutre et s'éteint, pour se lever aux premières lueurs. Terreur du *mpakafody* – pakafoutt ! pakafoutt ! crie celui qui joue à faire peur – le génie voleur d'âmes. Vie étroitement reliée à la mort ou plus exactement aux morts, croyances chré-



tiennes et locales harmonisées, avidité du savoir, intelligence et finesse, douloureux sentiment de l'oppression, de la persécution, tristesse de vivre diffuse au sein du bien-être, tels peuvent être ébauchés quelques traits de l'âme merina, ouverte aujourd'hui à une évolution trop complexe pour correspondre à un si rapide croquis.

Quant aux Betsileo, ils seraient vexés sans doute d'être considérés comme les frères pauvres des Merina. Fianarantsoa, Fianar pour les habitués, leur ville principale, et Antsirabé, la ville d'eaux située à la limite de leur domaine, ne sont pas des cités négligeables. « De type malais moins affiné », dit l'ethnologue. A vrai dire, au cours de leur histoire qui se compose de luttes régionales et de guerres contre la domination merina, ils témoignèrent d'une vitalité remarquable, parfois d'un véritable héroïsme, mais n'atteignirent jamais une unité de structure politique. Ils sont paysans plus robustes et riziculteurs plus habiles que leurs voisins. Comme les Merina, ils ont divisé leur société en plusieurs castes, celle des grands féodaux, de la petite noblesse terrienne, des hommes libres et des serfs. Ils fortifiaient leurs villages, adressaient et adressent encore des vœux et des offrandes aux pierres sacrées, pratiquent des rites funéraires assez différents de ceux du reste de l'île, ont des légendes et des mythes qui les rapprochent de l'Indonésie, portent un petit bonnet tressé qui ferait fureur parmi nos élégantes s'il était vendu par Dior, et vous saluent de la main et du sourire quand ils vous rencontrent au détour du chemin.

Voici refermée la ronde des Malgaches. Multiples, certes les Malgaches le sont. Mais dialectes, maisons sur pilotis ou maisons bâties à même le sol, maisons de terre ou maisons végétales, pasteurs, pêcheurs, riziculteurs ou forestiers s'intègrent dans une unité profonde, pétrie de tous ces éléments fondus dans une même insularité. « Ceux-qui-vivent-sous-le-ciel » forment une grande natte tissée d'une seule pièce » – « Les hommes sont comme le bord d'une marmite qui ne forme qu'un seul cercle ».



Du riz et des zébus



C'est un lieu commun : le riz est l'élément fondamental de la nourriture des Malgaches, l'aliment par excellence. Tout le reste n'est que condiment, assaisonnement dont on pourrait à la rigueur se passer. Ceux qui n'ont pas de riz, faute de terrains propices à sa culture ou d'argent pour en acheter, comme il arrive par exemple aux Antandroy du sud, en rêvent. Qu'on ne dise pas qu'ils préfèrent les haricots, les pois du Cap, sortes de fèves plates et farineuses. Il n'y a au monde que les mineurs anglais et les Réunionnais pour acheter les pois du Cap et s'en nourrir.

Le riz est plus encore que le pain quotidien, c'est une espèce de divinité nourricière. Les légendes d'origine du riz sont nombreuses où quelque démiurge céleste fait aux hommes le don de ce grain merveilleux. Au marché de Tananarive, un quartier est réservé aux montagnes de riz croulant dans les paniers ronds, les *sobika* dont le nom a été francisé en « soubiques ». Les variétés sont multiples, depuis les grains longs et translucides du riz de luxe, le *vary lava*, jusqu'aux « brisures » grisâtres, nourriture des pauvres. Pas seulement multiples, mais innombrables à travers l'île, souvent dans une même région, dans une même rizière. La station agricole

modèle du lac Alaotra procède à des essais d'hybridation qui n'ont pratiquement pas de limites. Des espèces nouvelles naissent à l'infini. Si l'on veut empêcher l'hybridation pour conserver au riz une certaine homogénéité, il faut encapuchonner les épis. Jusqu'à présent, ces expériences sont des expériences de laboratoire ou tout au moins de « rizières pilotes ». Le paysan malgache continue dans la plupart des régions à cultiver sa terre avec des moyens traditionnels très rudimentaires. La production moyenne est de douze ou treize quintaux à l'hectare, et la bêche est autrement plus répandue que la charrue, à plus forte raison que le tracteur ou l'outillage spécial. Ici, le rythme de la riziculture est un rythme artisanal, rituel. Dans la grande plaine qui entoure Tananarive, le damier est irrégulier, les diguettes courent en tous sens suivant le terrain, suivant les appropriations individuelles et familiales. Ailleurs, la rizière s'est installée dans un repli de la vallée, et monte en terrasses ou en gradins. En dehors des procédés particuliers de la rizière sèche en montagne, la méthode est presque partout la même, à quelques détails près. La terre est retournée motte par motte avec l'*angady*, bêche longue et étroite. Deux ou trois hommes conjuguent leur effort et le scandent. Quand l'eau a envahi la parcelle, on y pousse un troupeau de bœufs. On crie, on gesticule, on tord la queue des animaux qui se bousculent, galopent, s'affolent, piétinent. Qu'ils piétinent, c'est justement ce qu'on attend d'eux. Alors la terre devient molle, onctueuse comme une crème, prête à recevoir les tendres plants de pépinière, les semis repiqués par les femmes. En Imerina, des barques plates en transportent les touffes. Le riz pousse vite et le vert inoubliable de son enfance vire bientôt au jaune paille. Pour qui a longuement contemplé les rizières, il est bien difficile de s'en passer. Rien n'est beau comme une rizière, parmi les plantations des hommes. Non seulement elle reflète le ciel, ce qui n'est pas donné aux champs de patates ou d'artichauts, mais elle réagit aux soins humains avec une sensibilité qui la fait changer de visage presque d'un jour à l'autre.

Autrefois quand il était temps de moissonner, les Malgaches



offraient un spectacle désordonné. Ils semblaient couper à tort et à travers, tailladant les épis avec une faucille dérisoire. Les Malais ont aussi ce petit couteau : il ne faut pas que le génie du riz s'effraie, en effet, à la vue d'une grande lame. Celle-là peut se cacher dans la main et le riz ne sait pas, de cette manière, qu'il va être tranché... Un jour pourtant, la moissonneuse-batteuse-lieuse le lui dira. Mais pour cela, il faudrait modifier le dessin des rizières : seules les régions du lac Alaotra et de Marovoay comportent des surfaces ouvertes à la culture industrielle, où le rendement peut atteindre trente quintaux à l'hectare. Tout le reste de la terre consacrée au riz, soit la quasi-totalité, appartient aux Malgaches, sous forme de petite propriété cultivée en famille. Quand les épis seront rassemblés en gerbes, les hommes les battront sur une aire de pierre au milieu du village ou devant la maison. Conservé dans des silos ou des greniers de types variés suivant les provinces, il sera vanné dans des plateaux tressés et pilonné par les femmes dans les mortiers de pierre ou de bois, au jour le jour, juste avant d'être mis à cuire pour le repas familial. Seul le riz de luxe est destiné à l'exportation, la consommation locale absorbant la majeure partie de la production. Il fallut parfois importer à Madagascar des riz étrangers, moins chers, même après le transport, que les riz locaux, dont les prix sur la marché mondial demeurent très élevés. Pourtant, la mécanisation progresse.

Il est vrai que la manipulation du riz ne va pas sans danger, comme celle du pain en France. Révolutions ou révoltes en naissent aisément. Et l'une des multiples causes de la rébellion malgache de 1947-48 fut la réquisition et la taxation de la céréale par un Office du Riz qui avait ses raisons que les raisons malgaches ne comprenaient point. Vendu décortiqué, donc plus cher, alors que les paysans préfèrent le piler eux-mêmes plutôt que d'avoir à en payer l'usinage, le riz fut distribué à la carte, donc au marché noir, puis manqua, puis se gâta et fut perdu. Un grain de riz fit déborder la soubique...

Quand les choses du riz vont bien, tout va bien à Madagascar. Or, il faut l'avouer, elles vont rarement bien. Il y a toujours une « soudure » impossible à réaliser, des exportations

qui s'effondrent, des cyclones et des inondations qui pourrissent les récoltes, des provinces qui stockent, tandis que d'autres sont temporairement dans une pénurie complète. Pourtant, à la moisson de la première gerbe, quelle fête à Tananarive ! La Fête des Prémices du riz, le *santa-bary*. Ce jour-là, les délégations villageoises, musique en tête, envahissent les rues de la capitale. Les plus beaux *lamba*, les plus larges chapeaux de paille sont arborés. On se trémousse et on danse d'un pied sur l'autre, brandissant les gerbes entourées d'un papier de cellophane, selon le style particulier au « cadeau » malgache. Puis se déroule un programme bon enfant, mi-folklore, mi-music-hall, où alternent la danse des bêches, la parade des *mpilalao*, les discours et les proverbes. « Tananarive, ville d'âmour ! », chantait en se pâmant une jeune beauté merina, il y a une trentaine d'années. Qui l'eût cru ? Mais si Miss Prémices-du-Riz le proclame... Après tant d'efforts méritoires viennent les récompenses. Le chef du gouvernement distribue des charrues et des bêches. Des bœufs parés, les cornes ponctuées de boules dorées, attendent en piétinant d'être donnés aux paysans les plus travailleurs. Le départ se fait en joyeuse bousculade. Les bœufs excités, tiraillés par des cordes, dévalent les rues, on traîne les charrues à même le pavé, on brandit les bêches, on fait honneur aux joies de la capitale avant de regagner les villages calmes. A la Fête du Riz, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes : je donne une gerbe, et je reçois un bœuf !

Cette euphorie d'un jour ne doit pourtant pas faire illusion. Avant 1939, aucun paysan malgache ne se servait d'une charrue. De 1945 à 1950, les services de l'Agriculture distribuèrent environ douze cents charrues Brabant, cinq mille araires et huit mille herses. Mais il y a, à Madagascar, plus de sept cent mille familles de cultivateurs. Plusieurs récoltes ont lieu au cours de l'année, riz de première saison repiqué en août dans les terres irriguées, riz de deuxième saison repiqué avant les pluies d'été, et dans l'intervalle des grandes moissons, récoltes éparses, coupées en vert pour être données au bétail. La production totale reste faible, très variable selon les années, 2 000 000 de tonnes en 1977. « Madagascar

assure aujourd'hui sa consommation », disent les rapports économiques. Cela signifie que le Malgache du peuple mange environ 135 kilos de riz par an.

Que Madagascar ait « la fertilité d'une brique » n'est malheureusement que trop vrai pour l'immense majorité des terres. Depuis quelques années se développe une politique de « régénération des sols », qui, une fois sortie des éprouvettes des « pédologues » doit donner, au sens propre, des fruits abondants. De vastes régions de l'ouest et des zones marécageuses comme les marais d'Ambila à l'est, sont en cours d'aménagement. Il faut alors inciter les populations à aller les cultiver, car la question de la main-d'œuvre est cruciale dans la grande île. Les perspectives sont optimistes, la démographie malgache est en hausse. Universel problème des pays sous-developpés : que les hommes ne poussent pas plus vite que les plantes dont ils se nourrissent.

Et les « condiments », maintenant ? C'est-à-dire, tout ce qui n'est pas le riz. Le manioc, culture familiale en gradins au-dessus des rizières, consommé ou vendu pour la fabrication de la fécule et du tapioca. Le maïs, céréale du sud et du sud-ouest. Les pommes de terre, les haricots, les taros, les légumes frais, les arbres fruitiers, les « brèdes », herbes piquantes qui accompagnent la viande et le riz. Les Malgaches possèdent 97 % des cultures vivrières de leur pays. Bien sûr, c'est la région de Tananarive qui bénéficie de ces richesses. Sur les côtes, un légume vert est un luxe, et il existe une disproportion flagrante entre le marché de la capitale, surabondant, croulant de ses amas de tomates, choux, poireaux, salades, haricots, pommes de terre, fruits, volailles, et les marchés de Tamatave, Tulear ou Diego, où le tas de piments et la poignée de crevettes sèches sont marchandises normales. Les peintres amateurs – ils sont légion en ce pays de la lumière – s'en sont donné à cœur joie, mais leur palette n'a jamais été assez succulente pour traduire la saveur des marchés, de la pomme reinette d'Antsirabé à l'or vert des mangues, des tons de feuilles mortes du poisson sec au rouge poilu des letchis. Une enquête sur les menus quotidiens d'une famille de neuf personnes dans la haute vallée de l'Imady, aux confins de

l'Imerina et du Betsileo, montre la disproportion qui existe entre ces marchés somptueux et l'ordinaire si restreint de ces campagnards en marge de toute vie citadine. Certains jours, on mange du riz avec quelques brèdes, d'autres jours du manioc, une poignée de haricots. La viande est très exceptionnelle, réservée aux fêtes. Et la plupart du temps la vie des campagnes écartées se déroule dans une pauvreté qui s'ignore, tant la tradition l'a figée.

L'état des cultures dites coloniales est plus satisfaisant que celui des cultures vivrières, non seulement à cause de la richesse des terres où elles se sont installées, mais parce que, d'introduction récente, elles n'ont jamais été conditionnées par les routines locales. Les Européens qui les ont organisées au début ont fait la preuve des meilleurs rendements et fourni à Madagascar la majeure partie de ses exportations. Ainsi le café, introduit dans l'île au milieu du XIX^e siècle par des Réunionnais, puis cultivé régulièrement depuis l'occupation française, a donné lieu à des plantations qu'on peut qualifier d'exemplaires dans le sens où elles ont incité les Malgaches à planter eux-mêmes des caféiers. La production de café a été de 90 000 tonnes en 1976. Les petits commerçants chinois se chargent de la collecte et de son transport difficile sur des pistes généralement ravinées par les pluies. Dans le sud, il n'y a que les Indiens pour collecter le manioc et attendre pendant des heures, ou des jours et des nuits, en campant au bord de la rivière, que les flots soudainement grossis aient baissé, et que le bac veuille bien se décider à faire passer leur camion. Chinois et Indiens tirent de ces collectes des gains appréciables. Le coureur de brousse entend faire payer sa sueur. Il n'empêche que le Malgache planteur de caféiers y trouve aussi son compte. Les plaines côtières de l'Est sont les régions les plus riches et les plus peuplées.

Si l'on veut essayer de se représenter une plantation à Madagascar, on aurait tort de l'imaginer sur le modèle rectiligne, tiré au cordeau, des plantations indochinoises d'hévéas ou de poivre par exemple, munies de bâtiments, d'écoles, de dispensaires et de piscines, ou encore sur le modèle d'une plantation de thé à l'île Maurice, toison serrée

où pas un plant ne dépasse l'autre. Ici, qu'il s'agisse de café, de vanille – dont Madagascar fournit les deux tiers de la production mondiale –, de girofle exporté sous forme de clous et d'essence, ou de plantes à parfums, la plantation malgache a toujours des airs de jardin fou qui lui donnent un grand charme. A part quelques allées sages où les lianes de la vanille s'appuient sur leurs arbres-tuteurs, à part les uniformes étendues de sisal dans le sud ou la mouvante houle des cannes à sucre, le jardin à parfums et à épices comporte des allées qui serpentent en terrain accidenté, où les touffes de patchouli ressemblent à des orties, où les ylang-ylang taillés spécialement pour faciliter la cueillette de leurs fleurs laissent pendre leurs bras tortueux presque jusqu'au sol, comme si un cyclone était passé sur eux, fauchant leurs têtes.

A Nossi-Bé, on ne sait pas très bien où commencent les plantations, où elles finissent. La route les traverse, la montagne en est recouverte. Au détour d'un sentier, les alambics de cuivre sont installés sous un toit précaire. C'est là qu'est distillée l'huile essentielle d'ylang-ylang, d'une senteur plus capiteuse que celle de tous les lys, de toutes les tubéreuses, de tous les jasmins, de tous les gardénias de la terre. Quand les cueilleuses apportent sur leurs têtes leurs corbeilles de fleurs d'un jaune pâle qu'on dirait faites de rubans, la tête tourne un peu. Plus loin, un autre parfum vous assaille, celui des gousses de vanille mises à sécher au soleil sur une plate-forme de pierre, et la tête tourne un peu plus. Le café se couvre de « cerises » rouges, tandis que d'autres restent vertes. La cueillette se fera jour après jour. Un ingénieur-inventeur de Tananarive que ce problème tourmentait mit au point une machine fort intelligente, capable de récolter les grains mûrs en évitant les autres. Mais il fallait à ce discernement une telle longueur de tuyauterie que l'utilisation en eût compromis les bénéfices du planteur. Les petites mains brunes sont plus économiques.

Quelques vastes cultures de canne à sucre ont été entreprises par la colonisation européenne, et construites des sucreries modernes, notamment celle de la Sosumav dans le nord-ouest. Les Malgaches se sont mis peu à peu à la con-

sommation du sucre. Ils cultivent de petits jardins de cannes dont ils mâchent les tiges. Depuis 1923 environ, cette culture n'a fait que s'accroître, et la production atteint maintenant 1 400 000 tonnes. Mais le voisinage de la Réunion et de l'île Maurice où le paysage tout entier vibre parfois des plumets vaporeux des cannes en fleur, rend un peu étriqué le panorama sucrier de la grande île. Quant au tabac, il est cultivé depuis 1920 et donne des qualités diverses, assez médiocres. Un peu de cacao sur la côte est, des arachides dans la région de Diego et en certains points des plateaux où elles donnent à la terre, après la récolte, un aspect de friche roussie, un peu de lin, un peu de ricin, un peu d'aleurite, quelques huileries et savonneries pour le marché local, enfin des fruits, beaucoup de fruits, plantations d'oranges, de pamplemousses et de bananes, cocotiers épars tout le long des plages, sans oublier quelques vignes, propriété des missionnaires, tels sont en raccourci les échantillons de la terre malgache. Il faut y ajouter quelques plantes textiles : raphia, paka, sisal, qui ont donné lieu à la fabrication de rabanes, de tapis, de toile à sacs, exportés ou vendus sur place. La soie locale, appelée *landibe*, ne sert qu'à tisser des *lamba* de fête et des linceuls sur le métier artisanal. Enfin des projets grandioses concernent le coton, pour l'avenir.

De tout cet ensemble de productions nourricières ou industrielles, de ces différents types de cultures destinées à la consommation locale ou à l'exportation, se dégage une impression mêlée de richesse et de précarité. Et en même temps la quasi-certitude qu'avec les moyens qui furent ceux de la colonisation et les conditions mêmes du pays, il eût été bien difficile d'obtenir mieux. Loin de nous l'intention de noircir les perspectives : Madagascar est actuellement en pleine évolution. Depuis l'Indépendance, maintes réalisations économiques et sociales ont été entreprises ou menées à bien. Terres à coton, équipement des campagnes, docilité et bonne volonté d'une population attentive et soucieuse de mieux-être, sont les atouts majeurs, avec une industrialisation à court et long terme, d'un avenir efficace. Mais il serait vain de taire les difficultés de base, qui restent les mêmes. Il serait peu



honnête d'éluder les vrais problèmes qui tiennent à la nature même du pays et qui ne rendent que plus méritoires les efforts et les succès.

Tout est hasardeux à Madagascar, dans le domaine de la production : récoltes non homogènes, bonnes une année, catastrophiques l'année d'après ; main-d'œuvre mouvante, qui se lasse vite, incapable pour diverses raisons de fournir un effort supérieur ; cyclones et sauterelles ; cours mondiaux qui chambardent tout, font basculer la balance péniblement équilibrée. Réussite d'un côté, crise et malaise de l'autre. Prix et commerce irréguliers. Alors Madagascar masque son économie, la proclame riche de possibilités merveilleuses, progresse sur une corde raide, se fait passer pour une île de cocagne. Illusion vitale ! On bouche les trous, on calfate le bateau qui de temps en temps fait eau de toutes parts, et le bateau continue sa route un peu chaotique dans son éloignement et ses tempêtes australes. Même dans les cas où l'île se révèle réellement riche, elle l'est en un certain point bien délimité, entouré d'immensités stériles. Il faut alors, pour tirer de ce petit coin sa substantifique moelle, construire des kilomètres de routes afin de relier l'éden au reste du monde, et dépenser des milliards avant de pouvoir transporter le produit espéré. Trop d'étendues vides, coupées les unes des autres, trop de dispersion des terres utilisables. La côte est bénéficie des ports qui s'ouvrent tout près de ses cultures, comme le Sambirano profite de Majunga et de Nossi Bé. Mais il y a des montagnes à soulever pour que les richesses de l'intérieur circulent aisément.

Difficultés naturelles, difficultés financières, difficultés humaines. Sur ce dernier plan, il y a aussi des montagnes à soulever, dont la plus lourde, la plus enracinée, a été jusqu'à présent la tradition, la coutume des ancêtres. A part une élite intellectuelle citadine qui groupe en nombre croissant des professeurs, des médecins, des pharmaciens, des avocats, des juges, des architectes, le Malgache moyen, dans l'ensemble de l'île, est paysan. Il rêve d'être fonctionnaire, s'il a de l'ambition. Il ne rêve pas d'être ouvrier. S'il l'est par nécessité dans quelque féculerie ou rizerie, ou aux ateliers du chemin

de fer, ou à l'Arsenal de Diego, il ne l'est nullement de goût et d'esprit, et rêve de retourner à sa rizière et à ses bœufs, de retrouver son cadre familial et villageois. Exceptionnellement, il est planteur important, exportateur, voire industriel, comme le directeur de la fabrique de tabac à chiquer, le *paraky* si cher aux Malgaches. Mais paysan, s'il le reste, il entend le rester dans les conditions qu'il connaît et qui furent celle de ses aïeux. Cette attitude est particulièrement frappante à propos de l'élevage.

On sait que Madagascar est plus riche en zébus qu'en hommes. Mais dans la civilisation traditionnelle, cette richesse n'était pas utilitaire au sens où nous l'entendons. La viande de bœuf était une viande rituelle, consommée à l'occasion de certaines fêtes, et surtout au cours des funérailles et des exhumations. Les recueils de traditions orales font état d'une nomenclature spéciale pour les animaux de sacrifices et d'offrandes. Il y avait des bœufs royaux, réservés aux fastes de la dynastie, sélectionnés d'après les couleurs et les taches de leur robe. Bien plus, une certaine conception du sacrifice fait du bœuf un substitut de l'homme. Le bœuf est victime expiatoire. On le mange en repas communiel, après l'avoir partagé selon une hiérarchie précise. Ainsi, le bœuf à bosse, l'*omby* si précieux pour les Malgaches, est autre chose qu'un animal de boucherie, même quand, rompu aux habitudes modernes de sa ville, le citadin va acheter chez le boucher de sa rue quelque morceau curieusement coupé, juste de quoi « assaisonner » le riz, et de préférence un amas de gras, le plus gras possible. N'est-ce pas la bosse, réserve de graisse, qui est le morceau de choix ? On la donne aux dieux, aux ancêtres, aux hôtes de marque.

Non seulement le zébu est un capital religieux, mais en même temps un capital social, puisque seul est considéré comme vraiment riche celui qui peut sacrifier plusieurs animaux bien nourris et régaler ainsi famille et village, dans les cérémonies coutumières. En outre, seul est considéré comme vraiment adulte, comme viril et courageux, l'homme capable de voler les bœufs du voisin. Ce vol est une institution

dont aucune législation n'est encore venue à bout, et qui est regardée par le gouvernement actuel comme un fléau de première grandeur. Alors que, pratiquée surtout dans l'ouest et le sud, cette appropriation par rapt ressemble plutôt à une joute, à un sport rendu plus passionnant par la répression, et qu'en fin de compte, le bœuf circule, ne fait que changer de maîtres pour généralement revenir à son premier propriétaire avant d'être un beau jour dépecé religieusement et mangé pour la gloire des vivants et des morts. La calamité est ailleurs : dans l'absence d'étables, dans le fait que le troupeau est laissé à lui-même, errant dans une demi-liberté, qu'il se reproduit au hasard, qu'il ne paît une herbe à peu près verte que pendant quelques mois de l'année, et qu'aucune provision de fourrage n'est emmagasinée pour les mois secs. Une vache malgache donne en moyenne un ou deux litres d'un mauvais lait par jour, pendant cinq ou six mois. Aux yeux des vieux paysans, il est clair que ni la viande ni le lait ni le cuir ne donnent des profits intéressants. Le bœuf est un personnage, un symbole, une garantie d'équilibre de la société humaine, réplique en ce monde de celle des ancêtres.

Il a donc fallu entreprendre, avec la création de fermes-modèles sur les plateaux, aux environs de Tananarive et de Fianarantsoa, une sorte de propagande, de « lavage de cerveaux » ; vider le bœuf de son contenu poétique pour n'en montrer que le contenu économique, en faire « de la viande » alors qu'il était un ami, un complice. Peu à peu, très lentement, l'éleveur malgache apprend à soigner ses bêtes, et nourrit des « bœufs de fosse » pour le marché de Tananarive. Il n'est pas sûr que sa mentalité profonde ait changé, et les grands propriétaires de troupeaux destinés au commerce se réservent quelques bêtes cérémonielles pour le jour de leur enterrement. Quant à la prospérité des usines de viande congelée et de conserves, elle dépend de la transformation de l'élevage, comme en dépendent les laiteries et les tanneries. Madagascar traite les cuirs, mais manque de produits tannants. Et elle importe près de mille tonnes de lait condensé par an, elle qui possède près de dix millions de zébus ! Paradoxes... Cependant, l'importance économique de l'élevage

est maintenant un point acquis aux yeux du nouveau gouvernement, qui s'attache à le promouvoir.

S'il est vrai que les Chinois aiment surtout les canards pour leur langue et leurs pattes, et les poulets pour leur peau et leurs os, les Malgaches aiment surtout les moutons pour leur queue. A tel point qu'éleveurs dans le sud d'environ dix mille moutons maigres et peu laineux mais terminés par une queue bien grasse, ils ont reçu d'un fort mauvais œil des espèces charnues aux riches toisons qu'on leur proposait d'acclimater. Ces nouveaux venus offraient de beaux gigots sans doute. Mais ils avaient la queue maigre. Quelques fermes donnent pourtant l'exemple cette fois encore en élevant des merinos. Et depuis 1942 les chèvres mohair donnent leurs longs poils à la fabrication, lente et coûteuse, de tapis chevelus ou bouclés qui feront l'admiration de vos amis mais dans lesquels vos amies prendront leurs talons comme dans des pièges à loup. Les femmes mahafaly qui les tissent patiemment, mais qui marchent pieds nus, n'y avaient pas pensé. Porcs, poulets, dindons, oies et canards vivent partout allégrement. Les canards surtout sont les rois de la rizière qui leur offre une eau si savoureuse. A Noël, la foule des dindes et des oies envahit le *zoma*. La dinde, c'est pour le *vazaha*, c'est-à-dire l'Européen, l'étranger. Le Malgache préfère l'oie puisqu'elle est plus grasse. « Pour Noël, qu'as-tu mangé ? – J'ai mangé l'oie ! » répond la petite *ramatoa*. « Et pour le Jour de l'An ? – J'ai mangé l'oie ! »

Ce que donne le sol malgache, ce sol qui se crevasse et se désagrège en tant de lieux, qui fond aux pluies, se stérilise au feu, s'épuise si vite, passe pour être peu de chose en comparaison de ce que donne ou plutôt pourrait donner le sous-sol. Mais on retrouve dans ce domaine souterrain les mêmes incertitudes, les mêmes difficultés que sous le soleil. L'or, les pierres précieuses, le charbon, le mica, la chromite, le graphite, le pétrole, l'uranium sont des noms prometteurs. L'or, qui mit tant de monde en branle dans l'océan Indien aux temps passés, a presque toujours échappé à un contrôle rigoureux. Filons dispersés, pépites des sables de rivière furent traditionnellement extraits par les Malgaches, et les seules petites

exploitations qui ont subsisté n'ont jamais pu obtenir une production régulière. Aujourd'hui, on ne parle plus guère d'or à Madagascar. Les pierres de joaillerie sont séduisantes et de nombreux artisans les taillent avec ou plus ou moins de talent. Les Indiens font dans ce domaine une concurrence sérieuse aux Malgaches. Améthystes, citrines, grenats, tourmalines de toutes les couleurs, et surtout béryls bleus, verts et roses, orgueil des bijoutiers de Tananarive et d'Antsirabé, sont des trésors abordables. Il y a, à Madagascar, une clientèle féminine qui raffole des bijoux.

Exploitations variables du mica et du graphite – dont les artisans frottent les objets de terre pour leur donner un brillant noir –, recherches et forage de pétrole, uranium à l'état de prospection et de début de traitement, désillusion à propos du charbon de la Sakoa, de mauvaise qualité et posant de grosses difficultés de transport, mais aussi reconversion et nouvelles formes d'exploitation, nous voici loin du riz et des zébus...

Mais dans ces problèmes que pose la terre, tout se tient, et l'on voit mieux ainsi comment évoluent à Madagascar les problèmes de l'utilisation du sol.

Ainsi l'économie de Madagascar est une économie typique, celle d'un pays neuf, et ce n'est pas le moindre paradoxe de cette vieille terre où l'on se réclame si volontiers de lointains ancêtres. On sait que la dynastie merina, et en particulier le grand homme que fut le roi Andrianampoinimerina, avait organisé cette économie « riz et zébu » avec une connaissance profonde des choses rurales. Irrigation, répartition des terres, élaboration d'un droit hydraulique, mise en place du peuplement, structure de la paysannerie furent œuvres malgaches. Mais sous les règnes qui se succédèrent après Radama I^er^, le système commença de se dégrader. Mauvais entretien, relâchement des disciplines, incompétence ou faiblesse de l'administration locale, la rizière retourna au marécage. Il faut peu de temps à une civilisation pour s'effondrer, quand elle n'est issue que d'un seul homme. Le régime foncier, à l'époque, était incertain et compliqué. La propriété du sol donnait lieu à des procès en contestation à peu près inextricables puisqu'ils n'étaient basés que sur des témoi-

gnages et des accords verbaux. Le code de 1881 prévoyait bien la propriété individuelle, mais comment la définir, en l'absence de titres ? Longtemps, le roi avait été considéré comme seul propriétaire du sol, accordant à ses sujets la jouissance des terres, mais à partir du moment où cette autorité s'affaiblit, et où chacun se déclara maître d'une rizière parce qu'il la cultivait ou parce que son père la cultivait, il s'ensuivit un enchevêtrement de partages successoraux et de chicanes fort nuisibles à la culture, les gens délaissant la bêche pour les joies du tribunal. Pourtant, au milieu de ce désordre, une institution tenait bon, celle du *fokonolona* – du « foukouloune », pour parler français en malgache.

A l'origine, ce fokonolona était essentiellement un conseil de clan, de type familial, patriarcal. Quand Nampouine divisa l'Imerina en provinces et créa des clans d'après les liens de parenté et les ancêtres communs, des sous-groupes se formèrent. Curieuses « personnalités morales » que ces fokonolona scellés par l'âge, les caractères, les sentiments, les habitudes, les intérêts collectifs, et constitués par les hommes d'expérience et de sagesse. Le roi appelait ce groupe « le juge d'en bas », alors qu'il était, lui, le juge d'en haut. « Qu'un fokonolona se compose de deux ou trois maisons, il a droit et pouvoir de régler ses affaires. » Et le roi ne voulait pas s'occuper des problèmes qui n'avaient pas été posés d'abord devant ces hommes judicieux, car il attendait d'eux « une parole qui monte ». Ce seul trait montre l'originalité profonde de ce système : les conseils vont ici de bas en haut, au lieu d'être dispensés de haut en bas par une autorité supérieure qui daigne les laisser choir sur ses sujets. Autrement dit, les initiatives nâissent du peuple et sont proposées au souverain. Elles émanent d'une cellule librement constituée par les clans, et qui est comme une quintessence de l'autorité patriarcale. Tout ce qui concernait l'agriculture, la vie sociale, les rites, se trouvait donc assumé par ces « conseils de familles » sur lesquels s'appuyait le roi. Les conventions des villages sortirent de là, et il en résulta une solidarité, une cohésion pour laquelle les Merina de l'époque, fatigués de longues guerres et de dispersions forcées, avaient un don

et un goût particuliers. Ce mécanisme, raccourci de la nation, fonctionna admirablement tant que Nampouine sut en faire à la fois un modèle et un instrument, et le cadre tint bon tandis que le contenu s'effritait ou se déformait selon l'impulsion du règne. Pendant les guerres de Radama, sous la tyrannie de Ranavalona Ire, quelle pouvait être l'influence des fokonolona ? Par la suite, même lorsque l'autorité supérieure réveillera l'esprit de ces groupes et remettra la machine en marche, tout sera changé, tout devra changer. Là où siégeaient des « pères et mères », *ray amandreny*, s'installeront des fonctionnaires. Au lieu de sortir de la famille et du village et d'y avoir longuement mûri, ils surgiront d'écoles citadines sans contact avec la campagne. De concret, le fokonolona deviendra théorique, planifié. Transformation inévitable à partir du moment où l'on a décidé que l'économie d'un pays ne serait plus une économie de subsistance mais une économie d'expansion : alors, ils n'ont plus grand-chose à dire, les sages de la famille, les anciens du village.

Ils n'eurent plus rien à dire du tout lorsque Gallieni vint. Par définition, ils étaient suspects. Après la conquête française de 1896 et la pacification foudroyante qui en deux ans fit taire toute l'île et la façonna dans une unité silencieuse, l'annexion exigea partout l'installation du *fanjakana*, mot qui pour les Malgaches désigne aussi bien le Gouvernement que l'Administration. Le *fanjakana*, c'est l'autorité. Gallieni mit les fokonolona en sommeil, par méfiance de principe. Le Général avait une conception figée de l'autorité, une conception invariable, hors de discussion, du territoire-d'outre-mer-à-mettre-en-valeur. Mais s'il avait tenu compte des formes locales de gestion des affaires, s'il avait, comme Andrianampoinimerina, sollicité les avis émis par les fokonolona, aurait-il pu faire que la terre malgache, les bras malgaches fussent plus efficaces ? Ceci est du domaine de l'hypothèse. Le souverain du XVIIe siècle n'avait à aménager que la plaine du Betsimitatra, autour de Tananarive. Quant il s'est agi d'aménager l'île tout entière, le problème changea d'ampleur. Les plantations européennes, en nombre très restreint, s'installèrent et suscitèrent de nouvelles cultures.

Les compagnies de commerce, d'abord compagnies de traite, se développèrent sous la raison sociale d'import-export. Mais la terre, dans l'ensemble, resta aux Malgaches. Et l'économie « riz-zébu » resta fondamentale. Appropriations et concessions européennes sont plaquées sur cette réalité ancestrale, et ne l'ont pas modifiée. Ni brimée, ni profondément améliorée. Il appartient désormais à la jeune République de la continuer en l'améliorant, ce qu'elle fait avec enthousiasme et bon sens.

Selon les auteurs, si bavards, qui ont parlé des conditions de la vie malgache, on découvre des opinions opposées. D'après certains, la colonisation française vint brutalement compromettre un essor magnifique, devant aboutir à la prospérité générale de l'île, et, désorganisant les structures traditionnelles pour en imposer de neuves, voua le pays à une pénurie dont il a toutes les peines du monde à sortir. D'après d'autres, l'île végétait avant l'occupation française dans les systèmes sclérosés de la coutume, et ne connaît les bienfaits de la civilisation que depuis l'introduction de nos méthodes. D'après certains, Madagascar est irrémédiablement condamnée à l'appauvrissement progressif. D'après d'autres, à un développement rapide dans tous les domaines. En vérité, on a parlé longuement de la mauvaise santé des Malgaches, de la menace qui pesait sur la race elle-même. C'était vrai au début du siècle mais les Services de Santé ont fait merveille en diminuant la mortalité infantile et en luttant contre le paludisme, et la récente montée en flèche de la démographie en est une preuve éclatante. Pendant ce temps, la terre reste ce qu'elle est, brique ou fondrière, et les distances ce qu'elles sont, interminables, et les montagnes abruptes, et les routes, impossibles – à suivre, souvent, à entretenir, toujours. Or il faut améliorer, créer, développer.

Le développement économique et social de Madagascar fut soutenu en ce qui concerne les crédits publics et les investissements privés. Crédits publics : en tout quelques milliards de francs F.M.G. par an. Les rapports entre la France et Madagascar avaient abouti sous le gouvernement Tsiranana à une aide substantielle : plus de dix milliards en cinq ans,



Ministre de la Production, retour de mission.

consacrés à l'équipement, aux terres à coton, à la modernisation des chemins de fer – la ligne devant unir Antsirabé à Fianarantsoa de nouveau à l'étude – à l'agriculture, à l'élevage, à l'exploitation minière, au développement des richesses touristiques, constructions d'hôtels et créations de stations et de circuits. Mais à cette époque, la France restait le principal client, pour ne pas dire le seul, de la grande île. De 1959 à 1966, 991 millions F.M.G. ont été investis au titre des « Études générales » : aménagements agricoles du delta de l'Anony, de la plaine de Tuléar, du Bas-Mangoky, etc. Et certes, le volume

des aides extérieures reçues par Madagascar entre 1961 et 1968 est loin d'être négligeable.

Cependant, l'île ne s'ouvrait qu'à un nombre limité de pays. Il revient à Didier Ratsiraka, homme cultivé et réaliste, d'avoir élargi considérablement les relations, diplomatiques et économiques de son pays, et notamment avec l'U R S S, la Chine, l'Égypte, la Libye, la Roumanie. C'est ainsi que la Libye a investi 25 milliards de francs malgaches pour la construction de nouvelles routes, pour l'extraction de la bauxite et l'installation de raffineries de sucre, et que la Chine a récemment accordé un prêt de 2 milliards. En outre, la Banque mondiale finance des projets forestiers et routiers, un plan de développement de l'élevage, une modernisation de la ligne ferroviaire Tananarive-Tamatave.

L'industrialisation partielle de Madagascar se poursuit, mais surtout, une évolution profonde de la société est en cours. Instaurée dans un premier temps par la « malgachisation » sous le gouvernement de Ramanantsoa, cette mutation tend à mettre en place des institutions nouvelles dans le cadre du pouvoir révolutionnaire : nationalisations, réforme agraire, constitution de coopératives.

Néanmoins les grands problèmes demeurent ce qu'ils sont. Aussi l'heure éblouissante où s'équilibrèrent pour le temps d'un règne et dans un espace limité les épis des rizières, les bosses onctueuses des zébus et l'appétit des hommes, la sagesse du peuple et celle du chef, cette heure sonnera sans doute de nouveau. Il n'y fallait alors qu'un peu de génie et très peu de besoins. Il y faut à présent une politique neuve et audacieuse. Didier Ratsiraka l'a définie lors de sa visite en France, le 25 septembre 1978 : « Il reste que nous demeurons attachés à préserver notre identité et à suivre notre propre voie de développement dans le cadre de la révolution socialiste, conforme au génie et aux aspirations fondamentales de notre peuple... »



MADAGASCAR — NOSSI-BÉ — Une Famille Hova en costume

Editeur M. Hassan Aly fils, Nossi-Bé

Des vivants, des morts et des ancêtres



La naissance de Rakoto, « Monsieur-le-petit-garçon » a été pour ses parents une joie sans mesure, car il n'est pas de bonheur plus grand à Madagascar que d'avoir un enfant. Mais, petit citadin moderne du quartier populeux d'Isotry à Tananarive, Rakoto n'a pas donné lieu à l'une de ces étranges pratiques du temps passé, encore en usage au fond des campagnes. On ne l'a pas à demi noyé dans un baquet d'eau ni exposé au piétinement d'un troupeau de bœufs. C'eût été superflu, d'ailleurs, car son jour et son heure de naissance ne relevaient pas d'un de ces destins maléfiques et puissants qu'il convient de conjurer. On ne l'a pas non plus offert à la chaleur du plein soleil, ni promené sept fois autour de sa maison natale, suivi d'un cortège de gens portant derrière lui une hache, une bêche, un fusil, un couteau, une sagaie. Ainsi, nul n'a crié à ses jeunes oreilles : « Puisses-tu devenir un homme de mérite, quelqu'un avec qui l'on doive compter ! » Cet enfant, pourtant, fait honneur à ses parents. Il n'est pas né sorcier, ni jumeau, ni albinos, aucune anomalie n'est attachée à sa personne.

Sa mère, comme toute Malgache évoluée, est allée accoucher à la Maternité de l'hôpital. Les quelque 240 maternités

ou postes d'accouchement de l'île ont déjà bien changé l'aspect des naissances. Et maintenant que le bébé naît chrétien, pour ainsi dire, les croyances qui bercent sa venue au monde ne nous paraissent pas insolites. Ne nous fions pas aux apparences. Des perles bénéfiques seront accrochées à son poignet. Chez les Betsileo, les Sakalava, les Bara, les hommes tireront des salves de coups de fusil : « Puisse notre nouveau-né devenir un fameux voleur de bœufs! » Dans le sud, le père s'endettera pour offrir un grand repas de viande. A Tananarive, il se contentera, s'il est employé au *fanjakana*, c'est-à-dire au gouvernement, de demander quinze jours de congé. Toute la parenté, tous les voisins défileront à la maison, chacun apportant offrandes et bons conseils. Certains, fidèles à la tradition, diront en présentant un peu d'argent : « C'est pour acheter des crevettes », car le bouillon de crevettes de rizière passe pour faire venir le lait. Les vieux marmonneront peut-être à l'accouchée des mots la félicitant d'être *ressuscitée*, reflets d'un temps où la délivrance était une véritable renaissance, une victoire sur la mort.

Cet enfant qui pour l'instant n'a pas de nom, n'étant pas encore une « personne », en aura bientôt trop. Un nom de baptême, bien sûr. Il est catholique, étant du peuple. Le protestantisme est une religion de haut rang social. Il s'appellera donc Jean-Chrysostome, ou Jean-Baptiste de La Salle, ou Abdon, de même que ses petites sœurs se nomment Rose de Lima ou Marie l'Égyptienne (que l'on prononce Marie-Zimpsinne dans la famille), ou Septuagésime, Félicité, Pétronille ou Éleuthère, simplement parce que c'est le nom qui figure au calendrier, le jour de la naissance... Quant à ce que nous appelons le nom de famille, il n'est pas ici le nom du père ni celui de la mère : c'est un nom « comme un autre », Raondry, « Monsieur le Mouton », ou Rakotonirina, « Monsieur le brillant garçon », ou Rabibisoa, « Monsieur le bel animal ». Enfin, prénom chrétien et nom « de famille » sont bons pour l'état civil, mais le petit garçon ou la petite fille recevront chez eux un surnom familier qui leur appartiendra d'une manière bien plus intime, et révélera quelque défaut ou particularité connus seulement de ses proches.

Rien ne saurait être pire pour une famille malgache que de n'avoir pas d'enfant. A tel point que l'adoption est une coutume très répandue, et pour des raisons plus graves que les seules raisons sentimentales : « Si je n'ai pas d'enfants ou si mes enfants sont trop jeunes quand je mourrai, qui donc me donnera une sépulture digne ? On ne saurait compter sur des parents éloignés ; ils ont leurs soucis, leurs besoins, leurs affaires... »

Ainsi Rakoto, qu'il soit fils vrai ou fils adoptif, prolonge la vie de ses parents, de sa lignée tout entière, et il est dès son plus jeune âge un personnage considérable. Il ne quitte pas sa mère, qui le porte sur son dos, bien serré dans le *lamba*, écrasé comme un petit crapaud, les jambes écartées sur les hanches maternelles – ce qui sera peut-être catastrophique pour sa démarche, plus tard. Il est ballotté au hasard des rues et des escaliers mais ne gêne nullement les mouvements de la jeune femme qui a les mains libres et qui, comme toute Malgache, échafaude sur sa tête une pyramide de paquets. Il n'est pas rare de voir à Tananarive des femmes sur les chantiers de construction, transportant les briques, accomplissant le travail d'un maçon : le bébé blotti sur leur dos est bercé d'une manière plutôt rude. Non pas que les crèches, les garderies d'enfants manquent dans la ville et ses faubourgs. Mais c'est un tel déchirement que d'éloigner, ne fût-ce que pour un instant, le précieux fardeau. La maman malgache ne peut résister au moindre cri : elle donne le sein à l'affamé qui se gave sans discipline, au mépris de tout horaire. Quand ils supportent ce régime, les bébés malgaches sont ronds, charnus, dodus comme des poulets d'élevage. Ils trouvent d'ailleurs cette vie si douce qu'ils la prolongent d'une manière éhontée, se font porter et cherchent à téter le plus longtemps possible, profitant de la naissance de nouveaux frères et sœurs pour téter encore et encore. Certains jours, Rakoto est emmené au dispensaire de son quartier, pour s'y faire examiner par la doctoresse malgache et y avaler l'amère nivaquine qui le protégera du paludisme. Il trouve là des centaines de petits Malgaches d'Isotry, comme lui pieds nus mais coiffés de chapeaux à bords et à pompons, vêtus de

toutes les couleurs, sages comme des images jusqu'au moment où on les déshabille devant tout le monde. Il arrive alors qu'ils trépignent d'une manière affolante, mais le bonbon viendra rapidement à bout d'un tel déchaînement. Ces enfants qui défilent ainsi tout le jour au petit dispensaire d'Isotry, comme dans tous les quartiers de Tananarive, ne se querellent pas entre eux, ne se tiraillent pas, ne jouent pas, ne disent rien. Ils font la queue sur le trottoir, aussi résignés que leurs mamans. Le jour où est annoncée une distribution de jouets ou de vêtements, alors il faut alerter la police. Les jeunes mères ne refrènent plus leur convoitise. Elles se bousculent, s'étouffent, pour entrer les premières. Tout finit par de grands rires sur une plaisanterie d'un gardien de l'ordre : quelques proverbes, un *kabary* apaisant. Et tout retombe dans le silence, la passivité des grands yeux noirs étonnés. Curieuse foule, si douce, si faible, et soudain folle de passion, démesurément avide.

Rakoto grandit et s'amincit. Depuis qu'il mange du riz et quelques brèdes comme ses parents, sa silhouette a changé. Il n'est plus question pour lui de se présenter au « concours du plus beau bébé », astiqué et enrubanné comme un cadeau de Pâques. Dans les campagnes, les garçons aident très tôt les adultes : imitation, jeu et apprentissage à la fois. Ils font du bruit pour écarter les oiseaux des rizières, gardent les volailles, s'occupent des veaux. Les garçons n'ont qu'une idée en tête : les bœufs. Modeler des bœufs, imiter les bœufs, suivre les bœufs, jouer aux bœufs. Ils fabriquent des troupeaux de petits jouets fragiles représentant les chers zébus, les font combattre, inventent des joutes, construisent des modèles de parcs à bétail avec des brindilles. Et tandis que les filles se font des poupées de maïs ou de chiffons et sont déjà des ménagères expertes, les garçons s'affrontent avec de grandes fourches de bois qu'ils taillent en cornes et figurent des combats de taureaux. En ville, Rakoto est moins au courant de ces distractions rurales. Pourtant, au grand marché du vendredi, l'étalage des zébus en terre graphitée, des minuscules charrettes, des oiseaux modelés et peinturlurés excite particulièrement sa joie. Très tôt, il saura se diriger seul dans

l'enchevêtrement des ruelles. Il promènera ses frères et sœurs plus jeunes, ira rejoindre des bandes de garçons avec lesquels il organisera des équipes de lutte. Mais dans l'ensemble, le jeu tient peu de place dans sa vie. La curiosité, l'intense désir de s'instruire le possèdent. Rakoto va à l'école. S'il n'y allait pas, il serait bien vite dénoncé comme un paresseux par ses camarades et ses voisins. D'ailleurs, il n'a que l'embarras du choix. Si Tananarive ne compte que trois lycées, dont deux perchés dans la ville haute, le troisième en plein centre, il existe en outre dans chaque quartier des multitudes d'écoles privées, religieuses ou laïques. C'est encore trop peu, sans doute, pour le chiffre croissant de la population scolaire. Et surtout, l'enseignement donné est profondément inégal suivant les établissements. Mais dès 1946, déjà plus du quart des enfants de Madagascar pouvait aller à l'école. Depuis, écoles libres et écoles officielles ont vu croître le nombre de leurs élèves, et Tananarive, devenue ville universitaire, n'est plus seule à posséder lycées et collèges.

Rakoto fait merveille dans les petites classes, il s'applique et réfléchit. Mais vers douze ou treize ans, le voilà qui ralentit son élan, devient rêveur, fermé. Sait-on ce qui sortira de cette crise ? Ou bien Rakoto n'aura que des ambitions médiocres et croira, fier de son certificat d'études, avoir droit à une « situation », la vie de fonctionnaire étant à ses yeux la vie idéale. Ou bien il sera dévoré de cette curiosité qui faisait les beaux jours du Hall de l'Information. A l'intérieur, dans un local exigu, les jeunes Malgaches se plongeaient dans nos journaux défraîchis, périmés, et les lisaient de la première à la dernière ligne. Rakoto ira grossir l'effectif des lecteurs de la Bibliothèque, pour y découvrir de nouveaux livres, sans doute, mais surtout parce qu'il est bien mal installé chez lui, au milieu de la marmaille et du grouillement d'Isotry, et que, coude à coude avec les autres écoliers qui la fréquentent, il se sent déjà un « évolué », en route pour le glorieux destin des élites, ces élites qui à Madagascar croissent en nombre et en valeur, d'année en année plus actives et plus avides de connaissance.

Au cours de son enfance, un événement l'a marqué.



Élites

Comme tous les garçons de son âge, catholiques, protestants, ou demeurés en marge du christianisme, Rakoto a été circoncis. La fête de la circoncision des garçons a été longtemps la plus grande fête des populations de Madagascar. Les rois de la dynastie la célébraient tous les sept ans, sous une forme collective et solennelle. Aujourd'hui, la cérémonie est strictement familiale. Elle a lieu quand le chef de la lignée le juge bon, mais toujours en hiver, c'est-à-dire en juillet ou en août, à la saison sèche. Ce que Rakoto pense d'un tel rite, il ne le dit pas. Toute sa parenté est en liesse et manifeste sa joie par les moyens traditionnels, festins de viande, danses et chants. En brousse, les jeunes gens des villages se livrent à des pratiques d'un style hautement ethnologique : procession d'une gourde ornée de lianes, quête de l'eau lustrale qui doit servir à laver la plaie, pantomimes, phrases obscures prononcées jusqu'à extinction de voix, pluie de projectiles et parades de boucliers. En certains lieux, l'enfant à circoncire est assis sur un tambour, en d'autres, il est tenu entre les deux « cornes »

d'un poteau fourchu. De toute manière, Rakoto a conscience de devenir un homme vrai, un mâle, un adulte, au cours de cette opération désagréable. S'il pleure sous la brûlure du couteau, il en sera honteux après. Toute initiation exige la douleur, il le sait confusément. Sa famille le traitera désormais en « grand ». Quant à son oncle maternel, il se fait un pieux devoir d'avaler le prépuce de son neveu, entre deux tranches de banane : « Afin que rien du cher petit ne se perde », me dit un distingué professeur de Tananarive.

Rakoto suit étroitement le rythme de vie familial. La question ne se pose guère pour lui de s'évader d'une emprise, encore moins de s'opposer à l'autorité des anciens. C'est pourquoi sans doute, après d'innombrables dimanches consacrés aux visites – toute la famille s'entasse dans le « taxi-brousse » pour aller voir l'oncle Rakotobé ou la grand-mère Rafotsibé –, après d'innombrables dimanches passés à chanter des cantiques ou à répéter telle édifiante scène de patronage, le jeune homme refoule en lui des passions contrariées, mal écloses. Un « courrier du cœur » inauguré par un journal malgache de la capitale, sous l'initiative d'un psychiâtre, révéla dans de multiples lettres cette même obsession chez jeunes gens et jeunes filles : leur entourage leur est hostile sans le montrer, leur famille nourrit à leur égard de mauvaises intentions. Subissent-ils un échec, vivent-ils un amour malheureux, c'est que des pensées méchantes sont dirigées contre eux. La croyance aux maléfices, aux charmes, si vivace chez les populations de brousse, n'a fait que se transposer chez ces jeunes évolués : la société les brime. La société, c'est-à-dire les anciens, les membres de cette famille étendue avec laquelle pourtant ils font corps et pour laquelle ils manifestent un attachement formel sans conditions. La société, c'est-à-dire les éducateurs, religieux ou laïques, qui pèsent sur eux sans que jamais le point d'équilibre soit atteint : enseignement trop sommaire, ou au contraire dépassant leurs aspirations, dose massive ou insuffisante de culture, de tradition chrétienne, demi-mesures qui laissent toujours en eux des zones d'insatisfaction, une nostalgie exacerbée d'une culture proprement malgache, bien à eux. L'idée que nous

leur avons jadis caché leur tradition, que nous les masquons à eux-mêmes tout en leur ouvrant nos propres trésors « pour nous faire admirer » pourrait être une idée-force malgré son caractère négatif. Mais elle est trop mêlée du désir de connaître l'Occident et de se mesurer au monde moderne. Aussi l'insatisfaction est-elle double, et multiple le vide à combler.

Rakoto rejoint les problèmes d'une universelle jeunesse en les intégrant dans son existence malgache, dans les limites étroites de sa famille, de ses études et de ses amours. S'il ne s'évade pas de la masse, ses crises d'adolescence ne lui laisseront aucune cicatrice. Il essaiera de devenir planton, chauffeur, employé des Postes et d'atteindre à l'enviable position de fonctionnaire. Dès lors, marié, père de famille et mal nourri par le *fanjakana*, il refaçonnera peu à peu l'image même de son père, de son oncle Rakotobé ou de son aïeul Rangabé. Enfants et petits-enfants viendront lui rendre visite à leur tour par pleines fournées de « taxi-brousse ». Mais s'il s'évade du troupeau, alors qui sait sur quelles voies difficiles il devra s'engager. Il n'y a plus beaucoup de risques que, devenu littérateur, il n'en arrive, comme le poète Jean-Joseph Rabearivelo, à se suicider par déracinement, écartèlement. Non, il ira grossir les rangs de l'université de Tananarive, ou bien il obtiendra peut-être une bourse, voyagera, rentrera dans son pays diplômes en main. Il est encore temps de monnayer un diplôme dans un État neuf où une licence en droit vous fait ministre de la Justice... ou de l'Agriculture. Si une vocation religieuse l'appelle, il fera partie de ce jeune clergé « montant ». Rien n'entrave en principe son accès aux professions libérales, mais en fait, dans les conditions matérielles où il vit, il y a huit chances sur dix pour qu'il aille au plus pressé, et ne dépasse pas le modeste stade d'employé des bureaux.

Rakoto va se marier jeune. Aujourd'hui, il peut choisir, ou être choisi, selon une liberté relative. Il n'en était pas ainsi autrefois, où les jeunes Malgaches ne faisaient qu'obéir à des pressions familiales. Les questions de castes jouent toujours, mais dans une faible mesure. Rakoto est un *mainty*, un « noir », un homme de caste inférieure, et il est impensable

qu'il épouse une jeune *andriana*, pâle et noble. Pourtant, si cela est impensable, c'est surtout parce que l'idée d'une telle union ne l'effleure pas, et qu'enfin nulle occasion ne se présente pour lui de rencontrer une jeune fille de haute caste. Mais si une passion naissait entre eux, les barrières sociales traditionnelles tomberaient sans aucun doute. A la campagne jadis, deux familles pouvaient décider à l'avance d'unir leurs enfants : « Quand ils seront grands, nous marierons Randriamaro avec Raketaka ; c'est chose décidée, si les Ancêtres leur prêtent vie. » Dès lors, la petite fille était promise, interdite à tout autre qu'à son fiancé-enfant, en vue de quelque accord d'héritage, de quelque cession de terres. Parfois aussi, pour éviter un morcellement de propriété, on n'hésitait pas à marier les enfants de deux sœurs. Un sacrifice aux ancêtres, quelques aspersions propitiatoires conjuraient alors l'interdit.

Démarches, visites, discussions préliminaires, examen minutieux des beaux-parents, banquets et *kabary*, cadeaux, vœux et bénédictions, aucune de ces coutumes ne sera épargnée à Rakoto qui sait bien qu'en se mariant, non seulement il ne relâche pas ses propres liens familiaux mais les renforce, et en outre se crée des obligations nouvelles. S'il ne donne plus le « derrière du mouton » aux parents de la jeune fille du moins il s'engage à assister tout au long de sa vie aux fêtes de famille, ce qui l'incitera à demander congé sur congé à l'administration et à voyager sur les routes pour rejoindre de lointains villages. Baptêmes, circoncisions, mariages, enterrements occupent déjà bien du temps, sans compter les anniversaires et les fêtes chrétiennes. Mais il n'est pas question d'abandonner les fêtes malgaches traditionnelles dont l'origine remonte au fond des âges, la cérémonie du « vœu aux ancêtres » par exemple, ou surtout celle du « retournement des morts ». Sans doute, Rakoto et sa famille ont-ils appris à croire au Dieu des chrétiens, en tout cas à le prier en chantant, sans doute aussi les missionnaires leur ont-ils parlé d'un certain Andriamanitra, le Seigneur-Parfumé (ou plutôt, peut-être, le Seigneur du Ciel), en d'autres provinces Zanahary, créateur du monde, en leur disant qu'eux aussi, les Malgaches, avaient eu la notion d'un dieu unique, auteur

de toutes choses. Cela, Rakoto l'ignorait. Les contes populaires, les fragments de mythes qu'il avait entendus parlaient en effet d'*andriamanitra* et surtout de *zanahary*, mais il y en avait des mâles et des femelles, des bons et des mauvais... Un dieu unique, disaient les missionnaires. Alors c'était le chef, sans doute, le dieu-en-chef. Mais le monde était rempli d'êtres surnaturels, tous les campagnards en étaient sûrs : *bibiolona*, bêtes génies, nains et ondines, esprits de la vie. Et qui ne voyait l'âme des morts rôder autour des tombeaux ? Le *lolo* a parfois l'aspect d'un papillon, d'une araignée. Dans Tananarive même, l'âme des morts entre par les fenêtres, le soir. Les tombeaux sont des lieux saints, tombeaux récents ou tombeaux désaffectés. Le Malgache et la mort, titre d'un drame liturgique indéfiniment perpétué : on pourrait presque parler de la *nécromanie* des Malgaches. Cette petite maison dans laquelle l'angle nord-est appartient aux ancêtres, seul « coin sacré », n'est rien en comparaison du tombeau, seule demeure durable. Cette petite maison des vivants,

Le sorcier Betsileo



que serait-elle sans la protection, sans la bienveillance des morts ? Et pour que les morts se montrent bienveillants, il faut accomplir les rites. Il faut aider les morts à devenir des Ancêtres, véritablement intégrés dans le monde de l'au-delà. Sinon, ils « reviennent », malheureux et dangereux. C'est dire que la prospérité de la société des vivants est garantie par la satisfaction des morts. A Madagascar plus qu'ailleurs encore, les rites religieux naissent de cette simple relation...

Un jour ou l'autre, Rakoto s'y attend, l'un des membres de sa famille, ou peut-être lui-même, verra lui apparaître en rêve l'un de ses proches, mort dans l'année ou longtemps auparavant. L'enterrement a eu lieu selon les règles, les rites funéraires ont été accomplis en leur temps, rites d'apaisement, « d'extinction ». Les vivants devraient donc se sentir la conscience tranquille. Pourtant, le prétexte surgit toujours d'aller exhumer les morts de leurs tombeaux. L'un ou l'autre se plaint de n'être pas à l'aise dans ce caveau humide, d'avoir froid, d'être gêné par des racines qui lui poussent entre les os, d'avoir près de lui un objet qui lui déplaît. Ou bien, parfois, c'est un phénomène de possession qui se produit dans la famille. Quelqu'un se met en transes, vaticine. Ou encore, une succession de calamités, de maladies s'acharnent sur les vivants, ce qui prouve le mécontentement des défunts. Alors, au plus clair de la saison sèche, après palabres et visites pour prendre avis des uns et des autres, le chef de lignée décide du jour où la cérémonie aura lieu. Il prévient tous ceux qui se réclament d'un ancêtre commun, et aussi les voisins, les amis, afin que chacun apporte à l'avance sa contribution en argent : C'est « l'argent de remerciement (ou de congé...) aux morts », ou « l'argent pour sanctifier les ancêtres ». Il servira à acheter les *lamba* de soie et les bœufs de sacrifice.

Rakoto avait demandé à l'Administration une semaine pour aller assister au « retournement », au *famadihana*, de sa grand-mère. Curieuse traduction du mot malgache que « retournement » ! Cela veut dire changement, passage d'un bord à l'autre – « retournement », alors, dans le sens de

« retourner » sa veste ? Il ne s'agit pas du tout de « retourner » le corps de sa grand-mère comme une crêpe, mais non, il s'agit de le sortir de son tombeau, de lui mettre un linceul neuf, puis de le réintégrer dans ce même tombeau, ou dans un nouveau, mais dans la même position. Alors pourquoi « retournement » ? Une idée des Français, pense Rakoto. Il sait exactement à quel rite il va participer : enterrer sa grand-mère une deuxième fois, c'est-à-dire en finir avec sa mort, et la transformer en un personnage saint, sacré, presque divin, que l'on pourra désormais invoquer. Bien sûr, il y a les saints du calendrier chrétien. Mais ses ancêtres à lui, Malgache de l'Imerina, sont aussi des saints, en quelque sorte. Tous les campagnards les prient, sacrifient des poulets ou des bœufs sur leurs tombes, leur apportent en offrande du miel, des fruits, des perles. Ils sont dans l'au-delà dispensateurs de bienfaits matériels et spirituels. Le curé ou le pasteur sont bien d'accord sur ce point, Rakoto en a la preuve dans le fait que l'abbé du village participera à la cérémonie, avec son enfant de chœur. Seuls certains chrétiens de France prétendent trouver bizarre ce mélange : ce qu'ils appellent le rite de la « double inhumation », pratiqué en Indonésie, en Océanie et jusque chez certains Indiens d'Amérique, et la liturgie de la Toussaint... Rakoto n'y voit qu'une fête en l'honneur de ses morts.

La veille au soir, les proches parents vont au tombeau collectif. A la tombée du jour, le plus âgé se tourne vers les quatre points cardinaux, et il appelle les défunts enterrés là par leurs noms, sans en excepter aucun, car tous seront exhumés à l'occasion d'un seul. Le lendemain, les invités affluent. D'après les recueils de vieilles traditions, les gens arrivaient autrefois en cortège, précédés de chanteurs et de danseurs. Le caveau est ouvert aux premiers rayons du jour, la dalle qui en ferme l'entrée est déplacée par une équipe de jeunes hommes. Alors le doyen d'âge monte sur l'édifice, tandis que les jeunes gens pénètrent à l'intérieur, et chaque fois qu'ils sortent un mort enveloppé dans sa natte, le vieux crie : « Qui est-ce ? Qui va là ? » On porte les corps à bout de bras, on les secoue comme pour les réveiller,





On « retourne » les morts

« les empêcher d'être tristes »... Musiciens ou phonographe font un grand tintamarre. Lorsque, déposés sur des tréteaux dans un hangar provisoire, les squelettes desséchés par la terre rouge sont démaillottés, et leurs os soigneusement rassemblés et ré-enveloppés dans un *lamba* de soie flambant neuf, Rakoto reste impassible, mais sa sœur éclate en sanglots. Qui donc a dit que la mort n'était pas triste en ce pays, pas plus qu'en Asie ? Ce qui diffère entre les hommes, ce sont les manières apparentes de la supporter, les tentatives diverses pour la transposer, les revanches. Ainsi, voyez ces femmes de la famille qui se précipitent soudain à terre, arrachant des lambeaux de la natte usée que l'on vient de renouveler. Pourquoi ? Pour avoir des enfants ! Les morts sont soudain devenus sources de vie. Alors, après les avoir transportés en procession mouvementée et recouchés dans la tombe,

parents et invités vont longuement festoyer. Le curé donne un coup d'encensoir, chante quelques versets, fait le signe de la croix. Tout est dans l'ordre. Ici, aux environs de Tananarive, on ne se gave pas de viande, on ne s'enivre pas d'alcool, les femmes ne se livrent pas à des exhibitions outrées, mais ailleurs, dans les brousses lointaines... Après tout, le banquet communiel incite au maximum d'euphorie, et consacrer un ancêtre est un acte si important qu'il fait éclater les cadres du comportement habituel. Quand Rakoto rejoindra son bureau du *fanjakana*, il lui semblera revenir d'un autre monde.

Dans les autres provinces de Madagascar, les morts ne sont pas « retournés », mais les rites célébrés en leur honneur, font apparaître une même attitude des Malgaches en face de leurs morts, leurs grands anciens, chefs de lignée dans l'au-delà, ancêtres devenus dieux. Tout au long de sa vie, Rakoto sait qu'il participera, comme tous ses frères de la Grande Ile, à des fêtes familiales chrétiennes ou « païennes » qui seront autant de rencontres entre lui-même et le surnaturel. Il sait que plus tard, ses enfants le porteront en terre en le secouant comme un panier, en braillant et en sautant « pour qu'il ne soit pas triste », qu'ils continueront de chanter Noël à la messe de minuit, d'aller barbouiller son tombeau de sang de poulet, et se confesser au « mon pera ». Et que, sans doute, employés de bureau comme lui et aux prises avec la vie moderne, ses paperasses et son cinéma du samedi soir, ils se sentiront bien mal à l'aise quand, une certaine nuit, il leur apparaîtra en rêve.



Paroles



« Depuis quelques décades, écrit le poète Flavien Ranaivo, les mots vieillissent à vue d'œil... » Ces mots malgaches, pourtant, comme ils furent vivants et forts, au point que, discours ou proverbes, chansons ou poèmes, ils ne composaient pas une littérature, mais bien plutôt des activités réelles : le discours du roi, c'était un acte de gouvernement, le proverbe, une recette de sagesse appliquée, la chanson, le rythme d'un travail. Et le poème, c'était la vie ou la mort de tous les jours. Si les mots de la langue « vieillissent » aujourd'hui, c'est que l'existence quotidienne a tant évolué qu'il lui faut adopter un nouveau langage, des termes d'emprunt, et qu'il y a séparation entre la vie et la parole, inadaptation temporaire. Mais jusqu'à présent, ces exigences du vocabulaire n'ont pas profondément changé l'harmonie de l' « Italien de l'Orient », langue aux mots pleins de voyelles, qui s'allongent de préfixes, de suffixes, d'infixes les étoffant, les étirant, les rendant abstraits ou concrets, leur donnant un rôle d'adjectif ou de verbe, puzzle sonore, chantant, ponctué d'accents toniques. Ceux qui disent qu'une langue est facile sont toujours ceux qui se contentent d'apprendre à dire « Comment allez-vous ? » et « Donnez-moi du sel ». Le mal-

pilalao : sagesse en musique.

gache est une langue difficile, quoi qu'en pensent les amateurs de phrases usuelles. Elle peut tout dire, comme toutes les langues, si *tout* signifie ce que l'homme qui les parle éprouve le besoin de dire.

Kabary, discours, *ohabolana*, proverbes, *hain-teny*, paroles savantes ou connaissance de la parole... Dans un pays où la littérature fut orale jusqu'à ce que l'écriture lui vînt des Arabes dans le sud-est, puis de l'Europe, l'éloquence a toujours tenu un rôle de premier plan. Dès l'adolescence, le Malgache s'exerce à parler en public, et écoute les anciens. Devenu patriarche de sa famille, il fait des *kabary*, des discours, à propos de tout. Qu'une naissance, une circoncision, un mariage, un enterrement surviennent dans le village, il faut parler. Le kabary est quasi rituel puisqu'il fait partie des cérémonies elles-mêmes et ne pourrait être retranché sans ôter toute signification aux événements célébrés. Sans aller jusqu'à créer, à susciter, comme est censée le faire une formule d'incantation, la parole ici affirme l'acte humain et le scelle dans la vie sociale. Et parce qu'il a ce caractère rituel, le kabary doit être dit selon des règles malgré l'apparence de flot désordonné qu'il nous donne. Il est interdit à l'orateur d'entrer d'emblée dans le vif du sujet. Le préambule consiste en d'interminables excuses : « Ce que je vais vous dire est absurde », annonce en substance le discoureur. « En outre, je ne sais pas parler, je n'ai aucune éloquence, aucune autorité, aucune expérience, aussi je vous prie de bien vouloir m'excuser si je prends la parole devant vous. » Et puis, sans transition, il proclame « qu'un doigt ne suffit pas pour tuer un pou », et « qu'une cruche d'eau pure est souillée par une cuillerée d'eau sale ». Nous autres, qui par définition et une fois pour toutes sommes considérés comme cartésiens, nous ne comprenons pas cet enchaînement, ni la nécessité de parler pour dire qu'on ne devrait pas parler. Mais c'est que nous n'entrons pas dans le jeu. Le public malgache, lui, est tout ouïe et tout recueillement. Il attend de l'orateur qu'il enfile le plus de proverbes possible, les reconnaît au passage, les savoure intensément un par un et tous ensemble, et se soucie fort peu qu'il y ait entre eux un déroulement logique. Il

attend aussi de l'orateur qu'il parle le plus longtemps possible : s'il était bref, c'est qu'il ne connaîtrait rien de l'art de la parole, ou qu'il se trouverait à court de proverbes et d'aphorismes, c'est-à-dire à court d'idées !

S'il s'agit d'une démarche en vue d'un mariage, et que le solliciteur ait été favorablement écouté, il ne ménagera pas ses remerciements fleuris. Se contenter de dire merci ne serait qu'ingratitude et grossièreté :

« Nous ne sommes pas l'eau qui se bouscule à la descente, ni le vent qui se chamaille à la montée, ni les poissons qui se disputent l'eau de la rivière, ni des sauterelles se querellant pour trouver un lieu où se poser, mais l'entretien que nous avons a pour but d'amener une bonne entente. Nous sommes venus frapper, et vous nous avez dit « Entrez ». Vous avez déroulé vos nattes propres, vous nous avez offert des sièges. Il n'y a eu ni pieds pour ruer, ni mains pour égratigner, ni pierres pour s'opposer au courant, ni cheveux pour gêner la tresse, mais vous nous avez donné proprement, franchement. C'est pourquoi nous vous présentons nos remerciements... »

Ainsi coule à flots l'éloquence villageoise, si fraîche et si usée, tissée de clichés et pourtant si spontanée, et qu'il convient de replacer dans son cadre réel, la place du village, les maisons du village et leur population attentive.

La forme la plus noble des kabary est le discours royal. Cette éloquence nationale, de même essence que l'éloquence familiale, la dépassait souvent par l'ampleur de ses thèmes. Elle fut comme « le testament de l'ancienne monarchie », ses annales et ses intentions, son style et sa pensée. Le roi Andrianampoinimerina y mit la marque de son génie. Ses discours sont beaux, qu'ils commémorent une conquête, l'institution des marchés, l'édification de nouveaux villages, la construction de digues, qu'ils adressent des conseils aux princes et aux notables ou qu'ils définissent les lois. Ils sont beaux d'une beauté qui ne relève pas de l'esthétique pure, mais de l'efficacité. Jamais paroles et actes n'ont été plus liés, échos se renvoyant une même réalité. Se sentant près de mourir, il fit venir autour de lui les personnages importants du royaume, ses parents et ses amis : « Voici mon fils Radama »,

leur dit-il, il n'est pas seulement né de ma chair, il est sorti de ma bouche... » Testament de sagesse et de sérénité : « O Dama, la violence ne vaut pas les bons sentiments. Il y a de la douceur dans la plus grande amertume... Les morts ont des répondants, les vivants des ombres. Les enfants continuent leurs pères. Mais avec toi, je pourrai dormir en paix, ô Damalahy. »

Avant de commencer leur jeu, ceux qu'on appelle les *mpilalao*, danseurs et chanteurs populaires en Imerina, laissent parler longuement leur chef de troupe. Un kabary emphatique et pompeux, accompagné de gestes véhéments, précède la musique et les trémoussements rythmés. Il annonce le « sujet » qui va être développé. Un roulement de tambour clôt le kabary sur un dernier proverbe. Alors s'agitent les longues robes roses ou mauves et les redingotes rouges aux vastes manches, alors frémissent les chapeaux de paille souple, et s'égosillent les voix, tremblent les mains et les épaules tandis que battent les pieds nus et la grosse caisse. Aucune fête, publique ou privée, ne peut se passer de ces *mpilalao*, ni de leurs danses, ni de leurs chants, ni de leurs kabary.

Où es-tu, « belle Nahandove, ô belle Nahandove », chantée par Maurice Ravel ? Les trois *Chansons madécasses*, si elles s'inspirent d'une tradition populaire malgache, l'ont étrangement transposée, de l'Ile Rouge au « jardin féerique »... Plus espagnole que l'Espagne même, celle de Ravel, plus valse que toutes les valses, celle de Ravel... mais pas madécasse du tout, la Madagascar de Ravel. Sinon, peut-être, dans cet aspect de longs récitatifs qui se taisent, reprennent, s'animent, s'apaisent. Et nous voulons bien que le *mpilalao* crie « Aoua ! Aoua ! Méfiez-vous des blancs... » si c'est Ravel qui l'harmonise.
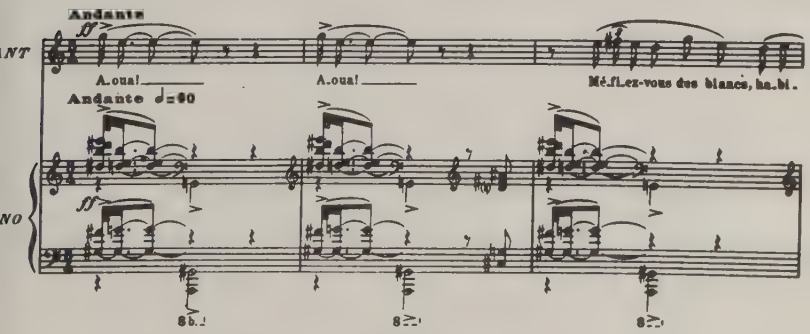
Quand les Malgaches entendent leurs proverbes au cours d'un kabary ou dans une poésie, ou lorsque eux-mêmes les utilisent dans la conversation, ils le font avec gravité. Ces phrases ne sont pas n'importe quelles phrases. Elles viennent des Ancêtres, elles sont le passé, la tradition. Elles constituent la connaissance que l'homme a de tout ce qui l'entoure, de tout ce qui est en lui. A quoi bon dire autre chose que des pro-



Chansons madécasses

Traduites en Français
par
Evariste Parny

Mises en Musique
par
Maurice Ravel



D. & F. 10,973 (b)

verbes ? Les *ohabolana*, paroles, exemples ou modèles de paroles, contiennent tout, résument tout. « La vie est une *angady*... La vie n'est pas comme le *bozaka*... La vie est semblable au fumet des aliments... La vie humaine est une ombre, un brouillard... La vie est semblable à une marmite... » Oui, tout a été dit sur la vie, et le Malgache vient trop tard. Sur les hommes aussi, ces hommes qui ne sont jamais « ni secs ni mouillés », et qui « forment une grande natte tissée d'une seule pièce ». Le proverbe est une vérité compacte, sans vides. « Le chagrin est comme le riz dans le grenier : il diminue chaque jour d'une petite mesure, et à la longue, il n'en reste plus. » Voilà tout. La sagesse n'est que constatation. On ne se lasse pas de l'entendre, on ne se lasse pas de la vivre. Quelques détails, ici, la rendent typiquement malgache, bruissante de noms de plantes et d'animaux, d'allusions aux travaux des rizières et des villages, mais elle a cette résonance universelle, impersonnelle, de la création populaire. Ici pas plus qu'ailleurs les proverbes ne sont futiles, ici plus qu'ailleurs les proverbes sont un raccourci de la sagesse humaine, à la fois chose parlée et chose vécue.

Comme toute littérature orale, la littérature populaire malgache possède des contes et des mythes, dans lesquels le monde des origines est mis en scène avec une grande foule d'êtres fabuleux, le Serpent-à-sept-Têtes, les Filles de l'Eau, la Vache-sans-cornes, Madame l'Oie, la Poupée de Glu, les Bêtes-Génies. Les mythes sont des histoires vraies, qui ne sauraient être mises en doute, alors que les contes... « Conte, conte, sornettes ! Croyez-moi, ne me croyez pas... Si vous me croyez, il fera beau, si vous ne me croyez pas, il pleuvra ! » Il ne s'agit pas tant de distraire les auditeurs que d'expliquer le pourquoi des choses : origine des montagnes, du riz, du tabac, origine de la vie, du « souffle vital ». Les héros des contes évoluent dans un monde où les pierres marchent et parlent, où la terre et le ciel se touchent, monde tout proche des croyances fondamentales toujours vivantes à travers les campagnes. Mais les conteurs disparaissent et déjà plus personne n'appelle : « Eh, hommes ! éhè les jeunes, éhè éhèhè! Nous allons chanter une chose intéressante... »

La chose intéressante, c'est dans la presse et les livres que les jeunes vont l'apprendre.

Autrefois des chanteurs ambulants, aèdes des Tropiques, colportaient de bourg en bourg les épisodes romanesques, satiriques ou lyriques de longs récits scandés et chantés, dont la danse, parfois, mimait à elle seule les moments pathétiques. Et c'est encore l'expression d'une vérité éternelle et comme figée qui retient l'esprit du Malgache lorsqu'il écoute les *hain-teny*, les « paroles savantes » avec lesquelles s'affrontent deux interlocuteurs. Les joutes oratoires, les chants alternés sont des activités poétiques bien connues ailleurs. A Madagascar, le *hain-teny* semble plus proche d'une lointaine phase de culture où la dispute était non pas une distraction, mais une manière d'agir sur le comportement d'autrui : « Ainsi dispute un propriétaire avec son voisin sur la limite d'un champ, un malade, avec le guérisseur qui l'a mal soigné », écrivait Jean Paulhan qui a étudié mieux que personne ces dialogues d'un autre âge. S'agit-il de convaincre l'adversaire, de le charmer ? Mais comment le convaincre mieux, le charmer mieux, qu'en répondant à ses images par d'autres images plus puissantes, à ses proverbes par d'autres proverbes plus riches ? Il n'est pas sûr que la poésie récitée ait un rapport avec l'objet de la dispute. Pour nous, elle est obscure dès qu'elle s'en écarte. Ici il convient de réformer notre notion d'obscurité : souvent les premiers vers du *hain-teny* « veulent dire quelque chose », les derniers nous semblent incompréhensibles. C'est dire que les premiers n'ont pas d'importance, et que seuls les derniers sont dignes d'être écoutés. En réalité, le *hain-teny*, dans une forme concentrée, hautement poétique et qui a pu le faire comparer au *hai-kai* japonais pour ses notations rapides, ses traits fulgurants, ne procède pas autrement que le *kabary*, qui, dans le flot des paroles « de circonstance » fait briller le plus possible de sentences éternelles. Temps faibles, temps forts. Faibles, les paroles qui se réfèrent à une situation personnelle :

Vous êtes celle que j'aime
Et je ne veux pas qu'un autre vous prenne.



Tsy manan-dray tsy manan-dreny, fa kamboty mahantra mpifafa lalana any Londona.

Fortes, les paroles qui déroulent, à travers images et symboles, une vérité universelle :

Le destin est un caméléon à la cime d'un arbre -
Il suffit qu'un enfant siffle pour qu'il change de couleur.

Le *hain-teny* est, paradoxalement, bien loin de l'art pour l'art et très près de la magie du verbe, mais en fait il échappe à la critique occidentale et ne pose pas tellement de problèmes littéraires. Il chante, il rime, il évoque, il suggère, et quand il parle d'amour, tous les thèmes qu'il développe ou effleure sont bien faciles à saisir, et aucune image ne peut être obscure pour le Malgache qui l'associe à son décor familier, à sa connaissance de la vie. Amour, désir :

Oignon aux racines bleues
Canne à sucre aux feuilles bleues
Même l'ombre de son lamba sent bon
Et bien plus le lamba qu'elle porte.

Harmonie de deux êtres :

Je suis le riz, vous êtes l'eau
Dans les champs, ils ne se quittent pas
Dans le village, ils restent ensemble,
Chaque fois qu'ils se rencontrent
C'est entre eux un amour nouveau.

Séparation, oubli :

Dis aux nuages d'attendre
Le vent diminue
Dis au lac d'oublier
Les oiseaux n'y viendront pas dormir.
Il est mauvais d'oublier tout d'un coup
Il est bon d'oublier peu à peu.

Un cri quelquefois, d'autant plus sensible qu'il est rare et qu'il surgit au détour d'un sentier qui fleure le gingembre et l'aloès : « Je voudrais être très malade sans mourir – Plutôt que désirer ainsi et être folle – Un seul de mes cheveux se fatigue à vous désirer... » Une amertume, bien rare aussi,

à peine exprimée : « L'amour qui n'est pas à la mesure du cœur – L'eau qui ne remplit pas la cruche – La moitié s'égare en chemin. » Beaucoup d'érotisme enfin, délicat et joyeux, tout en nuances. Le bilan des *hain-teny*, qui peut prétendre qu'il est mince ? Comme en se jouant, les Malgaches ont atteint là une poésie qui est bien plus qu'un exercice de style, mais qui répond vraiment à l'étymologie de « poésie », c'est-à-dire recrée le monde en images et fabrique une image-de-vie beaucoup plus belle, ou plus triste, ou plus drôle, ou plus vraie que la vie elle-même.

La tradition des joutes oratoires se perd peu à peu dans les villages de l'Imerina et déjà les *hain-teny* recueillis et traduits sont devenus des textes, sont entrés dans le domaine littéraire, ce qui les fige et les dénature mais aussi en conserve la beauté. Dans le sud de Madagascar et chez les Sakalava de l'ouest, la poésie alternée jaillit toujours avec vigueur, d'une résonance différente, rieuse et grivoise, et d'une facture plus grossière que celle des fins poèmes merina, mais non « sans quelque méprise », puisque le calembour et les mots à double sens y occupent une place de choix.

Au début de ce siècle, les jeunes Malgaches découvrirent une poésie inépuisable, celle de la Bible, dont les images, et surtout celles du Cantique des Cantiques leur parurent toutes proches de leurs propres chants. Ce fut une rencontre éblouissante que celle qu'ils firent, un peu plus tard, avec la poésie française, avec Baudelaire et avec les symbolistes. Pour le poète bilingue Jean-Joseph Rabearivelo, cette rencontre fut beaucoup plus qu'un contact littéraire. Elle fut décisive et orienta toute son existence. Il s'engagea si profondément dans ce que Patrice de La Tour du Pin appelle « la vie recluse en poésie » qu'il y perdit un équilibre difficile à maintenir entre sa vie quotidienne encombrée de déboires et de chagrins, et un horizon démesuré d'aspirations nouvelles. Né le 4 mars 1903 à Tananarive, il se suicida le 22 juin 1937, « un peu plus vieux que toi, Rimbaud... ». Cette mort de Rabearivelo à 34 ans a une signification : impossibilité de vivre avec la conscience continue du déracinement, de l'exil dans son propre pays, sentiment d'un effort inutile,

car personne n'écoute ces chants dont les Malgaches ne suivent pas les lignes trop savantes et que les Européens d'alors considèrent comme des « imitations » sans intérêt. Le premier à Madagascar à être un intellectuel français, à ne plus savoir où poser son âme, en quelle langue parler, « homme de nulle part » comme dira plus tard pour son compte le Vietnamien Pham Van Ky.

Des vers réguliers : *la Coupe de Cendres, Sylves, Volumes ;* des vers libres : *Presque Songes, Traduit de la Nuit, Chants pour Abeone ;* un recueil posthume, *les Vieilles Chansons d'Imerina.* Bien des textes inédits restent encore dans l'ombre, notamment les *Calepins Bleus*, journal intime, une anthologie et un autre recueil de poèmes, *Trèfles.* Partout résonne la même inspiration profonde : mélancolie des Hautes-Terres d'Imerina, sentiment de la mort, nostalgie diffuse, nostalgie de tout... Accents intensément malgaches en même temps qu'universels, échos d'une tradition intérieure jamais reniée. Ils sont loin d'être tous d'une égale beauté, les vers de Rabearivelo, et certains nous paraissent académiques et pompeux. Mais tout à coup flamboient des images nées d'un talent vrai, où presque toujours une sorte d'angoisse ancestrale, une présence latente de la mort sont les valeurs les plus éclatantes :

Mais soudain me viendront les grandes faims mystiques
Car vos ombres, mes morts, émigreront en moi...

C'est trop peu de dire que la nostalgie du passé le hante, mais plutôt une jouissance amère à évoquer un âge d'or auquel il n'a même pas besoin de croire.

Souvenir, souvenir, automne de mon cœur
Quel oiseau chantera dans nos bois désolés
Et quelle floraison charmera la langueur
Où, rois découronnés, nous sommes exilés ?
....
Mais au jardin des Rois et sur les esplanades
Où nos soleils de feu dévorent les grenades
Et hâlent jusqu'au cœur les filles de l'amour...

Paroles

Ces filles de l'amour hâlées jusqu'au cœur, il les a, dans l'ensemble, peu chantées, si ce n'est avec la légèreté des chansons, le rythme retrouvé des *hain-teny*. Mais l'amour qui lui importait, tendre et familier, s'illumine parfois de paroles toutes simples :

Tu dors, ma bien-aimée
Tu dors dans ses bras, ô ma dernière-née
Je ne vois pas vos yeux lourds de nuit
Qui d'ordinaire s'irisent
Comme des perles authentiques
Ou des raisins mûrs...

L'union de deux cultures vécue jusqu'au désespoir et payée de la mort même du poète, c'est une contribution peu commune à la littérature. Aujourd'hui la tombe de Rabearivelo, aux environs de Tananarive, est un petit tertre chevelu, abandonné à la douceur du hameau qui l'enferme, aux herbes folles, aux couchants d'or. J'y ai vu quelques poules picorer, quelques *fody* se poser. Les paysans d'alentour n'ont lu ni *Sylves* ni *Volumes*. Quant aux gens de la ville, ils savent bien qu'aujourd'hui nul ne meurt plus d'être poète, et qu'il faut écrire en malgache.

Depuis, les écrivains malgaches ont repris les vieux thèmes élégiaques. Jacques Rabemananjara chanta lui aussi « Iarive la Haute et ses rouges splendeurs », la royauté déchue, les tombeaux et les mânes, dans des recueils publiés ou inédits : *Sur les marches du soir*, *Lyre à sept cordes*, *Apothèses*, *Rites millénaires*. Flavien Ranaivo s'inspire plus directement des *hain-teny* pour illustrer les thèmes lyriques de partout et de nulle part, l'amour, sa souffrance et sa joie, non plus sur le mode impersonnel, mais sur celui des expériences vécues, pourtant voilées de sentences.

La langue malgache n'est pas abandonnée pour autant. Le poète le plus chanté dans toute l'île, Havana Ramanantoanina, écrit en vers rimés, où l'accent tonique est savamment utilisé. Si théâtre et roman n'ont pas encore révélé de talents majeurs, le goût des lettres se développe en Imerina, en même temps qu'un penchant vers la connaissance des



mœurs anciennes, l'exégèse des croyances locales. La revue d'une nouvelle génération d'intellectuels, *Antso*, aspire à une véritable renaissance de la littérature nationale. *Iarive*, autre revue culturelle, nourrit des ambitions comparables, tandis que l'Académie malgache groupe tout ce que Madagascar compte d'érudits locaux, historiens, savants ou linguistes. Et ici, il faudrait citer trop de noms. Cette culture qui s'ouvre peu à peu au monde d'ailleurs, au monde nouveau et qui s'affirme de plus en plus, est émouvante, et l'on ne saurait trop mettre l'accent sur la valeur réelle de l'élite malgache, appliquée, intelligente, travailleuse.

Comme ils sont sérieux, studieux, ces Malgaches ! direz-vous. Ils ne font donc que de la grammaire, de la rhétorique ? Ils ne chantent plus, ils ne dansent plus ? Que si.

Pseudo-folklore : Odeam Rakoto



Ils chantent et ils dansent, recueillant peu à peu ce qui reste de leur folklore. La troupe d'Odeam Rakoto et les Barijaona montent des spectacles colorés, où la cithare de bambou, la *valiha* nationale, tient encore sa place. Pourtant, un certain goût du spectacle, un modernisme un peu hasardeux pourrait bientôt leur faire préférer un « music-hall » malgache hétéroclite, s'ils n'y veillaient. Le public local en raffole, ils enregistrent des disques. Quant aux peintres malgaches, ils sont légion. Pour exprimer leur pays, aucune couleur ne leur paraît trop riche, et les expositions succèdent aux expositions. Les étudiants malgaches de France, eux, se tournent plutôt vers les sciences : médecine, pharmacie, sciences naturelles, où ils excellent.

Pourquoi faut-il qu'à tous ces hommes appliqués que nous admirons, à tous ces travaux exemplaires, nous ayons la faiblesse, décadents que nous sommes, de préférer la moindre petite chanson d'Imerina, qui dit si peu et qui dit tout, que personne n'a écrite, et qui ouvre, dans un clignement d'yeux, toute l'âme d'un pays ?

Si vous alliez à Ambohimanga
Je vous donnerais une petite commission
Apportez-moi trois mangues, je vous prie
Pour que je vous abandonne trois ans.
Mais aujourd'hui je ne suis qu'à vous
Demain, à mon père et à ma mère
L'amour est un semis de riz :
Il pousse à sa nouvelle place...

Une petite chanson de rien du tout :

Puis-je entrer, Rasoa-la-précieuse ?
– Entrez, Randriamatoa,
J'étendrai pour vous une natte propre.
– Je ne veux pas de natte propre
Je veux un coin de votre lamba.



Une République



Depuis ses origines brumeuses de terre océanienne jusqu'à son actuel statut de République encore jeune, il semble que Madagascar ait franchi des étapes géantes par à-coups, avec de longs temps morts coupés d'avances rapides. Pour ne parler d'abord que de son évolution décisive, celle qui la fit passer de l'état de terre annexée à celui de nation indépendante, c'est à peine en l'espace d'une vie d'homme qu'elle a pu la poursuivre sans trop de heurts. Une courte vie : de 1896, date de la loi d'annexion qui mettait fin à la royauté merina, à 1960, date de l'Indépendance. Soixante-quatre ans d'améliorations et de réformes, c'est une marche fulgurante si l'on considère les longs siècles de tâtonnements, de stagnation, de progrès temporaires qui l'avaient précédée.

La notion d'entité politique malgache avait été rêvée par le « vieux Nampouine » et par ses successeurs, mais rêvée surtout comme une extension de leur propre domination bien plus que comme l'unification réelle d'un territoire voué à une organisation unique. Les traités de Protectorat passés antérieurement à l'expédition de 1895 avec quelques chefs des régions côtières n'avaient eu qu'une existence éphémère, et n'avaient guère modifié la conception d'une

île divisée entre l'autorité de plusieurs souverains. Mais ces accords transitoires avaient vécu, et la loi d'annexion de 1896 fit brutalement prendre forme à un idéal, celui du rassemblement de la terre malgache, non plus au profit d'une dynastie déchue, mais à celui de la colonisation française. L'idée même de la nation, de la patrie malgache en surgit. Cette idée-force qui devait susciter par la suite un nationalisme triomphant naquit de l'unification elle-même, si bien que l'annexion, dès ses débuts, portait en elle le germe de l'indépendance.

Ce n'est un paradoxe qu'en apparence. Il faut qu'un pays ait pris corps pour que les habitants de ce pays se le représentent comme un idéal à défendre. Les chefs de village, les nobles des clans, les roitelets des montagnes n'avaient de Madagascar qu'une vision toute personnelle, ou une vision réduite à un groupe social opposé à d'autres. Et même la dynastie merina ne se concevait qu'en opposition à d'autres commandements, betsileo ou sakalava, qui la gênaient sur ses hypothétiques frontières. Or, vu de Paris, le territoire malgache tout entier formait un bloc, une unité indéniable. Selon les buts majeurs de la colonisation, le gouvernement français assumait donc la charge, par la volonté du Parlement, d'élever peu à peu au rang d'État moderne et uni un pays fragmenté et arriéré. Si ces buts avaient été différents, il lui eût été facile de maintenir une royauté fantôme et de régner sur un pays divisé en chefferies provinciales. A une époque où à Madagascar subsistait encore l'esclavage, un résident général puis un gouverneur général entreprirent d'administrer le pays selon les règles familières à la France du vingtième siècle. Le « grand commis » de la République réunissait entre ses mains tous les pouvoirs locaux et recevait de France directives et instructions de principe. Qu'il y ait eu souvent écart entre des ordres théoriques et les initiatives de fait, suscitées sur place par une réalité humaine plus pressante que les plans préconçus, c'est l'une des données constantes de la colonisation. Au cours d'un proconsulat de neuf années, Gallieni devait faire naître de sa poigne personnelle des formes qui ont survécu aux années et à la colonisation elle-même.

Pendant un demi-siècle tout ce qui touche à l'administration de la Grande Ile a porté sa marque. Personne ne songe à le nier, à Madagascar. Peu à peu se créèrent les organismes appelés à seconder de leurs conseils le détenteur de l'autorité : chambre de commerce dès 1905, municipalités, conseil d'administration de la Colonie, délégations économiques et financières constituées définitivement en 1924. Ces délégations, un peu à la manière des *fokonolona* en sommeil, formulaient des avis et des vœux. Mais elles étaient formées de membres désignés par le gouvernement, d'élus des chambres de commerce, des municipalités et du corps électoral autochtone. On n'en était pas encore au suffrage universel.

L'opposition à la présence française n'apparut guère pendant la première moitié du vingtième siècle. Non qu'elle n'existât pas dans les esprits. Mais les manifestations antifrançaises furent rares, faute de moyens. Pourtant le mouvement de la V V S, Vy Vato Sakelika (Fer, Pierre, Ramifications, ou plutôt ici Réseau), formé vers 1913 et découvert seulement en 1915, avait pour but de restaurer par la force la domination merina. Ses promoteurs étaient cinq étudiants en médecine, dont Ravoahangy qui devait par la suite jouer un rôle capital lors de la rébellion de 1947. Son organisation était celle d'une société secrète. Elle groupait des adhérents en sections de vingt membres au plus, sans communications entre elles, sinon par l'intermédiaire d'un seul et à l'exclusion de tout document écrit. Le complot éventé et les principaux meneurs arrêtés, 320 membres de la V V S furent déférés à la justice, qui prononça contre eux des peines modérées ; il s'agissait plutôt de propagande idéologique que d'action armée. Tous les condamnés furent, par la suite, graciés et l'événement oublié. Cet épisode mis à part, qui trahissait une tendance latente à l'opposition, on peut dire que le loyalisme de Madagascar à l'égard de la France demeura intact au cours des deux guerres de 1914 et de 1939, et que les bouleversements – faibles, à vrai dire –, intervenus dans l'île en 1942 au moment du débarquement anglais et gaulliste, n'entamèrent pas les rapports pacifiques entre la population autochtone et les Européens.

Le bilan de ce débarquement anglais et des Forces Françaises Libres dans la Grande Ile est peu connu : quarante morts, dont l'aviateur Assolant abattu en mer par un avion anglais, et quelques navires de guerre coulés dans la rade de Diego. Quant aux Malgaches, leurs souvenirs de cette période restent bloqués sur l'image terrifiante des régiments de Zoulous utilisés par les Anglais. Pourquoi la marine britannique avait-elle jugé bon de venir croiser en ces lointains parages ? Parce qu'elle soupçonnait des sous-marins japonais de s'y risquer. Il n'y avait pas si loin, en passant tout droit sous la mer, des eaux extrême-orientales aux eaux indiennes et aux rives madécasses... Le Japon de 1942 était en pleine expansion. Mais faire marcher des Zoulous contre des Malgaches, ou, comme nous l'avons fait en Indochine, des Sénégalais contre des Vietnamiens, c'est assurément se rendre coupable d'une entreprise diabolique. Une peur panique s'emparait des Malgaches à la vue de ces grands pendards, vraiment trop grands, vraiment trop noirs pour être de vrais hommes... Les Anglais débarquèrent à Diego, puis « descendirent », Zoulous en tête, tout du long de l'échine de la Grande Ile. Le gouverneur Ahnet quitta Tananarive avec ses services, mais se rendit à l'évidence quelque quatre cents kilomètres au sud, à Fianarantsoa, tandis qu'à Tulear débarquaient d'autres Anglais. On vit alors ce qu'était Madagascar réduite à ses seules ressources économiques : tout le monde eut faim, vraiment faim, Malgaches et Français. Cette disette fut brève, heureusement. Dans le souvenir du paysan malgache, le glorieux débarquement libérateur se traduisit avant tout par la peur du Zoulou, personnage d'un autre monde que lui amenaient les Blancs et qu'ils auraient aussi bien fait de garder pour eux. Il est vrai que les Blancs l'avaient amené aussi, lui paysan malgache, en face des Allemands à deux reprises, en 1914 et en 1939.

Après la deuxième guerre mondiale, Madagascar bénéficia comme les autres colonies de profondes réformes de structure. La charte de San Francisco, la conférence de Brazzaville annonçaient déjà l'approche d'une ère où les peuples colonisés seraient appelés à prendre une part prépondérante à

Au Peuple Français

Le département d'Etat a fait dans la nuit du 4 au 5 mai la communication suivante à M. Henry-Haye, Ambassadeur de Vichy à Washington. Cette même communication a été transmise au gouvernement de Vichy par l'entremise du Chargé d'Affaires américain.

" LE Président des Etats-Unis a été informé que Madagascar a été occupée par les troupes britanniques.

" Cette occupation a la pleine approbation et le plein appui du Gouvernement des Etats-Unis.

" L'Ile de Madagascar présente pour les Nations Unies le danger précis d'être occupée ou utilisée par les puissances de l'Axe, spécialement par le Japon.

" Une telle occupation par les puissances de l'Axe, constituerait un danger certain et grave pour les Nations Unies, dans leur lutte destinée à maintenir cette forme de civilisation à laquelle la France et les Nations Unies sont accoutumées depuis si longtemps.

" Le gouvernement des Etats-Unis est en guerre avec les puissances de l'Axe et, s'il devient nécessaire ou désirable pour les troupes ou les bateaux américains d'utiliser Madagascar pour la cause commune, les Etats-Unis n'hésiteront pas à le faire à quelque moment que ce soit.

" Les Etats-Unis et la Grande-Bretagne sont d'accord que Madagascar sera naturellement restituée à la France après la guerre, ou à tout moment où l'occupation de Madagascar ne serait plus d'un intérêt essentiel pour la cause commune des Nations Unies.

" Etant donné le fait que les Nations Unies se considéreront comme les dépositaires pour la France de l'Ile de Madagascar, afin de la protéger contre toute attaque de l'une des puissances de l'Axe, tout acte de guerre autorisé par le gouvernement français contre le gouvernement de la Grande-Bretagne ou le gouvernement des Etats-Unis serait nécessairement considéré par le gouvernement des Etats-Unis comme une attaque contre toutes les Nations Unies."

IMPRIMÉ POUR LE GOUVERNEMENT DES ETATS-UNIS ET DISTRIBUÉ PAR LA R.A.F.

F 47

la gestion de leurs affaires. La Constitution de 1946 affirmait dans son préambule : « La France entend conduire les peuples dont elle a pris la charge à la liberté de s'administrer eux-mêmes et de gérer démocratiquement leurs intérêts. » Une telle promesse germe à vive allure dans l'esprit de ceux à qui on la fait : dès 1947, elle éclatait en rébellion.

Une série de décrets datés du 25 octobre 1946, dus à l'initiative de Marius Moutet, ministre socialiste de la France d'Outre-Mer, avaient doté Madagascar d'une Assemblée représentative siégeant à Tananarive et d'une Assemblée provinciale au chef-lieu de chacune des cinq provinces de l'époque, Tananarive, Tamatave, Majunga, Fianarantsoa et Tulear. La prépondérance numérique de la représentation autochtone était assurée dans toutes ces assemblées, mais le corps électoral encore réduit. A l'époque, le droit de vote était réservé aux citoyens suffisamment instruits et évolués pour en faire bon usage. Ce qu'il est aisé de mettre en lumière, c'est la progression sûre des réformes qui peu à peu donnèrent à Madagascar un visage neuf. La loi définissait 23 catégories d'électeurs, nombre accru en 1951 au point que le suffrage universel était à cette date tout près d'être établi. Quant aux attributions des Assemblées, elles ne cessèrent de s'élargir par rapport à celles des précédentes Délégations : les voici qui délibèrent sur le budget annuel, sont consultées sur tout projet d'ordre administratif, financier, économique, social. Madagascar obtient le droit d'envoyer des représentants auprès du Parlement métropolitain, 5 députés à l'Assemblée nationale, 5 sénateurs au Conseil de la République, 7 conseillers à l'Assemblée de l'Union française. Le travail obligatoire, la fameuse corvée dissimulée sous l'euphémisme de « prestation », est aboli. Depuis longtemps déjà, depuis les toutes premières années de l'installation des colons, on avait renoncé à une autre forme de corvée, dissimulée sous un autre euphémisme : l'« usage administratif » de fournir de la main-d'œuvre autochtone aux colons. Du temps des rois merina, la corvée obligatoire, non rémunérée, était de règle. Après les décrets de 1946, on instaure un véritable code du travail, d'esprit libéral. Enfin le Plan d'Équipement

des colonies est financé par le F I D E S (Fonds d'investissement pour le développement économique et social), créé par la loi du 30 avril 1946. Dès lors, on fait plan sur plan. Investissements de toute nature, soutien des cours des produits agricoles et miniers, amorces d'une politique de crédit, démarrage des organismes de paysannat. On noircit beaucoup de papier. Les *taratasy*, comme on dit à Madagascar, qu'il s'agisse d'un rapport, d'un dossier, d'une lettre ou d'un bordereau, les *taratasy* s'empilent et gonflent les chemises administratives. Cela se traduit dans la réalité par une modernisation du réseau routier et ferroviaire, des ports et des aérodromes, par la création de collectivités rurales autochtones, le développement de l'enseignement et des formations sanitaires. L'aide du F I D E S, évaluée entre 1946 et 1956 à 100 milliards d'anciens francs, devait s'accroître d'une manière considérable après cette date.

Telles furent les institutions qui, de 1946 à 1956, dominèrent la vie publique de la Grande Ile. Elles ont familiarisé les élus avec les problèmes de gouvernement, elles ont peu à peu façonné un personnel capable, le moment venu, d'assumer la charge du pouvoir. Il suffit d'un peu de bonne foi pour reconnaître qu'à travers ces étapes l'expérience vécue par Madagascar doit être considérée comme l'apprentissage de la démocratie.

Or cet apprentissage ne fut pas du goût de tout le monde et faillit être compromis dans sa marche régulière, trop lente au gré de quelques-uns. Dans leur révolte même, c'est la terminologie du maître qu'ils utilisent : au professeur en démocratie s'opposa soudain le Mouvement démocratique de rénovation malgache. Le créateurs de ce parti M D R M étaient eux-mêmes « créés » par le système : deux députés de Madagascar à la première Assemblée constituante à Paris, et le troisième, élu comme les deux premiers à la 2e Assemblée. Leurs noms sont connus des métropolitains, surtout depuis leur retour dans la Grande Ile : Rabemananjara, Ravoahangy et Raseta, un Betsimisaraka et deux Merina, un littérateur et deux médecins. En 1947, les circonstances étaient favorables à une rébellion. Circonstances intérieures :

une situation économique précaire résultant de la guerre, pénurie alimentaire, pénurie de tissus et de produits importés, impopularité de l'Office du Riz qui réglementait la consommation locale. Circonstances extérieures : désagrégation de l'influence française, abandon de la Syrie et du Liban, guerre d'Indochine. Susciter un soulèvement populaire, parvenir à la conquête de l'indépendance par un coup de force sans passer par les étapes prévues, tel était le but immédiat du M D R M, qui utilisa les moyens de la propagande électorale. Regardés comme les maîtres du pouvoir, les leaders obtinrent un triomphe. Ils recrutèrent d'anciens militaires et agirent sur les sorciers de village, les *ombiasy* ou « hommes sacrés », détenteurs des charmes et amulettes, experts en divination par les graines. Les sorciers promirent aux adhérents du mouvement de les rendre invulnérables s'il y avait à combattre. Devant le développement de cette propagande, le gouvernement eut recours à une vieille recette. Il suscita une contre-propagande, créa un parti adverse, curieusement nommé le Parti des Déshérités de Madagascar, en abrégé P A D E S M. Ce terme était choisi pour marquer l'opposition entre les côtiers et les Merina, les côtiers s'étant toujours considérés comme brimés, vexés, écrasés par les Merina des Hauts-Plateaux, lesquels une fois de plus prenaient la tête d'un mouvement à leur profit. C'est une politique aisée que de canaliser des rancunes ancestrales. Si l'on s'en tient aux mots, il y avait de quoi dérouter ceux qui associent indissolublement les « déshérités » ou prolétaires opprimés et les tenants du nationalisme et de l'indépendance. Paradoxes de la Grande Ile... Ici, les « repus » à voitures et fonctions officielles, c'étaient ceux-là mêmes qui allaient massacrer les « déshérités » au nom de la libération de Madagascar.

La date fixée pour une insurrection générale fut le 29 mars 1947. Attaque du camp militaire de Moramanga, embuscades en brousse, incendies de plantations, massacres de Français, de Réunionnais, de Malgaches adhérents au PADESM, toute cette agitation dura environ deux mois. Mais Tananarive ne bougea pas. Quand les Merina constatèrent l'échec de la rébellion sur les Plateaux, ils se cachèrent, rentrèrent dans

leurs cases, laissant passer l'orage. Ce sont les régions côtières de l'est qui firent les frais du complot central et se battirent pour ses instigateurs, et certains côtiers d'aujourd'hui ont du mal à oublier ce que leurs « frères » des Hautes-Terres leur firent accomplir et subir à ce moment-là. Pourtant, la répression française devait donner la couleur du martyr aux nationalistes malgaches. A l'intérieur d'un quadrilatère limité par le bourg de Maroantsetra, le lac Alaotra, Fianarantsoa et Farafangana, la réaction fut violente, et il n'est pas sûr que victimes et « coupables » aient toujours coïncidé. Dans quelle guerre coïncident-ils ? Le chiffre des morts annoncé par les autorités françaises était de 12 200. Celui que les Malgaches avancèrent fut de 80 000. Le nombre des tués par faits de guerre se grossit de ceux qui, terrorisés par la répression, s'enfuirent dans les régions forestières de la falaise et qui, malgré des tentatives conciliatrices, s'obstinèrent à y rester, c'est-à-dire à y mourir de faim, d'épuisement et de maladie. Les députés Rabemananjara, Ravoahangy et Raseta furent condamnés à mort, puis grâciés et transférés en France. A l'incarcération succéda la résidence obligatoire en métropole. Le pénitencier de Nosy Lava sur la côte nord-ouest vit arriver un certain nombre de condamnés aux travaux forcés. Un immense écœurement naquit de cette insurrection manquée. Les fruits de l'indépendance n'étaient pas mûrs. Quand ils le seront, une commune volonté d'édifier une jeune République fera taire ces rancunes et jeter un voile sur un épisode significatif. Les trois députés incarcérés en France devaient devenir bien vite les vivants symboles d'un nationalisme opprimé. Sans doute est-il permis de considérer cette phase douloureuse de l'émancipation malgache sous plusieurs angles différents, selon des données politiques ou théoriques. Il n'en reste pas moins vrai que ceux-là mêmes qui semèrent ce grain n'eurent pas le bénéfice de la récolte, que plus d'un Malgache nationaliste fut contre les thèses de Raseta et qu'il y eut toujours un abîme profond entre les idéaux discutés à Paris et la réalité malgache vécue au jour le jour. Aujourd'hui que le but final est atteint et que l'indépendance porte ses fruits, personne, à Madagascar, ne souhaite évoquer

le souvenir de ces sursauts sanglants.

A vrai dire, il fallut attendre 1956 pour qu'une nouvelle pâture fut donnée aux populations : pâture bien abstraite pour la masse que l'importante loi-cadre élaborée par Gaston Defferre, alors ministre socialiste de la France d'Outre-Mer, et par Houphouët-Boigny, ministre d'État. Cette loi du 23 juin 1956 était décisive et marquait une étape réelle dans le progrès de Madagascar. Mais quand Defferre vint l'expliquer lui-même au « peuple » de Tananarive, on peut se demander si l'éducation juridique dudit peuple lui permit d'apprécier à leur juste valeur la réforme de la Fonction Publique, l'élargissement des compétences des assemblées territoriales, la généralisation du système du collège électoral unique et du suffrage universel des deux sexes à toutes les élections. Ce jour-là, devant l'Hôtel de Ville de la capitale une toute petite foule clairsemée flânait au soleil, les drapeaux claquaient au vent frais, les haut-parleurs étaient en place. On attendait le ministre qui allait montrer une belle loi-cadre... Avant son exposé, une voix malgache hurla dans le haut-parleur : « Atoukô atoukô! », allons, allons, approchez-vous tous, serrez-vous un peu, venez plus près! Le peuple s'approcha et se serra, écouta religieusement le beau *kabary* obscur où manquaient quelques proverbes, qui l'eussent rendu plus clair. Mais les promesses d'un merveilleux avenir, et le fait qu'un grand *vazaha* venu exprès de France s'adressait directement à eux leur donnèrent la paix du cœur. L' « attente des masses » était-elle comblée? En langage administratif il s'agissait de « promouvoir un ensemble cohérent de réformes qui répondent à l'attente réelle des populations ». Ces dispositions nouvelles créèrent l'autonomie interne pour les territoires d'Outre-Mer, accentuèrent l'effort entrepris auparavant dans le domaine économique et social. Elles conduisirent aussi certains hommes politiques français à s'intégrer aux partis malgaches sous peine de disparaître de la scène.

Si certains ne lurent pas la loi-cadre, d'autres y trouvèrent les marques évidentes d'une évolution très rapide de Madagascar vers l'indépendance. « Que vont devenir nos maris? » gémissait une femme d'administrateur français, éplorée.

Si le pouvoir exécutif avait toujours pour chef le haut-commissaire de France, successeur du gouverneur général, pour la première fois un vice-président malgache siégeait au Conseil de Gouvernement et en présidait souvent lui-même les réunions. Ce premier vice-président fut Philibert Tsiranana, déjà conseiller provincial de Majunga depuis 1952, conseiller représentatif, puis député de Madagascar depuis 1956. Un certain nombre de ministres élus par l'Assemblée représentative au sein même de cette Assemblée et quelques fonctionnaires constituèrent le nouveau Conseil de Gouvernement. Architectes et décorateurs se mirent alors au travail pour bâtir en un temps record une salle d'Assemblée aussi moderne que « fonctionnelle », sans oublier les micros ni la place des sténotypistes ni celle de la presse ni les éclairages savants ni le bar adjacent. Le Conseil de Gouvernement disposa bientôt d'un local flambant neuf. A deux pas de l'admirable jardin zoologique de Tsimbazaza, où lémuriens, crocodiles, chèvres mohair et kangourous poursuivent une existence apparemment sans débats, les hommes du pouvoir s'employèrent à acheminer Madagascar vers l'éden d'une démocratie parlementaire à la mode française. Là où le pouvoir n'était que consultatif, il devint délibérant : assemblée territoriale et assemblées provinciales eurent désormais un droit de regard décisif sur toutes les affaires intérieures de l'île. Peu à peu se créa ainsi la Fonction publique malgache, qui facilita l'accès des autochtones à tous les échelons de la hiérarchie en remplacement des agents métropolitains, à égalité de compétences. Un mot peu harmonieux définit ce processus : malgachisation. Bête noire de quelques colons, souci des fonctionnaires français, bonne conscience du ministre métropolitain.

Bonne conscience... Et pourtant! « Si vous aviez lu la loi-cadre... » C'est que, justement, le libéralisme de ses promotions s'arrêtait à l'instant même où les intérêts fondamentaux de la République française risquaient d'être menacés par des initiatives dangereuses du gouvernement local. En fait, une liste considérable de compétences et de services demeuraient l'apanage de l'Administration française : services d'État, relations extérieures, contrôle des changes, immigra-

tion, armée, police, sécurité générale, tribunaux de droit français, inspection du travail, Trésor, et bien d'autres. Dans ces conditions, et au bout d'un certain temps de fonctionnement, la loi-cadre prit pour quelques-uns l'allure d'un piège... Piège, dirent les nationalistes extrémistes, piège que cette demi-mesure élaborée pour nous faire attendre indéfiniment l'indépendance. Piège que cette dualité du pouvoir où nous n'avons en fin de compte qu'un sous-pouvoir, ce qui, au point où nous en sommes, est plus vexant que de n'en pas avoir du tout. Une petite vanne entrouverte sur un flot d'impatience... D'ailleurs, Indochine, Maroc et Tunisie donnaient aux Malgaches des occasions de convoiter, de comparer. Le Congrès de l'Indépendance réuni à Tamatave au début de mai 1958 groupa les partis nationalistes et réclama l'indépendance immédiate. C'est sa délégation qui mena « la politique du non » au Référendum du 28 septembre 1958. Tananarive vota « non ».

Ce qui n'empêcha pas la Communauté de prendre forme après l'avènement de la Ve République. Tsiranana, devenu dès juillet 1958 président du Conseil du Gouvernement et membre du Comité consultatif constitutionnel chargé d'élaborer la Constitution, fut très fier d'avoir lui-même « inventé » ce terme de Communauté pour succéder à « Union française », ou à des périphrases telles que « dans le cadre de l'Union française », vite périmées, ou « indépendance dans l'interdépendance », aussitôt née aussitôt morte. Communauté est un mot commode. Il ne faut pas trop le creuser. Qui dit communauté suppose un certain nombre de données fondamentales : communauté de règle, d'idéal, d'intérêts, sacrifices pour l'ensemble... Or il est bien évident que pour chacun des États membres de cette Communauté les soucis personnels l'emportent de loin sur le destin commun. Madagascar en particulier cultiva ici son esprit insulaire et mena sa barque pour le mieux. « C'est un petit continent », disait volontiers Tsiranana. Les événements de Hongrie, l'affaire de Suez ne suscitèrent aucun mouvement de passion, dans l'univers malgache. Il est vrai que la Grande Ile se trouvait du bon côté du canal, pour recevoir le pétrole. Et qu'elle avait une chance


PHILIBERT
TSIRANANA
RAIN'NY
FAHALEOVANTENA
MADAGASIKARA
26 JUIN
1960

de voir arriver sur ses côtes des bateaux inhabituels. Bref, la Communauté s'entendit d'abord pour le pouvoir malgache naissant, dans le sens Madagascar-France et retour. Ce fut une communauté linéaire, celle du « petit frère qui vient voir son grand frère », selon l'expression même de Tsiranana au général de Gaulle.

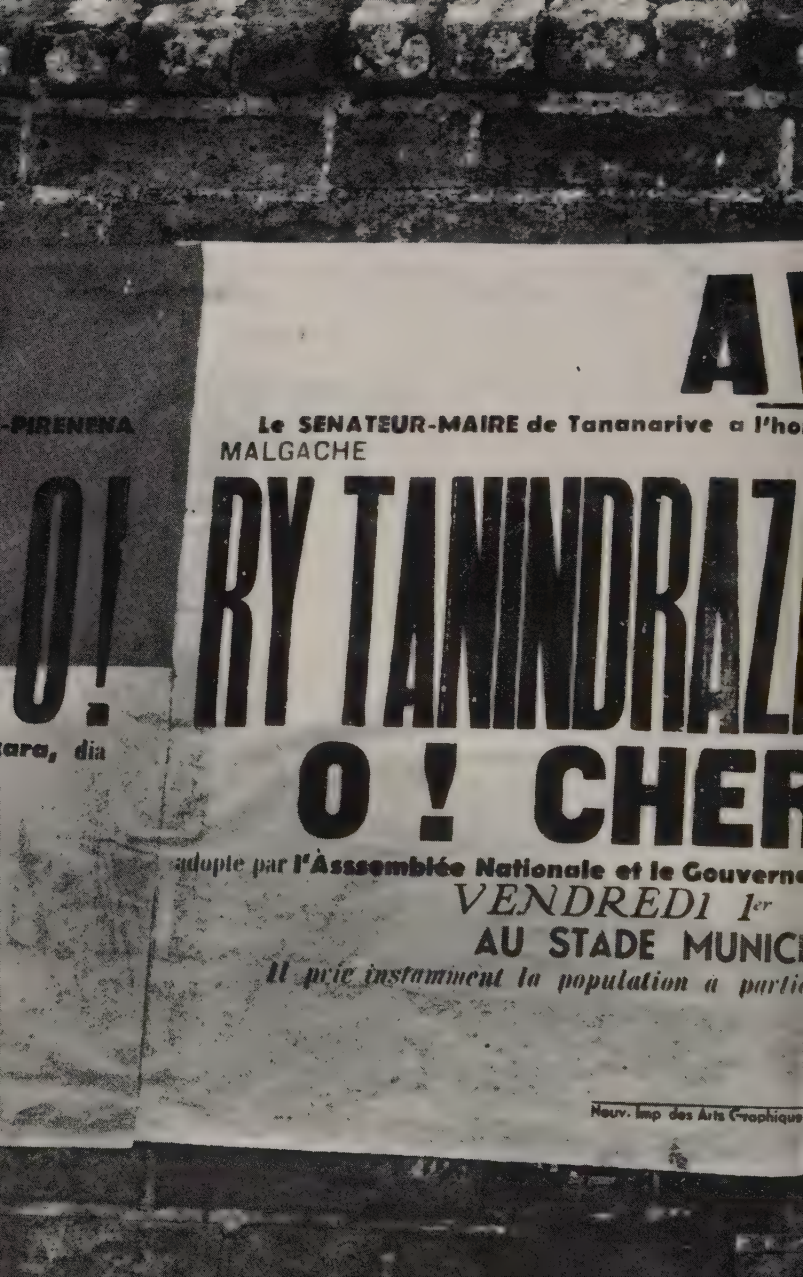
Malgré le « non » de Tananarive, Madagascar tout entière dit « oui » à de Gaulle en 1958. Dans l'amphithéâtre du Lycée Gallieni, fut proclamée, le 14 octobre de la même année, la République malgache, « au sein de la Communauté ». Aucune voix ne s'éleva contre les 208 voix approbatrices. Le lendemain, la loi d'annexion de 1896 était abrogée, et adoptée la loi constitutionnelle de la République malgache. Un gouvernement provisoire ayant Tsiranana à sa tête eut pour tâche de mettre sur pied les nouvelles institutions. On créa un drapeau, blanc, rouge et vert. On créa un hymne national, mis au concours parmi les Malgaches. Le jeune homme dont l'hymne fut retenu ne se contenta pas de ressentir une fierté patriotique : il sollicita une audience du Président afin de lui réclamer des droits d'auteur chaque fois que la fanfare républicaine ferait retentir sa musique...

Dès lors, tout se déroule très vite. Après le drapeau et l'hymne, le reste va de soi : constitution malgache adoptée le 29 avril 1959, Assemblée nationale élue pour cinq ans au suffrage universel, Sénat composé en partie de membres élus au suffrage restreint, en partie de membres désignés par le gouvernement. Le Président de la République est élu pour sept ans par le Parlement et est en même temps président du Conseil des ministres, dont il nomme ou démet les membres. Tsiranana l'emporte le 1er mai 1959 par 113 voix sur 114 votants.

1960, année de l'Indépendance. Mais, précisait Tsiranana, nous restons attachés à la Communauté, à la France, nous sommes des gens reconnaissants. Il défend à l'O N U le concept de Communauté. Il défend aussi l'idée de « souveraineté internationale », qui permet l'envoi à l'O N U d'un délégué de Madagascar. Accords, signatures, déclarations : « La République malgache accède, en plein accord et amitié

avec la République française, à la souveraineté internationale et à l'indépendance par le transfert des compétences de la Communauté. » Une déclaration franco-malgache du 26 juin 1960 exalte la traditionnelle amitié qui unit les deux peuples et leur libre coopération. Le triomphe personnel de Tsiranana fut un fait marquant dans cette évolution. Le 14 octobre 1960, jour de la première fête nationale de l'Indépendance – et aussi la première parmi les pays de la Communauté – tous les Malgaches sans exception auraient dû communier dans une même allégresse. Or il faut croire que la nationalisme ne surmonte pas toujours l'esprit partisan... L'indépendance de Madagascar, c'était bien beau, mais enfin, c'était l'indépendance de Tsiranana ! C'était celle du P S D, le Parti social démocrate. Mieux, Tsiranana lui-même avait demandé l'amnistie, le retour des trois députés « rebelles », Rabemananjara, Ravoahangy et Raseta. On ne coupe pas plus habilement l'herbe sous le pied. Eux avaient semé, c'est Tsiranana qui récoltait. Pourtant, le résultat est acquis, le but ultime est atteint ? Mais non, Raseta se met à la tête du Parti communiste, l'A K F M, tandis que Rabemananjara propose à Tamatave une liste d'Union élue contre celle du P S D aux élections législatives de l'Indépendance.

En fait, un certain nombre d'éléments positifs composaient cette réussite, et en particulier l'ancienne S F I O. Tsiranana était l'homme du Parti socialiste à Madagascar et avait été régulièrement soutenu depuis ses débuts dans la vie politique. Gouvernements socialistes en France, haut-commissaire socialiste à Madagascar : Tsiranana avait la partie belle, ayant choisi la bonne couleur, ou plutôt les bonnes couleurs, rouge et vert, avec l'emblème du chat, que brandit la foule amenée par les camions du parti pour l'accueillir en avril 1960 après la signature des premiers accords. Ainsi la foule qui l'acclamait semblait faire ovation au chef de parti plutôt qu'au chef d'État, dont la notion n'était pas encore claire. Modéré, il s'opposa aux extrêmes : à gauche, à l'A K F M, parti communiste toujours accroché à ses thèmes d'indépendance « vraie » et à des données marxistes, ennemi de l'administration, remarquablement organisé en réseau de comités locaux,


A
Le SENATEUR-MAIRE de Tananarive a l'ho
MALGACHE
RY TANINDRAZ
O ! CHER
adopte par l'Assemblée Nationale et le Gouverne
VENDREDI 1er
AU STADE MUNIC
Il prie instamment la population à parti
Nouv. Imp des Arts Graphiques


IS
Informer le public que L'HYMNE NATIONAL
AY MALALA O!
PATRIE
evisoire de Madagascar, sera presente au public le
1959, à 9 heures
E MAHAMASINA
cette grande manifestation patriotique.
Tananarive, le 28 Avril 1959
L'ADJOINT AU MAIRE
par Délégation
Jean GOULESQUE
STADE
Gra
ORGAN
COU
U.
For
RA
SAMEDI 2
J.S

reprenant à son compte les idéaux et les structures élaborés avant la rébellion de 1947 et réclamant, entre autres réformes, « la nationalisation des grandes industries », lesquelles n'existent pas dans l'île. A droite, une « troisième force » réunit diverses tendances : nationalistes extrémistes, nationalistes chrétiens, nationalistes anticommunistes. Car tout le monde, à travers un grouillement de partis, est nationaliste, à droite comme à gauche. Et comme au milieu. Il y eut aussi des « rassemblements » : Rassemblement national malgache, rallié à Tsiranana, et Rassemblement chrétien de Madagascar, qui groupa les milieux chrétiens également inquiets du développement du P S D et de celui de l'A K F M. Comme ailleurs, le clergé s'est parfois lancé dans la lutte politique avec des armes spirituelles et morales. Ce Rassemblement, qui groupait onze organisations, est très important dans un pays si largement christianisé. « Progressisme », ou doctrine sociale chrétienne ont une large audience auprès des jeunes. Mais Tsiranana se déclare profondément catholique, et n'est nullement en opposition, ni par ses tendances socialistes ni par ses convictions chrétiennes, avec ce parti du Rassemblement, surtout influent à Fianarantsoa. S'il y eut quelque tirage entre lui et le P S D, ce fut une question de clientèle : un parti enlève des membres à l'autre, alors que les deux paraissent en accord sur le fond.

On connaît la suite : le madré, le solide Tsiranana sut fort bien jouer pendant un temps. « Nous voici tranquilles pour cinq ans ! » s'écriait-il après son élection. Pas trop tranquilles... tant qu'il y aurait des Malgaches aspirant à vivre mieux, à s'instruire davantage. Il gouverna au milieu du jeu mouvant des partis, nourri de nos propres conceptions de la démocratie, encore fortement rattaché à « l'ancien régime », résolument anti-communiste, prêt à ne voir dans l'opposition qu'un mal nécessaire, prêt aussi à accuser l'étranger à propos du moindre signe de subversion.

Ces signes, pourtant, n'allaient pas tarder à annoncer une phase nouvelle de l'histoire malgache. Une jacquerie dans la région de Tuléar, menée par Monja Jaona en 1971, autrement dit par le parti d'extrême-gauche Monima, fut durement

réprimée. Après quinze mois de complots et de tensions, l'Université de Tananarive fut fermée en mars 1971. L'arrestation du vice-président Resampa préluda au grand bouleversement de l'année 1972. Tsiranana fit front, se battit au point d'emporter sa réélection, en janvier, pour un troisième septennat : record de ténacité, de longévité, pour une démocratie conçue à notre image! Il nia la gravité, non des événements, mais de leurs motivations : « A Madagascar, les opposants ne sont pas des ennemis, mais des adversaires! ».

Cette réélection fut aussitôt suivie d'un déclenchement de grèves et d'émeutes parties de la jeunesse étudiante et scolaire. Au début de mai 1972, les manifestations furent d'une rare violence à Tananarive. Le 13 mai, les forces de l'ordre tirèrent sur la foule. Ce « Mai malgache », comme on l'a appelé, eut des conséquences plus spectaculaires que le nôtre : dès le 27 juillet, le Général de Division Gabriel Ramanantsoa, chef d'État-Major de l'Armée, élevait la voix au-dessus de celle de Tsiranana. Dans un discours « historique », il exposait un programme politique et le proposait à la consultation populaire par référendum. Ainsi Tsiranana, dans une atmosphère lourde, déchirée, se retire. Ou plutôt, il entre dans l'ombre, attendant le jugement du peuple, lui, le « père de l'Indépendance » – avec quel espoir profond, si convaincu d'avoir bien mérité de son pays.

Le dimanche 8 octobre 1972, la voix malgache, sur tout l'ensemble du territoire, annonce à Tsiranana que c'en est fini des vieilles amours et des anciennes prudences. Le Général Ramanantsoa, en une victoire écrasante de près de 3 millions de oui pour 102 506 non, reçoit les pleins pouvoirs pour une période de cinq ans. Les quatorze années du « règne » de Tsiranana font désormais figure de passé révolu, stagnant. Le programme de changement et de rénovation va se mettre en marche, d'abord par l'action conjuguée du gouvernement assisté du Conseil National populaire du Développement et du Conseil Supérieur des Institutions, puis par le jeu de la nouvelle constitution, adoptée le 7 novembre 1972.

Pourtant, il ne s'agit pas d'une révolution, au sens abrupt que ce terme éveille en nous. Ramanantsoa est parvenu à

obtenir sans coup d'État le départ du Président. Dans la légalité, selon la formule consacrée. Tout n'est cependant pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Les presses française et malgache ont abondamment relaté et commenté en leur temps les difficultés techniques et monétaires de Madagascar, sa résolution de se retirer de la zone-franc, puis sa re-considération du problème. A Morondava, Ramanantsoa, annonçant qu'en 1973 le pays allait créer sa propre monnaie, invita le peuple « à se contenter de l'essentiel » pour sa vie quotidienne... ce qui, dans la Grande Ile, ne manque pas de quelque humour. Il prêcha l'effort collectif, « chacun devant travailler et produire davantage. » Mais en mars 1973, le ministre de l'Économie et des Finances, Ramarozon, fit entendre un son quelque peu adouci, et fit comprendre l'intérêt d'adopter « une indépendance monétaire externe et interne sans pour autant obliger Madagascar à quitter la zone-franc ». Ainsi la France continuerait-elle à garantir, suivant certaines modalités originales, la convertibilité de la monnaie malgache.

On sait aussi quelles vicissitudes ont subi les accords de coopération franco-malgaches, à plusieurs reprises interrompus puis renoués, enfin signés en juin 1973 par Jean-François Deniau et Didier Ratsiraka, fixant « le retrait rapide des unités françaises basées à Ivato et l'évacuation progressive de la base de Diego-Suarez ».

Malgré le coup de barre donné à gauche par le Général Ramanantsoa, les révolutionnaires restent sur leur faim. Au parti Monima s'est plus ou moins lié le M F M (sigle de l'expression malgache « les petits au pouvoir »). Son chef, Rakotonirina, sera arrêté en mai 1973. Au reste, d'autres arrestations concernent l'opposition de droite, celle de l'ancien parti de Tsiranana. Il faut parer à gauche, parer à droite. Les émeutes ensanglantent de nouveau la côte, Tamatave, Fénérive. Les vieilles querelles ethniques resurgissent, orchestrées par les uns ou les autres. Ramanantsoa n'est-il pas un Merina, héritier d'un pouvoir hautain, souvent discuté, mal accepté ?

Un terme résonne à l'oreille : celui de « malgachisation ». Il recouvre un mouvement passionnel, politique aussi, de poursuite du combat. Être indépendant, bien sûr, mais être

malgache à part totale, être soi, recréer pour soi le jeu de la lutte des partis et des classes, dans le langage compris de tous. En fait, ce mot est le nouveau cri de guerre, celui qui remplace « indépendance » ou ailleurs « liberté ». S'il n'est pas « révolution », il lui fait écho, il lui ressemble dans son désir de rupture, de rejet, de retour aux sources, au peuple. Malgachisation, cela veut tout dire : plus d'armée française, plus de zone-franc – et que l'Ambassadeur de France se fasse construire une autre maison !... Mais cela veut dire aussi : reprendre les hostilités contre les minorités étrangères – les Indiens ou « Karanes » en particulier – et donner le pouvoir au seul peuple malgache, afin qu'il construise lui-même son destin.

Ce destin nouveau, la Grande Ile est en train de le forger. Ile elle reste, île lointaine, difficile à vivre pour ses paysans.

La marche en avant n'évite pas, hélas, le sang. Le général Ramanantsoa n'aura pas mené loin son propre programme de « malgachisation », sa planification personnelle : les résultats sont piètres, le coût de la vie augmente à un rythme vertigineux. Le prix du riz a monté de 60 % en deux ans, Madagascar se voit contrainte à des importations japonaises. Le signal de la révolte survient le 31 décembre 1974, lancé par des « policiers » contestataires, en réalité revanche des « côtiers » contre le gouvernement des Hauts-Plateaux, contre le pouvoir repris par le général Gilles Andriamahazo. On sait par ailleurs ce que signifient les habituelles formules : « situation redevenue normale », « suppressions des derniers îlots de résistance », « occupation des points névralgiques par l'armée ». Les partis politiques sont « suspendus », la presse et la radio sont « contrôlées », et « la population a repris ses activités ». On discute du nombre des morts. Les civils n'ont été atteints, bien sûr, que par des « balles perdues ». Les arrestations, elles, sont sans surprise : le leader du parti socialiste, André Resampa, est du nombre.

Il ne restait qu'une situation à deux volets : d'une part, un maintien de l'ordre qui ne saurait masquer longtemps la crise économique, l'anarchie et les dissensions, d'autre part un appel plein d'espoir – et de risques – à la formation d'un

gouvernement d'unité nationale, chargé de soumettre à un futur référendum une nouvelle constitution.

C'est Didier Ratsiraka, on le sait, qui tient actuellement la barre. Non seulement il a élargi les rapports internationaux de son pays, mais il veut avant tout le transformer selon un socialisme proprement malgache. La bataille du développement est engagée, et en premier lieu celui d'une industrie locale. En 1978, on comptait six conserveries de viande, quatre-vingts rizeries, une usine d'engrais et d'insecticides, une autre de pâte à papier, des brasseries, un atelier de constructions métalliques. En 1976, la Grande Ile semble avoir tenu bon dans le tourbillon de l'inflation mondiale, malgré la hausse du pétrole. Les paysans s'initient peu à peu à des technologies nouvelles : machines agricoles montées avec l'aide de la Chine, outils importés d'Inde et d'Indonésie. Mais l'ambition majeure, pour Didier Ratsiraka, est que Madagascar se suffise à elle-même – ambition qui exige à la fois invention et sagesse...

Que l'Université d'Ambahitsania continue d'être « la colline où l'on pense », et les rizières les lieux où se crée la prospérité : *Veloma*, beau pays où l'on ne dit pas « au revoir », mais « soyez vivant ».

Moramanga : monument commémorant l'insurrection de 1947.


1947
1947



POUR LE VOYAGEUR



petit glossaire

Et d'abord, quelques remarques préliminaires :

A vous qui êtes un vôvô c'est-à-dire un « qui débarque », la dame européenne installée à Madagascar depuis quelque temps peu fort bien vous tenir ce discours : « Vous viendrez prendre le sakafe, n'est-cepas ? Juste un roumazafe pour vous faire connaître la cuisine locale... Désolée de ne pouvoir vous loger ! Dans ma case il n'y a pas de chambre-vahine et je suis en panne de ramatou ! » Vous voudrez bien comprendre qu'on vous invite à manger une espèce de pot-au-feu dans une villa sans chambre d'amis ni soubrette.

Et si vous avez faim et soif en sortant de la « case », vous trouverez à la porte de l'hotely malagasy une affiche alléchante :

miche la soapa,	il y a de la soupe !
miche di te,	il y a du thé !
miche la biera,	il y a de la bière !
miche di vin mena,	il y a du vin rouge !
miche mofo,	il y a du moufe ! pardon, je veux dire du pain.

Ansi, qu'on vous parle malgache en français ou français en malgache, vous arriverez toujours à comprendre. Encore vous faut-il une petite initiation...

Et là, c'est très gênant : ou bien j'écris les mots malgaches selon l'orthographe officielle, et alors, vous les prononcez tout de travers. vous les rendez méconnaissables en vous donnant beaucoup de mal, Ou bien, j'écris les mots malgaches « tels qu'on les prononce ». Et alors, tous les phonéticiens me vouent à l'enfer : il y aura toujours un souffle que je n'aurai pas noté, une voyelle que j'aurai ouverte ou fermée indûment...

Bref, il faut se résigner à lire vaovao et à prononcer vôvô, à lire rova et à prononcer rouve, à lire hova et à prononcer houve, à lire ramatoa et à prononcer ramatou.

Si vous désirez vous promener autour du lac Anosy, demandez bien le chemin du lac Anouche, et si vous racontez votre voyage dans le sud, n'oubliez pas que c'est à Ihouche et non à Ihosy que vous avez passé la nuit. Mais ne vous croyez quand même pas obligé d'avouer que vous aimez cueillir les mimouches... Dites les mimosas, comme tout le monde.

Enfin, il est entendu que les voyelles finales, à l'exception du é, du ao, ne se prononcent pas. Vous direz Sakalave et non Sakalava, vous direz Bare et non Bara, vous appellerez les roseaux des zouzoures et non pas des zozoro.

Oui, mais : la petite marchande vous dira Madama, et vous, Mon Père, votre élève vous appellera Mon Pera... Les phonéticiens vous expliqueront ça : pourquoi un kilomètre devient un kilométera, et la messe, la messa, alors qu'on rirait bien de vous si vous prétendiez habiter Antanimena au lieu d'Antanimène.

petit lexique

pour tout le monde

romazavo, roumazafe	le pot-au-feu malgache.
vahiny, vahine	l'étranger, mais plus souvent l'invité.
mofo, moufe	le pain, ou le gâteau.
zoma, zouma	un mot arabe qui veut dire vendredi. Grand marché de Tananarive.
borizano, bourjane	le porteur, celui qui portera vos paquets sur sa tête, ou vous tirera en pousse-pousse. Mais, à l'origine, c'est le mot « bourgeois ».
ramatoa, ramatou	veut dire « fille ainée » mais désigne la petite bonne à tout faire, la marchande, la femme de la rue, ou n'importe quelle Madame.
tsy misy vola, tsi miche voule	« je n'ai plus d'argent ».

pour le « coopérant »

taratasy, taratass	le papier ou plutôt les papiers, lettres, dossiers, rapports, ordres et contrordres.
fanjakana, fannzakane	le Gouvernement, les bureaux, le pouvoir, etc. En français moyen, « ils ».
mpanjaka, mpanzake	un chef local traditionnel.
kabary, kabare	le discours officiel.
karama, karame	le salaire, la paye.
golaz, (écrit comme il se prononce)	du nom d'un bienfaiteur de l'humanité qui répandit à Madagascar l'usage du golaz, énorme parapluie bleu indispensable en saison des pluies à tout homme « installé ».

pour l'ethnologue

ombiasy, oumbiasse	le sorcier, le devin.
sikidy, sikide	jeu de divination avec des graines disposées en figures traditionnelles.
mpilalao, mpilalo	les danseurs et musiciens de l'Imerina.
famadihana, famadine	le « retournement des morts ».
fandroana, fandroune	l'ancienne fête du bain sacré de la reine.
omby, oummbe	le bœuf à bosse.
fanafody, fanafoutte	le médicament, et aussi le poison, l'ensorcellement. Ne dit-on pas que certains faibles hommes sont « fanafouttés » par les femmes?

pour l'amant de la nature

tanety, tanette	la colline, la montagne, toujours et encore la montagne, la colline...
bozaka, bouzake	une herbe sèche, dure, dont les bœufs de chez nous ne voudraient pas.
fody, foude	un petit oiseau gris qui devient rouge vif dès qu'il est amoureux ce qui, dans cette grande île si christianisée, l'a fait surnommer « cardinal ».
biby, bibe	toutes les bêtes, le moustique qui vous pique, ou le lion, s'il y en avait.
papango, papangue	sorte de milan qui tournoie dans le ciel malgache et dont les danseurs du sud imitent le vol.
maki (écrit comme il se prononce)	les lémuriens de tous poils, que le vôvô confond honteusement avec des singes.
zozoro, zouzoure	un roseau léger et décoratif, très voisin du papyrus, dont on fait toutes sortes d'objets.

quelques singularités madécasses

On peut gagner Madagascar par avion ou par bateau : paquebot, cargo, ou boutre à voiles s'il vous arrive d'embarquer d'un port de l'Afrique orientale.

Sur place, tous les moyens sont bons : avion, train, auto, taxi-brousse, charrette à bœufs ou « calèche Gallieni » peinte en vert et rouge et tirée par un cheval (mais qui ne dépasse pas les faubourgs de Tananarive) ; cyclo-pousse de la capitale ; pousse-pousse luxueux d'Antsirabé à deux places et à clochette ; filanzane, c'est-à-dire chaise à porteurs ou plutôt hamac à porteurs, devenu pièce de musée. Enfin à pied, dans de multiples régions où n'existent que des sentiers. Ni chameaux, ni éléphants, ni mulets, ni ânes — lesquels sont considérés par les Malgaches comme des êtres inquiétants (peut-être pas de vrais animaux, peut-être bien des Vazaha?).

Si vous êtes à Tulear, ne manquez pas d'aller chercher l'œuf du jour, surtout si vous avez quinze personnes à dîner. Il vous coûtera 400 francs F.M.G. Cher, pour un œuf? Mais vous ferez avec ce seul œuf une omelette pour quinze personnes ! Pour le prix, vous aurez offert un banquet, savouré une crise de foie rien qu'à regarder s'écouler le jaune et le

blanc à flots par le petit trou que vous aurez percé sans abîmer la coquille, et acquis pour vos descendants l'objet exotique qu'on met dans une vitrine ou qu'on transforme en lampe, et qui fait rêver des tropiques : l'œuf d'autruche.

Nulle part vous ne chasserez le lion, ni le tigre, ni le bœuf sauvage, ni aucune bête dite féroce des tropiques mais seulement la perdrix, la caille, la bécasse, le canard sauvage. Vous rencontrerez des caméléons et des tortues, des lézards étranges, des lémuriens, des sortes de porcs-épics, des sortes de renards, des pintades, des perroquets gris, des milans ou « papangues », des papillons, des myriades d'insectes et parfois des vols épais de sauterelles. Vous pourrez aussi chasser le crocodile, mais de nuit surtout et avec des connaissances toutes spéciales.

Par contre, si vous voulez pêcher, vous n'aurez que l'embarras du choix : truites, « black-bass » et « tilapias » pullulent dans les cours d'eau et les étangs que le fanjakana a repeuplés. Quant à la pêche en mer et sous la mer, elle réserve des surprises merveilleuses : débonnaires mérous, poissons perroquets, capitaines et murènes qui se faufilent entre les requins.

Que rapporterez-vous de Madagascar? Aucune œuvre d'art, hélas, l'honnêteté oblige à le dire. Mais des tas de jolies choses artisanales. Il leur faut le soleil! Dans la grisaille de Paris, le chapeau en aloès ou en rabane, le lamba de soie, le crocodile empaillé, le bambou gravé font triste mine. Il leur faut une rustique maison de campagne. Les porte-couteau en bois représentant des pirogues, la petite statue du guerrier bara, le plateau gravé au couteau, le tapis de sisal sont exilés mais si évocateurs... Il est vrai que les pierres précieuses, les tapis de laine mohair, les belles poteries et les bijoux d'or filigrané relèvent le niveau de cet artisanat. De l'atelier d'art appliqué, vous rapporterez des jouets en raphia, en corde, des sacs, d'agréables têtes en bois de rose. Du marché, des colliers de graines, des aquarelles, des broderies. Et la vision colorée des pavillons du zoma où voisinent le portefeuille en « croco », la boîte tressée, le napperon de dentelle, l'oiseau en corne.

Vous pouvez acheter un lit, un matelas, une armoire, au grand marché du vendredi. Vous les faire livrer? Mais bien sûr, tout de suite : deux ou trois bourjanes les hissent sur leurs têtes. S'il faut une tête de plus, on va chercher celle du voisin. Et le lit, le matelas, l'armoire se promènent à travers les rues jusqu'à votre domicile.

Du cheval, du golf, du tennis, de la voile, de la natation, de la course à pied ou en automobile, de l'alpinisme, de l'aviation, de l'exploration,

de l'ethnologie, de la pêche, de la chasse, de la peinture, des films en couleurs, du camping, qu'attendez-vous pour aller passer vos vacances à Madagascar, « la perle de l'océan Indien »?

Et si vous désirez pour épouse une jeune fille de la Grande Ile, Monsieur, écoutez le poète :

Le mois dernier était ta première lune en fleur.
Tu n'es plus allée au couvent ;
Tu n'as plus été la petite Élève-ma-sœur
Mais tu es devenue ma Petite-Amertume...

trois proverbes

Ne nourrissez pas un enfant de tonnerre, de peur qu'il ne vous foudroie.

Le souverain est comme le feu : si on s'en éloigne on a froid, si on s'en rapproche, on se brûle.

Répudier une femme jeune, c'est faire le bonheur d'un autre.

des livres

Une bibliographie écrasante. La Bibliographie de Madagascar, de Guillaume Grandidier, remplit 4 tomes in 8°. Tranchons.

Histoire ou légende :

Étienne de Flacourt, Histoire de la Grande Ile de Madagascar (1658).
R.-P. Callet, Histoire des Rois.
Lyautey, Lettres du Sud de Madagascar (Armand Colin 1935).
Hubert Deschamps, Les Pirates à Madagascar (Berger-Levrault 1949), Les Migrations intérieures... (1959). Histoire de Madagascar (Paris 1960).
E. Vernier et J. Millot, Archéologie malgache (Catalogues du Musée de l'Homme, 1971).

Mœurs et coutumes, sociologie :

Alfred et Guillaume Grandidier, Ethnologie de Madagascar (1901-1928).
G. Mondain, Raketaka, tableau des mœurs féminines malgaches (1925).
Raymond Decary, Mœurs et Coutumes des Malgaches (Payot 1952).
Jacques Faublée, L'ethnographie de Madagascar (Ed. de France et d'O.-M. 1946). Les Esprits de la vie de Madagascar (PUF 1954).

Charles Robequain, Madagascar (PUF 1958).
G. Condominas, Fokon'olona et collectivités rurales en Imerina. (Berger-Levrault 1960).
Marcelle Urbain-Flaubée, L'art malgache (PUF 1963).
C. Janicot, Madagascar (Atlas des voyages, Rencontre).
Christian G. Mantaux, L'attitude des Églises malgaches face à la situation politique. (Revue Française d'Études politiques africaines, n° 72, déc. 1971).
Robert Archer, Madagascar depuis 1972, La marche d'une révolution, (Paris, L'Harmattan 1976).

Littérature :

Gustave Julien, Ibotoala l'enfant de la brousse, ou l'honneur noir (1923).
Jean Paulhan, Les Hain-teny merinas (Gallimard 1939).
L.-G. Damas, Poètes d'expression française (Seuil 1947).
Ratsimamanga et Ralajmihiatra, Les plus beaux récits de l'Union Française (Colombe) 1947, pp. 373-451, Anthologie de la littérature malgache,
Jeanne de Longchamps, Contes malgaches (Érasme 1955).
Et les poèmes de Rabearivelo, Rabemananjara, Flavien Ranaivo.

Éventail d'opinions :

Gallieni, Lettres de Madagascar (Soc. éd. G. M. C. 1928).
Danika Boyer, Ranavalona III, ma Reine (Fasquelle 1946).
P. Stibbe, Justice pour les Malgaches (Seuil 1955).
Hildebert Isnard, Madagascar (Armand Colin 1955).
O. Mannoni, Psychologie de la colonisation (Seuil 1950).

Documentation :

Les excellentes études publiées par La Documentation Française notamment : Les grandes villes d'Afrique et de Madagascar, Tananarive, Notes et Études Documentaires, N^os^ 3 529-3 530, 28 octobre 1968, sous la plume de Gérald Donque.
Voir aussi les numéros 33, 59, 64 d' « Afrique Contemporaine « où sont traitées les questions monétaires, la recherche scientifique à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Madagascar, les modalités du changement de gouvernement, l'évolution de l'aide extérieure. Madagascar, numéro spécial de la Revue Française, n° 242, mai 1971.

Journaux et revues :

Madagascar Matin (quotidien)
Mad Presse (quotidien)
Le Courrier de Madagascar (« Le grand quotidien des Tropiques »)
La République (P S D)
Basy-Vava (P S D)
Imongo Vaovao (A K F M)
Hehy (A K F M et humoristique)

Hita Sy Re (A K F M)
Ny nosy vaovao (Indépendant)
Réalités malgaches
Lumière (Catholique)
Bulletin mensuel statistique de Madagascar et beaucoup d'autres...

Pour en savoir davantage, consulter :
M. S. de Nuce et J. Ratsimandrava, Bibliographie annuelle de Madagascar, publication de la Bibliothèque Universitaire et de la Bibliothèque Nationale à Tananarive et Madagascar ; Guide des 50 escales ; Soava Dia, Paris, 1975.

des adresses

Distractions, cultures, sports :

La Radio Nationale, ex Radio Tananarive, dispose de trois chaînes en langue malgache et en langue française. Elle est installée dans la Maison de la Radio sur les bords du lac Anosy.
La Télévision a été mise en service en 1967.

Deux salles de théâtre : l'une à Analakely, l'autre à Isotry, deux quartiers de Tananarive.
Salles du Campus universitaire, du Centre culturel Albert Camus, du Centre culturel Américain.
Sept salles de cinéma dans la capitale. Cinéma d'Essai Universitaire.
Nombreux Ciné-Clubs.

Parc zoologique et botanique de Tsimbazaza (20 hectares).
Parc d'Ambohijatovo.
Jardin du Tombeau du Premier Ministre.
Jardin public de la Route Circulaire.

Stade de Mahamasina.
Terrains de sport d'Antanimena, d'Alarobia.
Trois piscines publiques à Tananarive.
Centres nautiques du lac de Mantasoa et du plan d'eau d'Ivato.

Organismes scientifiques et culturels :

Institut de la Recherche Scientifique malgache.
Académie Malgache.
Observatoire de Tananarive.
Musée National (dans le Palais de la Reine).
Service Géographique (il « fait la carte » de Madagascar).
Institut Pasteur.
Bibliothèque Nationale (plus de 100 000 volumes) et Bibliothèque Universitaire.
Alliance Française, Centre Albert Camus, Gœthe Institut, etc...

Hôtels, restaurants :

Vingt-cinq hôtels « populaires » à Tananarive (hotely gasy).
Neuf hôtels européens de grand confort dans la ville, et huit autres dans les environs. Citons :
Le Hilton.
L'Hôtel Colbert et sa Taverne.
L'Hôtel de France.
L'Hôtel Panorama.
Le Select Hôtel.
L'Hôtel Iarivo.
L'Hôtel Abou.
Le Lido, Le Glacier, Lapan'ny Tananamy...

Si vous êtes amateurs d'art :
L'École des Arts appliqués.
Les pavillons du Zoma.

Et si vous êtes noctambule :
L'Écurie
Le Madagascar Hilton
Le Cellier
Le Cannibale
Et bien d'autres.

Ambassade de la République Malgache à Paris,
1, Boulevard Suchet, 16e.

des chiffres

Superficie : 587 041 km².
Population : 9 112 000 habitants.
Bœufs : autant, à quelques unités près, que d'habitants.
Longueur des côtes : 5 000 km.
Point culminant : 2 880 m (Tsaratanana).
Coordonnées : entre 11°57′ et 25°38′ latitude et 43°12′ et 50°17′ longitude Est.
Température moyenne annuelle : 18° à Tananarive et 24° à 26° sur les côtes.

Terres exploitées : environ 15 % de la superficie totale, en progression.
Importations 1977 : 65 milliards F.M.
Exportations 1977 : 75 milliards F.M.
Parité monétaire : 1 franc malgache, 0,02 FF.

Logements : 25 000 logements édifiés à Tana depuis l'Indépendance.
Véhicules : 25 000 véhicules à moteur dans les rues de la capitale, contre 2 250 en 1933.

Assistance économique et technique ; quelques exemples : aide de l'O.N.U., 329 574 000 F.M. pour l'Institut national de recherche et de formation pédagogique de Tananarive ; 245 196 000 F.M. pour l'étude des ressources minérales ; 292 089 000 F.M. pour l'étude agricole de la zone de Farafangana ; 184 583 000 F.M. pour le développement des zones forestières, etc. US. Aid., 2 468 916 000 F.M. de 1961 à 1966. F.E.D., 24 496 610 866 F.M. de 1959 à 1967. Nations Unies, de 1961 à 1965, 1 781 702 745 F.M.

Routes : un peu plus de 3 000 km.
Chemins de fer en service : 859 km.
Pistes : 23 000 km.

Cyclones : en 40 ans d'observations à Tananarive, 95 cyclones dont 52 dramatiques.

Étudiants à l'Université : plus de 10 000 jeunes Malgaches.

tourisme

Prix indicatifs : de 4 200 à 5 900 F pour 2 à 3 semaines de séjour.

Itinéraires possibles

Tananarive, Antsirabé, Fianarantsoa, Ambovombé, Fort-Dauphin, Tuléar, Morondava, Tananarive, Ste-Marie, Maroansetra, Nossi-Bé, Majunga.
A partir de Tananarive, plusieurs circuits sont possibles, ils seront effectués en taxi-bé (voitures légères ou petits cars).
Les séjours Ste-Marie ou Nossi-Bé sont payables en plus.

Circuit du sud en taxi-bé

Tananarive, Antsirabé, Morondava, Tuléar, Fort-Dauphin, Fianarantsoa, Tananarive.
En petit groupe, durant une vingtaine de jours. Approche des populations du sud : Sakalava, Mahafaly, Antaudroy, Bara. Paysage de savane, baobabs, épineux, plages magnifiques.
Le parcours est jalonné de curiosités : lac volcanique de Tritriva, près d'Antsirabé ; villages de pêcheurs, habitations construites à l'intérieur de baobabs géants, près de Morombé ; recherche de coquillages près de la barrière de corail, pêche à la langouste, près de Tuléar ; tombeaux Mahafaly ornés des Aloalos (statues figuratives personnalisant le défunt) ; plantations de sisal ; mines de mica, aragonite, etc.

Séjour dans l'île Ste-Marie (500 F environ, 4 jours de séjour) Tananarive/Ste-Marie, par avion DC3.
Au nord de Tamatave, Ste-Marie est une petite île avec une végétation tropicale ; lambeau de forêt primaire qui couvrait autrefois toute la moitié est de Madagascar.

Pension complète en bungalow à Bati-plage (cadre très agréable d'une plage abritée par les cocotiers, au bord du lagon).
Possibilité de pêche sous-marine (emporter son propre matériel car aucune location n'est possible sur place). Par 10 mètres de fond, après la barrière de corail : poissons perroquets de belle taille, mérous, barracudas, bonites, carangues, etc. Les pièces de 15 à 20 kg ne sont pas rares.
Pour les amateurs de paysages sous-marins : « coraux patates » animés par des myriades de petits poissons multicolores. Base de Lokinsy, l'île aux nattes, et extrémités nord-est de l'île.

Nossi-Bé (1 000 F, 4 jours de séjour).

Une autre petite île (sur la côte nord-ouest), qui n'a rien à envier aux îles du Pacifique, réputées paradisiaques ! Son équipement hôtelier et son climat agréable font de Nossi-Bé l'une des stations balnéaires les plus cotées de l'Océan indien.

Conseils

A Tananarive et sur les hauts plateaux, les mois de juin, juillet et août ont un climat sain, frais et sec, c'est « l'hiver malgache ». Sur les côtes, soleil et chaleur très supportables.
Dans vos bagages (qui ne doivent excéder 20 kg) : un pull chaud, une veste ou un blouson ; un équipement de plongée libre pour ceux que la plongée tente.
Les circuits peuvent être organisés du début juillet au 15 septembre. (Renseignements communiqués par André Denisot, Nouvelles Frontières.)

index

andriana, 99.
annexion, 52.
autruche, 23, 186.
bozaka, 12.
bœuf à bosse, 114, 115.
(omby, zébu)
brèdes, 108.
café, 109, 110.
corsaire, 60.
côtiers, 8, 85, 95, 165.
démocratie, 164.
fanjakana, 120, 126.
(gouvernement)

famadihana, 136-139.
(retournement des morts)
île, 5, 23, 24.
indépendance, 164, 167, 177, 181.
kabary, 133, 142, 143, 167, 168.
malgachisation, 75, 169.
missionnaires, 7, 70-72.
mpilalao, 99, 107, 144.
Paris ne comprend pas, 62.
petite-élève-ma-sœur, 71, 187.
plantes à parfums, 21, 110.
queue (des moutons), 116.
république, 157, 170.
riz, 103-108.
taratasy, 163, 185.

photos

Georges Pierre, pp. 2 cv., 4, 18/19, 24, 54, 76, 97, 154, 174/175. — Fernand Perret, pp. 14, 15, 84, 88, 90, 94, 105, 117, 138, 140. — Archives Martine Wilmark, pp. 2/3, 46, 47. — De Latil/Atlas-photo, pp. 11, 100, 182/183. — Fernand Perret/Rapho, p. 137. — Bibliothèque Nationale, pp. 31, 35, 36, 41, 42, 43, 61, 63, 89. — Archives G. F., pp. 26, 148. — Roger Viollet, pp. 53, 58, 79, 124. — Archives Denise York, p. 67. — Ministère de la France d'Outre-Mer, pp. 1, 72, 73, 93, 122, 153, 180. — Thérèse Le Prat, p. 102. — Archives DLC, p. 145. — Keystone, pp. 156, 171, 173. — Archives Chris Marker, p. 161. — France-Presse, p. 166. — Service de l'Information, pp. 10, 87, 130, 134. — Mario Dondero, p. 179.

Ce livre, le vingt-huitième de la collection « Petite Planète », a été réalisé sous la direction de Juliette Caputo. Travaux photographiques de Roland Bardet.

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN 1980 PAR L'IMPRIMERIE TARDY QUERCY S.A. - BOURGES
D. L. 2e trim. 1961 - N° 1206.6 (3340)

Madagascar


Cap d'Ambre
Diégo-Suarez
Antsirane
Ile Nossi-Bé
Vohémar
CANAL DE MOZAMBIQUE
Analalava
Antalaha
Sofia
Majunga
Marountsetra
Betsiboka
Ile Sainte-Marie
Maevatanana
Andriba
Maintirano
Tamatave
Tananarive
Brickaville
Antsirabé
Tsiribihina
Morondava
OCEAN INDIEN
Ambositra
Fianarantsoa
Mangoky
Manakara
Bétroka
Farafangana
Tuléar
Onilahy
TROPIQUE DU CAPRICORNE
Ampanihy
Fort-Dauphin
Cap Sainte-Marie

collections microcosme

PETITE PLANETE

47. MIKE BARRY
AFGHANISTAN

38. J. MILLEY/Y. THORAVAL
AFRIQUE DES GRANDS LACS / KENYA

7. JOSEPH ROVAN
ALLEMAGNE

36. PIERRE KALFON
ARGENTINE

51. ROBERT HOLLIER
ANTILLES

33. PETER MICHAELS
AUSTRALIE

1. CLAUDE VAUSSON
AUTRICHE

18. RÉGIS HANRION
BELGIQUE

48. GUILLON/DELACHET
BIRMANIE

20. CHARLES VANHECKE
BRÉSIL

37. ROBERT HOLLIER
CANADA

12. P./CH. FAVA
J. LECLERC DU SABLON
CHINE

40. PRINCET/ATHANASSIOU
CHYPRE

42. JACQUES APRILE-GNISET
COLOMBIE

15. JEAN BAILHACHE
DANEMARK

61. CHRISTIAN CIVARDI
ÉCOSSE

30. SIMONNE LACOUTURE
ÉGYPTE

10. JEAN-PIERRE AMALRIC
ESPAGNE

26. GEORGES DESNEIGES
FINLANDE

24. JEAN-BAILHACHE
GRANDE-BRETAGNE

6. MIMICA CRANAKI
GRÈCE

41. MAURICE BITTER
HAITI

46. GEORGES ARANYOSSY
HONGRIE

57. MIMICA CRANAKI
ILES GRECQUES

19. PIERRE AMADO
INDE

44. VINCENT MONTEIL
INDONÉSIE

13. VINCENT MONTEIL
IRAN

5. CAMILLE BOURNIQUEL
IRLANDE

14. DAVID CATARIVAS
ISRAEL

3. SERGIO ROMANO
ITALIE

21. YÉFIME
JAPON

39. ANDRÉE CHEDID
LIBAN

56. PIERRE AUDIBERT
LIBYE

28. SOLANGE THIERRY
MADAGASCAR

31. VINCENT MONTEIL
MAROC

34. XAVIER POMMERET
MEXIQUE

55. SARAH DARS
MONGOLIE

50. DANIEL ODIER
NÉPAL

27. SYLVAIN PIVOT
NORVÈGE

54. CÉLINE DEBAYLE
PAKISTAN

4. I./J. CL. LAMBERT
PAYS-BAS

53. C. COLLIN DELAVAUD
PÉROU

32. EVA FOURNIER
POLOGNE

16. FRANZ VILLIER
PORTUGAL

60. PHILIPPE MEYER
QUÉBEC

45. MICHEL LOUYOT
ROUMANIE

22. FRANÇOIS VERGNAUD
SAHARA

59. SIMONE DUMOULIN
SOUDAN

2. BASTIDE/DE FARAMOND
SUÈDE

9. L. A. ZBINDEN
SUISSE

58. A.M. PERRIN-NAFFAKH
SYRIE

17. JEAN-MARIE LOURSIN
TAHITI

35. PIERRE PHILIPPE
TCHÉCOSLOVAQUIE

52. DIDIER GONIN
THAILANDE

8. MICHEL ZÉRAFFA
TUNISIE

11. JEAN-PAUL ROUX
TURQUIE

23. JEAN MARABINI
URSS

29. JACQUES DIEMER
VÉNÉZUELA

49. CLAUDIE FAYEIN
YÉMEN

25. DOMENACH/PONTAULT
YOUGOSLAVIE

101. P./L. BLACQUE-BELAIR
NEW YORK

102. J.-R. BURE
HONG KONG

103. D. FERNANDEZ
AMSTERDAM

104. JEAN MARABINI
VENISE

105. ARIS FAKINOS
ATHÈNES

106. JACQUES NOBÉCOURT
ROME

SEUIL 27 rue jacob - paris 6

Photo Hoa-Qui
Imprimé en France 1-75-2